

Bibliothèque numérique

medic@

**Bezançon, Germain de. Les medecins
a la censure. Ou entretiens sur la
medecine. Par G. de Bezançon D. M.**

*A Paris, chez Louis Gontier, libraire juré, sur le Quay
des Augustins, à l'Image S. Barbe, proche l'Hostel
de Luynes. M. DC.LXXVII. Avec Privilege du Roy.,
1677.*

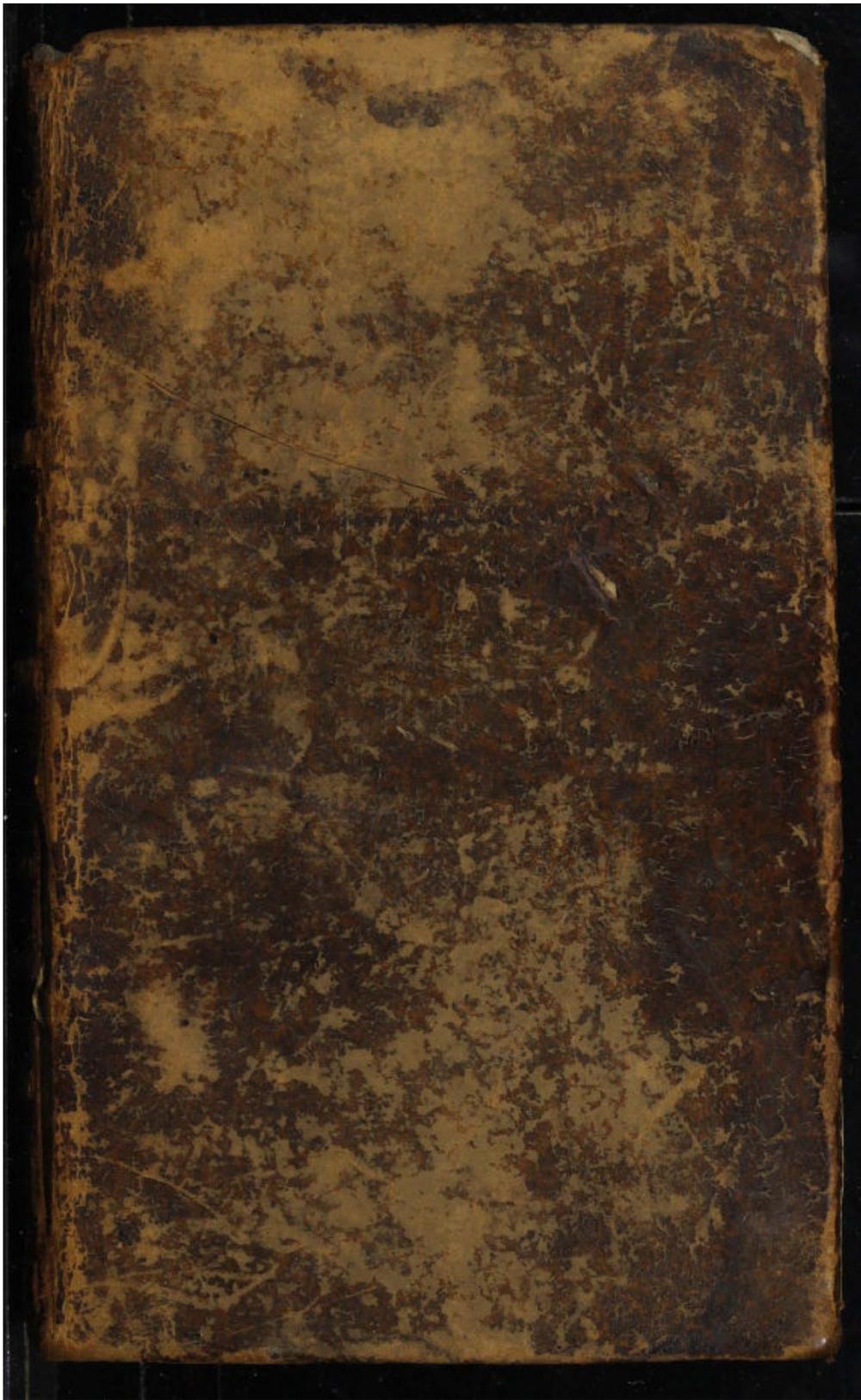
Cote : BIU Santé Pharmacie 11830

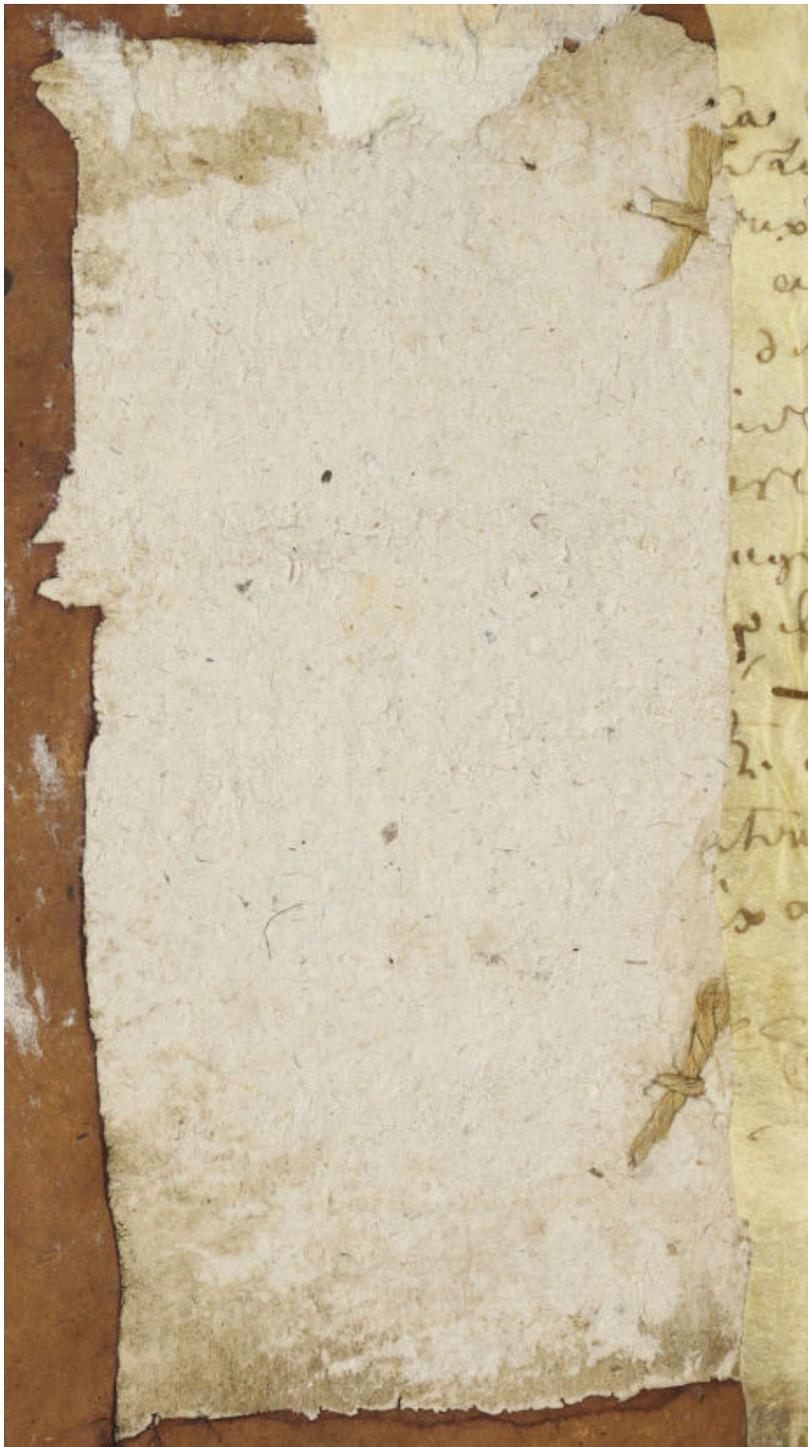


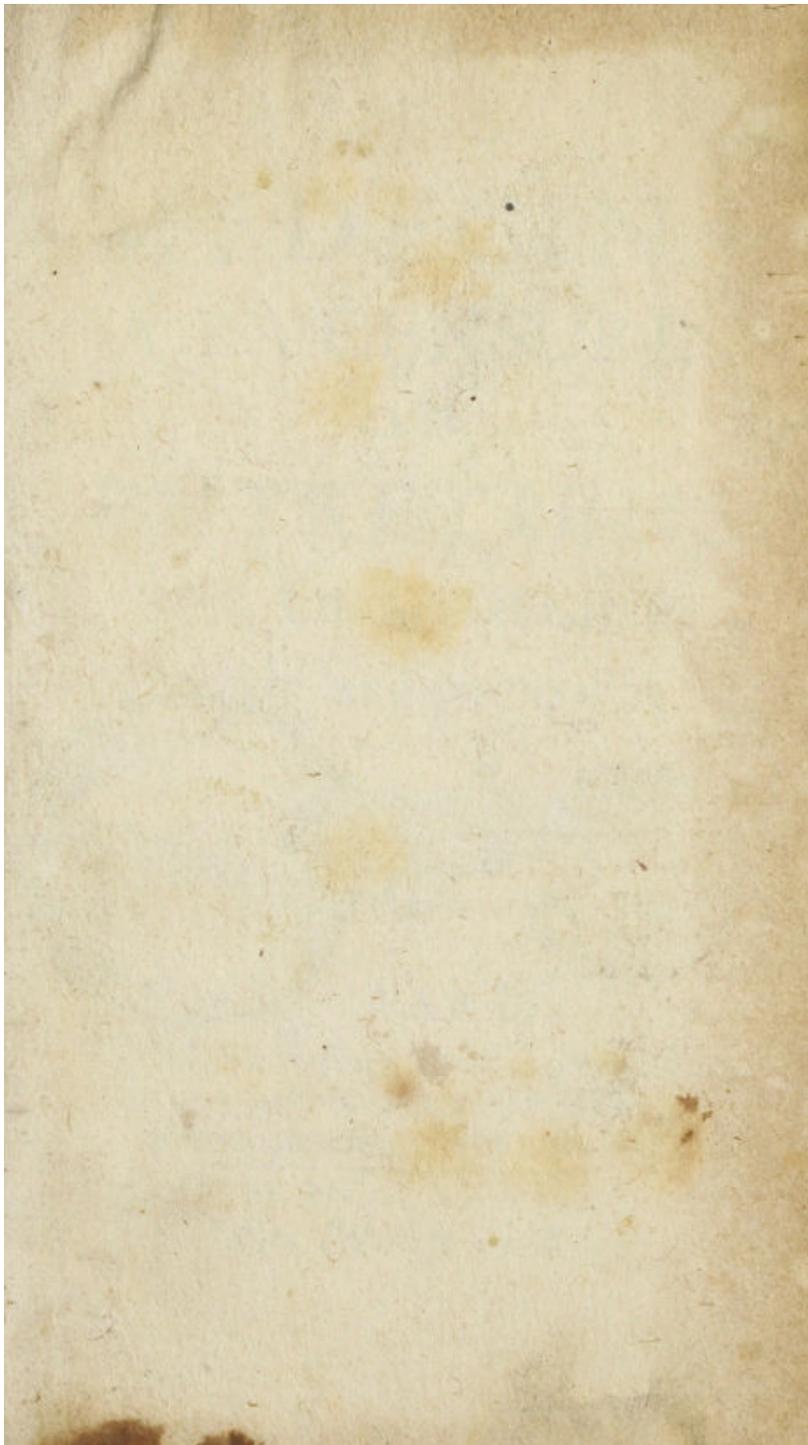
Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé
(Paris)

Adresse permanente : [http://www.biusante.parisdescartes
.fr/histmed/medica/cote?pharma_011830](http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?pharma_011830)











11830

LES
MEDECINS
A LA CENSURE.
OU
ENTRETIENS
SUR LA MEDECINE.

Par G. DE BEZANCON D. M.

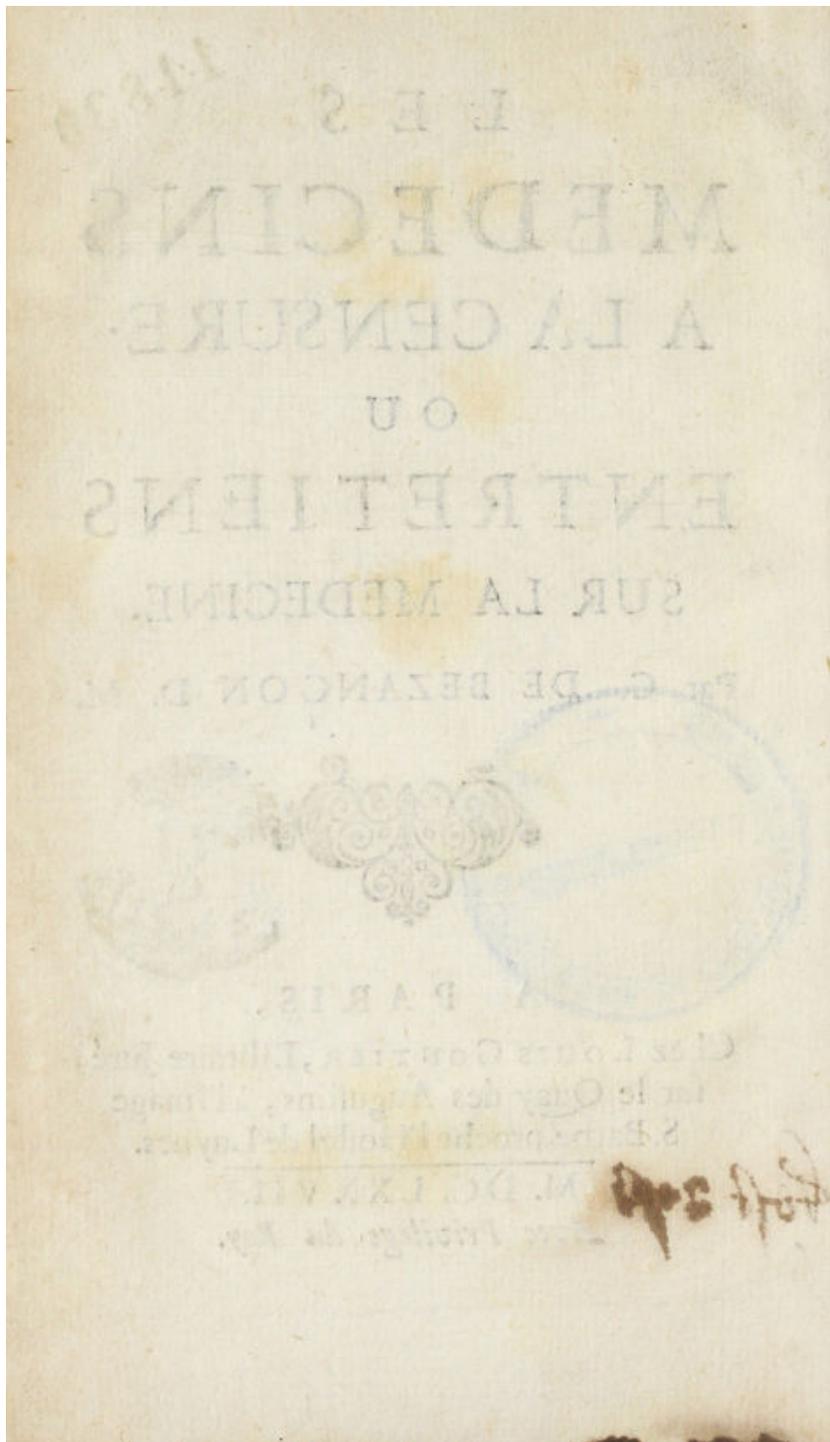


A PARIS,

Chez LOUIS GONTIER, Libraire Juré,
sur le Quay des Augustins, à l'Image
S. Barbe, proche l'Hostel de Luynes.

Just 203

M. DC. LXXVII.
Avec Privilege du Roy.





A M A D A M E
L O U I S E H E N R I E T T E
D E C O M I N G E
C O M T E S S E
D E G R A N D P R E



A D A M E,

*Les Medecins ont de tout
temps esté exposez à la Censure.*

à ij

EPISTRE.

publique : il est peu de gens
parmy le peuple qui n'ayent
prononcé contre la vanité de
leur art. Mais comme ils ont
esté condamnez sans avoir ja-
mais esté bien entendus, &
que la plus part de ces Censeurs
agissent ordinairement avec
beaucoup d'obscurité & de
passion, leurs decisions n'ont
encore peu s'attirer tout le credit
qui leur estoit necessaire. Les
ennemis de la Medecine, dans
le dessein de terminer cette que-
stion par un jugement plus au-
tentique, reunnissent aujourd'huy
leurs forces, & viennent l'at-
taquer dans une dispute reglée :
Les Medecins y défendent leur

E P I S T R E.

cause du mieux qu'ils peuvent
contre leurs accusateurs. De sorte
qu'il ne manquoit aux uns &
aux autres qu'un juge plus sage
& plus éclairé, que ces premiers
Censeurs. Pour prononcer avec
autorité & discernement sur
un pareil demeslé, ils avoient
besoin d'une personne illustre,
judicieuse, & desintéressée; ils
ont trouvé, *MADAME*,
en la Vostre toutes ces quali-
tez. La Noblesse de Vostre
extraction, l'excellence de vos
vertus, & de vostre esprit,
vous distinguent assez dans le
monde. La Maison des Comtes
de Cominge, dont vous estes
une illustre branche, fut autre-

EPISTRE.

fois souveraine, & trouve dans ses alliances les Comtes d'Armagnac, & la Royale Maison de Navarre. Celle de Joyeuse à laquelle vous avez uny la Vostre, n'est pas moins éclatante par son Origine, par ses Alliances, & par les services qu'elle a rendus à l'Estat. J'estallerois volontiers icy toutes ces choses, si chacun ne les sçavoit aussi bien que moy. Je devrois plustost, en m'attachant à la gloire qui rejallit de vostre seule Personne, représenter icy cette beauté Majestueuse, où les graces & les caracteres de la vertu sont imprimez si sensiblement; je devrois

EPISTRE.

décrire cette pieté libre & sincere, cette solidité & cette delicateffe d'esprit à qui rien n'échappe; enfin cette constance & cette égalité d'ame, qui me font avoüer qu'en vous le beau sexe peut bien aussi estre nommé le sage, le spirituel, & le genereux; je devois en effet descendre dans le détail de ces vertus: mais vostre modestie, *MADAME*, s'oppose à ce devoir. Je sens mesme déjà qu'elle s'allarme du peu que j'en ay dit. Lorsque je voudrois faire un portrait au naturel, elle enveloppe vos plus beaux traits d'un voile d'écarlate. Je le propose donc au moins ce voile

EPISTRE.

honorable aux yeux de mes
lecteurs, comme quelque chose
qui doit excellemment relever
le prix de vos autres vertus.
Il doit en cette ébauche, comme
dans les tableaux d'un peintre
dont Plinè fait mention, laisser
à deviner beaucoup plus de
choses, que je n'en puis expri-
mer. Si l'on veut y faire re-
flexion, on pourra percer ce
beau voile; & quiconque aura
l'avantage de vous bien con-
noître, MADAME, il
n'aura pas de peine de s'arre-
ster aux décisions d'un si digne
Censeur. A mon égard, je ne
sçaurois craindre pour le party
des Medecins, si vous l'ap-

EPISTRE.

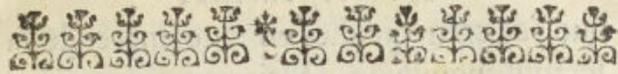
prouvez ; & je doute fort que je le suive de bon cœur , si vous le condamnez. Mais quoy qu'il arrive , je seray satisfait , si mon travail peut occuper vostre bel esprit pendant quelques heures , & s'il peut interrompre de quelques momens divertissans vos occupations toujours serieuses. La matiere de ces entretiens est assez à la mode ; on s'en est fait en ce siecle un divertissement ordinaire. J'espere au moins que le present que je vous fais , **MADAME** , vous sera un témoignage certain de mon affection , & que j'y trouveray l'avantage de faire con-

EPISTRE.

noistre à tout le monde que je
suis avec respect,

MADAME,

Vostre fidelle & très-
obeissant serviteur
DE BEZANÇON.



AVERTISSEMENT.

CE Livre est un recit de plusieurs Entretiens, que trois personnes sçavantes firent sur la verité & l'utilité de la Medecine. La premiere sous le nom de Cariste est un homme celebre, qui ayant uny l'Etat Clerical à la profession d'Avocat, entend également le Droit & la Theologie; Cleante est un Gentilhomme qui possede assez les belles Lettres; enfin Sofandre est un Medecin connu dans le monde. Les deux premiers picquez au jeu proposerent plusieurs objections contre la Medecine, auxquelles Sofandre tascha de répondre. D'abord les choses se passerent sans grande preparation: mais ensuite, comme on avoit le loisir d'étudier les matieres, chacun de son costé fit differentes recherches. Sans rien changer dans l'ordre des questions, j'ay retranché quelques reparties & plusieurs interruptions de peu d'importance, auxquelles les entretiens sont sujets, parce-

231

Avertissement.

que j'ay creu qu'elles en auroient rendu la lecture ennuyeuse. Mais comme tous les points sont disputez, & dépendent souvent de quelques faits, je n'ay pû me dispenser de rapporter les citations qui furent faites.

Mon dessein n'est point d'ériger cet ouvrage en Apologie de la Medecine, il passera si l'on veut pour un jeu d'esprit, qui s'est pleu de ramasser tout ce qui se peut dire pour & contre cette science. Les objections ny les traits picquans ne luy sont point épargnez; le Lecteur jugera si les réponses sont raisonnables. La raison n'est pas ce qui doit plus solidement établir le merite de la Medecine. Comme c'est un art que ny le plaisir ny l'interest, mais que la necessité seule pretend avoir inventé: C'est la necessité seule de son secours qui doit estre la meilleure preuve de son existence. Ainsi il faut laisser aux douleurs de la maladie le soin de sa défense. Si elles n'en viennent pas à bout, en vain tous les Medecins du monde se piqueroient de le faire à force de raisonnemens.

LES



LES
MEDECINS
 A LA
CENSURE.

PREMIER ENTRETIEN.

SOSANDRE Medecin se promenoit avec un de ses amis dans le Jardin des Plantes examinant quelques Simples , lors qu'il entendit en une allée proche de l'endroit où il estoit , la voix de deux personnes qu'il pensoit connoistre; ils parloient assez haut pour fai-

A

re croire qu'ils ne disoient rien de secret : c'est pourquoy Sophandre s'arresta pour les écouter. D'abord il ouit la voix de Cariste , qui ayant rencontré Cleante , luy demandoit quel livre il tenoit en ses mains.

C'est, luy répondit Cleante, la Comédie du Malade imaginaire, dont je vis hier la représentation ; j'avois commencé d'en lire quelque Scene attendant Compagnie , je ne me lasse point de repasser sur cette Piece , j'y trouve les caracteres touchez d'une maniere vive & delicate, le tour aisé.

Tout y est admirablement conduit , ajoûta Cariste , d'un bout à l'autre on y voit regner une Satyre extrêmement fine , & bien poussée.

Ah le charmant Comique,

reprit Cleante, deux heures ne me coulerent jamais si agreablement.

L'action de son fameux Auteur, dit Cariste, triompha autrefois en la representation de cette Piece, ses postures m'ont souvent diverty : mais je remarquay un jour quelque chose qui me choqua.

Cleante qui avoit esté l'admirateur perpetuel de ce Comedien celebre, luy demanda avec empressement quelle estoit la faute qu'il avoit observée en luy.

C'est une bagatelle, répondit Cariste, connue de tout le monde, c'est qu'il démentit une fois son caractere, & que d'un malade imaginaire il prit la peine d'en faire un trop veritable. Son rôle estoit seulement de

A ij

contrefaire le mort, non pas aller de gayeté de cœur

Ah ! j'entens ce que vous voulez dire , l'interrompit Cleante , avec un souris, il est vray que ce trait sort du bon caractere. Ce n'est pas qu'aux grans Auteurs comme luy on n'accorde de certaines licences qu'on ne permettroit pas aux Poëtes & aux Comediens mediocres ; mais des licences de cette force-là sont un peu outrées.

Il a tort , adjoûta Cariste , il a tort , les autres fautes peuvent estre colorées ; celle de se laisser mourir , comme il disoit luy-mesme , ne souffre point d'excuse ; & Messieurs les Medecins ont droit de se récrier contre une mort qui n'est point arrivée dans les formes. Afin

que les choses se fissent de bonne grace , il falloit au moins quelque petite ordonnance.

Comme son employ , repliqua Cleante , estoit de divertir , je croy que par l'impromptu de son trépas il a voulu faire rire la Medecine qu'il avoit tant de fois attristée. Il l'a bernée d'une étrange maniere , sans qu'elle ait jamais formé la moindre plainte , sa patience meritoit bien quelque petite recreation.

En effet , dit Cariste , chacun regarde la Medecine comme un modele achevé de patience. Pour moy je la crois malade à l'extremité , puisqu'elle est mesme abandonnée de tous les Medecins. Pas un d'eux n'a repliqué le moindre mot à sa deffense ; il y a

A iij

de la cruauté dans le traitement qu'on luy fait. Ce n'est point d'un galand homme d'égorger un ennemy, qui sous les piés de son vainqueur luy demande la vie. Depuis huit ou dix ans que ce Poëte maffinoit la Medécine, elle avoit effuyé ses railleries avec une constance de heros ; sa misere ne devoit elle pas luy faire pitié, & la parer du dernier coup mortel dont il l'accable en cette Comedie ?

J'avouë, dit Cleante, que la rouche est rude, & Messieurs les Purgons y sont purgez d'une doze un peu forte. Mais dites-moy, peut-on mettre trop en son jour la momerie de ces charlatans, qui sous la figure de guerisseurs, sont les veritables pestes du genre humain.

7
A quoy pensez-vous donc,
l'avertit Cariste, ignorez-vous
que vous estes sur les terres de
la Medecine? Parler ainsi dans
le Jardin des Plantes, c'est à la
barbe d'Esculape se rire de son
pouvoir. Les Medecins sont
vindictifs. S'ils viennent à vous
entendre, vous estes seur, que
quand vous tomberez malade,
ils ne voudront jamais vous or-
donner la moindre saignée, ny
le plus petit lavement: ou s'ils
vous font quelque ordonnance,
craignez quelque chose de pis,
leur colere est mortelle.

Je leur permets de me tuer,
répondit Cleante, quand j'au-
ray recours à leurs ordonnan-
ces. Ils gagneront peu
de mon argent; & si je desire
les voir, ce n'est que pour les
fronder à mon aise. Je vou-

A iiij

drois pour beaucoup rencontrer icy quelqu'un de ces venerables Saigneurs, j'aurois un plaisir de Prince à les dauber.

Il est aisé, dit Cariste, d'en trouver en ce lieu, & j'ay de la joye d'estre avec vous de compagnie, pour attaquer ces pedans meurtriers. J'ay depuis long-temps fait un amas de puissantes raisons contre leur art; il faut que j'en décharge une fois mon cœur.

Sofandre qui ne pouvoit gueres éviter leur entreveuë, & qui d'ailleurs estoit bien aise de lever les scrupules qu'ils avoient sur la Medecine, tourna ses pas vers l'allée où ils estoient. Si tost qu'ils l'eurent apperceu, ravis de trouver leur proye, ils vinrent au devant de luy, concertant entre

eux la manière de l'attaquer ; & après s'estrealuez civilement l'un l'autre. Cleante luy adressa ces paroles :

Je vous amene , Sofandre , un incrédule , qui dans le plus beau Temple qu'on ait dressé à la divinité d'Esculape , se rit de son pouvoir. Vous qui estes un de ses Prestres , je vous prie de tenter sa conversion.

Je ne suis pas d'avis , répondit Sofandre , d'y faire de grands efforts. Ces sortes de railleries ne m'effarouchent jamais. Au contraire je me réjouis de voir Cariste en humeur de s'égayer.

Vous montrez , dit Cariste , une complaisance extrêmement commode , mais je ne sçay si le fond du cœur est bien d'accord avec un extérieur si indifférent pour la Médecine.

Croyez-moy de grace affez vostre amy, répondit Sofandre, pour en user ainsi. Je me plais de voir en ceux que j'aime tous les signes de santé; il n'en est point en ce siecle de plus certain que de rire de la Medecine: comme au contraire, le respect qu'on luy rend est la plus seure marque d'une maladie pressante.

Quelque changement, reprit Cariste, qu'il arrive dans ma santé, il ne s'en fait aucun dans mon humeur. Sain ou malade, toujours égale aversion pour la Medecine.

Et moy, adjouta Cleante, je ne me contente pas de cela.

Essais de Montaigne liv. 3. Le sentiment de Montaigne est ce qui me faut: Je méprise bien toujours la Medecine, dit-il, mais quand je suis malade, au

lieu d'entret en composition «
 avec elle , je la hay & la crains «
 encore davantage , & je ré- «
 pons à ceux qui me pressent de «
 prendre Medecine ; qu'ils at- «
 tendent que j'aye repris mes «
 forces pour avoir plus de «
 moyen de soustenir l'effort & «
 le hazard de leur breuvage. «

Montaigne a raison , dit So-
 landre , & nous marque dans
 ces mots le caractere d'un es-
 prit fort. Qu'a-t-on besoin en
 effet de Medecine & de Medec-
 ins ? ils mettent la vie en dan-
 ger ; tourmentent toujours les
 hommes , & pour ces grands
 services ils se font encore bien
 payer. Que sert de dissimuler ?
 le Medecin est un double sup-
 plice. A force de vuider la
 bource & les veines du malade,
 il donne un sens fort juste au

Proverbe : *Lui perd son biers
perd son sang.*

Vous le prenez finement, re-
pliqua Cleante, le tour gogue-
nard est d'un grand secours
à se tirer d'un mauvais pas :
Mais de grace, treve de raille-
rie. La necessité & la verité de
la Medecine est un point que
nous voudrions examiner avec
vous, il faut s'expliquer nette-
ment, ou la plaisanterie nous
sera suspecte.

La raillerie, répondit Sofan-
dre, a tellement usurpé le sujet
de la Medecine, qu'elle semble
avoir acquis prescription con-
tre la raison, & qu'on ne doive
défendre nostre art, qu'en riant
avec les autres : mais puisqu'au-
jourd'huy vous voulez bien vous
en tenir aux decisions de ce Ju-
ge serieux, j'en suis ravy.

Obligez-nous , dit Cariste , de nous détromper aujourd'hui. Franchement, j'ay toujours senty beaucoup de froideur pour la Medecine, & je ne croy pas en revenir jamais qu'on ne m'ait solidement convaincu de son merite.

Nous en viendrons à bout ; répondit Sofandre , si vous prenez la peine de considerer, que la Medecine possede tous les avantages qu'une science peut avoir. La noblesse de son objet ne reçoit pas de difficulté. Elle s'occupe à la contemplation de tous les estres de la Nature. Et voyant qu'entre eux il n'en est point de plus noble que l'homme , & que l'Oracle luy donna autrefois pour la plus importante partie de la Sageffe , le precepte de se connoistre soy-

meſme , noſtre art ſe devouë
particulièrement à la connoiſ-
ſance de ce chef-d'œuvre que
Dieu prit plaisir de former de
ſes propres mains ; il examine
les puiffances de ſon ame , &
developpe juſqu'aux plus ſe-
crets replis de ſon corps. L'u-
tilité de ce meſme art paroift
en ce qu'il ne connoiſt pas ſim-
plement pour connoiſtre , com-
me le Phyſicien , le Mathema-
ticien , & les autres ; mais qu'il
rapporte toutes ſes lumieres à
la pratique & à l'avantage de
l'homme ; il ne luy procure pas
un plaisir paſſager & ſuperflu,
comme la peinture , la muſique,
la poëſie ; ou les biens incon-
ſtans de la fortune , comme la
jurifprudence , mais la ſanté du
corps , le fondement de tous
les biens. La Medecine imite

en cela de plus près qu'il est possible l'Auteur de la Nature. Luy seul donne la vie aux hommes, & de tous les arts la Medecine seule peut la conserver & la défendre contre la maladie: *Les hommes*, dit Ciceron, *n'approchent jamais plus près de la divinité, que lors qu'ils conservent la vie aux autres.* C'est pourquoy les anciens convaincus de son merite ont reconnu qu'elle estoit descenduë du ciel, & ont divinisé ses inventeurs.

Cet honneur, l'interrompit Cariste, luy estoit assez deü alors; & puisque les Anciens ont bien divinisé les dragons, la guerre, la fièvre & la mort, pourquoy auroient-ils refusé la mesme gloire aux inventeurs de la Medecine, qui font du moins autant de biens aux hom-

Homines
ad deos
nulla re
propius
accedunt
quam sa-
lutē ho-
minibus
dando.
Cic. orat.
pro Mar.
Plin. hist.
nat. lib.
29. c. 1.

mes que tous ces fleaux? Ils pen-
 soient adoucir par leurs res-
 pects sa puissance redoutable.
 C'est à ce titre que vostre art a
 pu s'attirer les encens. Nous
 ne sommes point en dispute de
 sa noblesse. Il est question de
 sçavoir si cet art est la veritable
 Medecine que nous cherchons.
 Je pretens que vous n'en avez
 que le fantosme que vous re-
 vestez de titres pompeux pour
 ébloiir les foibles esprits; mais
 à l'égard du veritable art de
 guerir, je nie absolument que
 les hommes le possèdent.

Vous me mettez, repartit
 Sofandre, en beau chemin, &
 j'embrasse volontiers l'occasion
 que vous m'offrez d'établir une
 bonne fois l'estre de la Mede-
 cine. Ses fondemens sont si
 bien assis, qu'il est peu de
 science

science qui en ait d'aussi fermes. La Jurisprudence est fondée sur les loix, aussi changeantes que le caprice des hommes; la Rhetorique & les Humanitez, la Morale, la Logique, & presque toute la Philosophie, sont appuyées sur la raison humaine, qui est si trompeuse & si bizarre, qu'elle a autant de differents gousts, qu'il y a de testes. La Medecine ne se contente pas de cet appuy, elle veut encore affermer ses fondemens sur la fermeté de l'experience. On ne douta jamais qu'une experience juste & réglée ne fust la plus seure voye pour nous conduire à la verité. La raison que quelques uns ont pris pour un guide toujours fidelle dans la recherche du vray, est souvent sujette aux égaremens, & elle

B

est contrainte à la simple veüe de l'experience, de condamner mille faux préjugez qu'elle avoit formez, pour s'estre écartée de sa conduite : mais lorsque toutes deux jointes ensemble concourent à l'établissement d'une verité, il faut renoncer au bon sens, pour balancer sur la certitude de leur témoignage. Sur ces principes receus d'un chacun, jugez de la stabilité de nostre art, qui est fondé sur la raison, jointe à l'experience aussi ancienne que le monde. Si les choses qui ont duré un long espace de temps, portent en leur antiquité des preuves indubitables de leur merite & de leur fermeté, que pensez-vous de la Medecine, la plus necessaire & la premiere des sciences ? L'homme n'ayant

point de plus anciens & de plus redoutables ennemis que la maladie & la mort , son premier soin a esté de chercher des armes pour se parer de leurs atteintes. Ainsi on ne peut douter que la Medecine n'ait de tout temps esté l'occupation des hommes. C'est pourquoy les plus anciens Auteurs en ont parlé comme d'un art qui estoit déjà en vogue devant eux. Esculape fils d'Apollon fut estimé si sçavant en la guerison des maladies , qu'on luy dressa des Temples ; & ses deux fils Machaon & Podalirius se rendirent fameux par les cures qu'ils firent en l'armée des Grecs qui assiegeoient la ville de Troye. Nous tenons cette verité du Poëte Homere le plus ancien des Sçavans , lequel a donné

Homerus
primus
doctri-
narum &
antiqui-
tatis pa-
rens.
*Plin hist.
nat. l. 25.*

B ij

tant d'eloges à la Medecine,
que son témoignage suffit pour
la rendre recommandable.

Medec-
7145.

Depuis ce temps Salomon
instruit par la bouche mesme de
Dieu, des mysteres de la Mede-
cine, composa un livre qui con-
tenoit les vertus de toutes les
plantes, & les remedes à tou-
tes les maladies, d'où les Grecs
tirerent les secrets de la Mede-
cine. Cette science dès le com-
mencement du monde a con-
tinué dans une posture honora-
ble. Ses lumieres se sont aug-
mentées de jour en jour, & se
sont fortifiées par l'experience
de cinquante siecles, & vous
nous venez dire aujourd'huy
que cette science est une illu-
sion. Voila certes un fantos-
me qui n'est pas du commun :
les autres sont d'une nature

fragile, & disparoissent en un moment : celui-cy est un fantosme stable & opiniastre. C'est une chose assez rare qu'une illusion, qui pendant cinq mille ans abuse tous les hommes. J'avois ouy dire autrefois que la Verité est la fille du Temps, que ses dents qui n'épargnent pas la bronze ny le marbre, ont bien-tost déchiré le voile du mensonge ; c'est pourquoy voyant que malgré la jalousie des Scavans, & la calomnie des peuples, la Medecine s'est conservée dans le mesme éclat durant cette longue suite de siecles; je pensois qu'on n'oseroit plus entreprendre de la détruire. Mais vous allez, Cariste, faire aujourd'huy ce grand coup que tous les autres qui vous ont precedé n'ont pû faire.

B. iij

Que vous allez faire un grand bien au monde , de le délivrer de ce maudit fantosme. Mais prenez garde en le ruinant de faire tort à la veritable Religion dont vous devez défendre les interests. Vous n'avez pas de plus forte preuve de sa verité contre les athées & les libertins , que celle de son ancienne & constante durée parmy les attaques de tous ses persecuteurs : la Medecine employe aujourd'huy à sa deffense la mesme raison contre vous , songez à la bien ménager.

○ J'en auray soin, repartit Carriste , la chose est de consequence , & je vois bien qu'il faut avoïer qu'il y a un art de la Medecine , qu'il est noble , utile , & aussi ancien que le monde. Tout cela est vray , &

j'accorde encore plus , qu'il est
aussi ancien que Dieu mesme.

Je scay, dit Petrarque, que Petrar-
cha l. 122
rerum se-
nil epist.
3.
*quand il n'y auroit aucun hom-
me au monde, la Medecine & les
autres Arts ne periroient pas
pour cela : leur essence immortel-
le subsisteroit encore d'une ma-
niere abstraite & separée de
tous sujets, ou bien dans l'idée
seule de Dieu. C'est de cette fa-
çon seule que je pretens que la
Medecine a toujours subsisté.
A l'égard des hommes vous
nous faites bien voir que de
tout temps ils se sont empref-
sez à la recherche, mais vous
ne prouvez pas qu'ils l'ayent
jamais trouvée : ils n'en ont
tout au plus possédé que l'om-
bre & le fantosme, comme j'ay
dit. Dieu seul qui a pû former
l'homme, s'est reservé le droit*

de le conſerver ; les hommes peuvent bien ravir , mais non pas rendre ny prolonger la vie. C'eſt pourquoy il declare en l'Ecriture qu'il n'approuve pas la confiance qu'on auroit aux remedes de la pretenduë Medecine des hommes : il reprend meſme le Roy Aſa d'avoir imploré le ſecours des Medecins en ſa maladie , & de s'eſtre aſſeuré à leur vaine ſcience , au lieu de recourir à ſon pouvoir divin : *Ægrotavit Aſa dolore pedum vehementiſſimo , nec in infirmitate ſua quaſivit Dominum , ſed magis in Medicorum arte confiſus eſt.* C'eſt un avertiſſement aux malades de n'attendre point leur guerifon des hommes , mais de Dieu ſeul le veritable Medecin. S'ils en agiſſent autrement , ils peuvent ſe promettre

2. Paral.
16.

promettre la mesme issue de leurs maux que le Roy Afa, qui au milieu de tous ses Medecins mourut après deux années de douleurs étranges ; & pour toute ressource & consolation, ils pourront faire graver sur leurs tombeaux l'epitaphe de l'Empereur Adrien : *Turba Medicorum perii.*

Si le Roy Afa, répondit Sossandre, est repris en l'Ecriture, ce n'est pas à cause de l'estime raisonnable qu'il pouvoit avoir de la Medecine : mais parce qu'il manqua de respect à l'égard de Dieu. Ce Prince, dit le profond Commentateur To-

*Tostat. c3
16. l. 2.
Paral. 9.
3.*

stat, avoit fait attacher les fers aux piés du Prophete Hanani, parce qu'il l'avoit repris de son peché, & Dieu en punition de cette injuste rigueur, l'affligea

C

» de la goutte en la mesme par-
» tie, que dans la personne du
» Prophete il avoit chargé de
» chaines : au lieu de reconnoistre
» la main de Dieu qui le frap-
» poit si visiblement pour l'attirer à la
» penitence, il s'obstina dans sa
» malice, & dédaignant le se-
» cours divin qu'il devoit im-
» plorer le premier, il s'imagina
» que les seuls Medecins auroient
» le pouvoir de le guerir, au refus
» & comme en dépit de Dieu.

Toute cette explication est du
mesme Tostat sur le passage que
vous avez cité, & là dessus il
fait cette reflexion judicieuse;
que quand Dieu, par une voye
extraordinaire & surnaturelle,
afflige luy-mesme les hommes
de quelque maladie, il ne faut
pas mettre sa confiance en la
science des Medecins, parce

qu'alors ils ne peuvent pas guerir : mais que si les maladies suivant la voye ordinaire sont produites par le concours des causes naturelles , il faut en ces occasions se confier en l'art de la Medecine.

Cette explication contient une leçon d'un grand usage dans les maladies: mais quand nous nous arresterions simplement au texte du passage que vous nous opposez , je ne voy pas qu'on en peust tirer aucune consequence contre la Medecine. Il reprend le Roy Afa d'avoir eu plus de confiance en la Medecine que non pas en Dieu : *Nec in infirmitate sua quæsit Dominum , sed magis in Medicorum arte confusus est.* Le peché de ce Prince est donc cette preference abominable;

C ij

& que peut la Medecine avoir de commun avec un crime si odieux, pour craindre que la condamnation que l'Ecriture en fait, luy donne aucune atteinte ? C'est une folie à un malade de croire que sa guerison dépend du Medecin, quand Dieu est resolu de satisfaire sa vengeance par les rigueurs d'une maladie qu'il luy envoie exprés ; mais c'est une extravagance bien plus criminelle de preferer la science douteuse d'un Medecin au souverain pouvoir de Dieu sur les maladies.

Comme Dieu est le Maistre absolu de toutes choses, & la source de tous les biens créez, la santé & la vie les plus considerables d'entre eux sont des écoulemens qui partent de son

sein. Les Medecins ne sont que les causes secondes, & les foibles instrumens dont Dieu se sert pour communiquer aux hommes ces grands biens. De sorte que de negliger Dieu dans la maladie & courir au Medecin, c'est preferer en infidelle l'instrument à la cause, la creature au Createur, & le neant à Dieu. Et puisque vous m'avez jetté sur l'Ecriture, permettez qu'en moralizant un peu, je trace icy le chemin par où l'Ecclesiastique veut que les malades cherchent leur santé.

Quand quelqu'un se sent donc frappé de la maladie, il doit premierement fléchir la Misericorde divine par la penitence, les oraisons, & les actions de charité: *Mon fils, dans la ma-*

ladie ne te neglige pas toy-mes-

*Ecclesiast.
Sicut c. 38.*

C iij

me ; mais prie Dieu , nettoye
ton cœur de tout peché , presente
à Dieu des offrandes agreables.
Ces saintes dispositions attire-
ront du Ciel la guerison qu'il
desire , & c'est luy qui te gueri-
ra. C'est donc Dieu qui guerit
proprement , & non pas le Me-
decin. L'homme ne peut s'at-
tribuer dans ses actions que ce
qui s'y trouve de deffectueux ,
tout ce qui s'y distingue d'estre
& de perfection appartient à
Dieu en propriété. C'est luy
qui a donné aux plantes les
vertus medicinales , qui dirige
l'esprit du Medecin dans le
choix qu'il en fait , & qui en
benit l'effet dans l'application.
Lors que les remedes ont reussi
heureusement le Medecin peut
bien dire qu'il a visité le mala-
de , qu'il a appliqué les dro-

gues suivant son art , non pas
se vanter arrogamment, com-
me plusieurs font, d'avoir gue-
ry celuy-cy, retiré celuy-là du
tombeau; c'est usurper une gloi-
re qui doit estre reservée à
Dieu. Japis Medecin , tout
Payen qu'il fust , parloit bien
plus modestement, après qu'E-
née par son assistance, eut re-
couvert la santé :

*Non hac humanis opibus, aut
arte magistra*

*Proveniunt, neque te, Ænea,
mea dextera servat,*

Major agit Deus.

Après que le malade a invo-
qué le secours du Ciel, la se-
conde démarche qu'il doit fai-
re, c'est de chercher le Mede-
cin: *Appelle le Medecin, & qu'il
ne te quitte pas, parceque ses
soins te sont necessaires.* L'Ecri-

Da locū
Medico
& non
discedat
à te quia
opera e-
jus sunt
necessa-
ria.
Ecclesi-
stici. 38.

C iiij

ture sainte ne peut se contredire. Elle commande dans nos maladies, d'appeller le Medecin, & de le retenir soigneusement auprès de nous. Elle est donc bien éloignée de nous défendre son usage, & la confiance raisonnable en son art. Cela est si constant, qu'il commande qu'on luy rende l'honneur & le respect : *Honore le Medecin.* Ces commandemens seroient fort inutiles & ridicules, si la Medecine estoit seulement en l'idée de Dieu, & nullement entre les hommes : parce qu'il n'y auroit aucuns Medecins qu'on peust appeller à son secours, & à qui l'on peust rendre cet honneur. Mais le mot qui suit : *Parce que tu en as besoin*, prouve encore l'existence de la Medecine : car si

Ibid.

le Medecin est si necessaire;
 Dieu, qui par sa Providence ne
 manque jamais de fournir à ses
 creatures les choses necessaires,
 ainsi que les Payens mesmes
 l'ont asseuré, ne l'aura pas sans
 doute oublié dans une necessité
 si pressante. En effet l'Ecriture
 nous apprend qu'il y a pourveu.
Dieu tout puissant a créé le Me-
decin. Si Dieu a fait des Me-
 decins; il en est donc de veri-
 tables sur la terre. Nostre que-
 stion est enfin decidée en ter-
 mes formels au mesme lieu par
 ces mots: *La science du Mede-*
cin attirera les honneurs sur luy.
 Voila ce me semble la science
 du Medecin, dont vous niez
 l'existence, établie nettement
 dans l'Ecriture; qui après avoir
 prouvé sa verité & sa necessité,
 prend encore soin de publier

Discipli-
 na Medi-
 ci exalta-
 bit caput
 illius.
ibid.

sa gloire, en disant qu'elle se doit attirer chez les Grands du monde les loüanges & les honneurs : *Il sera loüé en presence des Princes de la terre.* Peut-on dire après cela quelque chose de plus précis à l'avantage de la Medecine ?

Je me doutois bien, dit Cariste, que vous m'alliez faire valloir de la sorte ce passage. Mais qui soutiendrait qu'il ne dit rien en faveur de vostre art, & que ces paroles doivent s'entendre du Medecin spirituel, répondroit en peu de mots au grand commentaire que vous en avez fait. Il ne ditoit pourtant rien que ce qu'a dit le docte Rabanus.

*Com. in c.
38. Eccli.*

Je sçay, répondit Sofandre, que quelques Docteurs ont expliqué mystiquement les lieux

de l'Ecriture que je viens de citer. Cette explication n'empesche pourtant pas qu'ils n'ayent leur sens litteral, qui doit s'appliquer au Medecin corporel, selon la Regle de saint Augustin, que l'Eglise suit toujours en l'interpretation de l'Ecriture sainte. Il enseigne qu'on doit l'expliquer à la lettre lors que le sens litteral ne choque, ny la sainteté de nos mysteres, ny celle des mœurs. Aussi presque tous les saints Peres, & les Commentateurs de l'Ecriture expliquent du Medecin corporel ces textes de l'Ecclesiastique. Entre autres Estius, Tyrinus, Menochius, Denis le Chartreux, que vous pouvez consulter. La lecture seule du mesme chapitre confirme cette verité par ces mots:

Le Tout puissant a créé de la terre les remedes; qui ne peuvent s'entendre que des remedes materiels tirez du sein de la terre: Et l'Apoticaire fera des compositions agreables & propres à la santé. Il parle en cet endroit de l'Apoticaire qui prepare les remedes suivant l'ordonnance du Medecin. Consultez enfin les autres endroits de l'Ecritture, vous n'y trouverez rien de si nettement étably que la necessité de la Medecine. Au 21. chapitre de de l'Exode, Dieu condamne celuy qui par ses violences auroit causé à son ennemy quelque maladie, de payer les salaires des Medecins. C'est donc une marque qu'ils meritent ces payemens, ils ne les peuvent meriter, que parce qu'ils

Impensas
in Me-
dicos re-
stituat.
Exod. 21.

contribuent à la guérison, & qu'ils sont de vrais Medecins. Saint Paul ne donne point de *Coloss. 4.* qualité plus honorable à saint Luc que celle de Medecin son intime amy. Et le Fils de Dieu mesme assure dans l'Évangile *Matth. 9.* que les Medecins sont necessaires aux malades. Il louë mesme expressement la charité du Samaritain, qui secourant en Medecin le pauvre inconnu qu'il rencontra, versa le vin & l'huile sur les playes & les contusions dont il estoit couvert. Enfin vous ne trouverez point de profession au monde si bien établie, & qui ait receu tant d'eloges dans l'Écriture sainte. Il semble que le saint Esprit prevoyant que la calomnie des hommes s'opiniâtreroit davantage à décrier la Medecine, ait

voulu luy-mesme s'en rendre le protecteur & le panegyriste.

Comme la fin de ma dispute, dit Cariste, n'est pas la vaine gloire de disputer, mais la découverte seule de la verité, je n'ay point de peine à reconnoître, que tout ce que vous avez allegué est tres-raisonnablement dit; cependant je ne conçois pas comment il se peut faire que l'esprit de Dieu ait publié les loüanges d'une science qui a toujours paru directement opposée à la Religion. Le Roy Ezechias s'en apperçeut bien: car Cedrenus rapporte, que pensant que la Medecine estoit contraire au culte divin, il fit brusler tous les livres de Salomon, qui contenoient les remedes à toutes les maladies, parce que le peuple

y ayant recours, negligeoit de s'adresser à Dieu pour obtenir de luy la santé. Et depuis ce temps les Saints Peres de l'Eglise, qui sont les vrais interpretes de l'Écriture, ont souvent declamé contre la Medecine, pour estre entierement opposée à l'esprit du Christianisme & à la connoissance de Dieu comme l'écrit saint Ambroise : *Les regles de la Medecine sont contraires à la connoissance des mysteres divins.* De quelle maniere accorder ces choses avec les eloges de la Medecine.

La qualité que vous portez, repartit Sofandre, & l'étude qui vous occupe, devroient à mon avis vous charger plustost que moy du soin de concilier ces oppositions apparentes :

mais puisque vous ne voulez pas le faire, je tâcheray d'en trouver le secret. J'avoüe que ces heros du Christianisme, se sont plaints quelquefois du soin trop pointilleux de la santé, qui seroit de pretexte aux lasches Chrestiens, pour se dispenser de la pratique des conseils Evangeliques, ou des œuvres pe-nibles de precepte: comme l'on voit au mesme lieu de saint Ambroise, immédiatement après les mots que vous avez cité: *Les regles de la Medecine,* dit-il, *sont contraires à la con-noissance des mysteres divins.* Et il adjoûte immédiatement après: *Elles détournent du jeû-ne, condamnent l'étude, & défendent tout exercice d'une me-ditation profonde.* Mais je sou-tiens que, ny saint Ambroise,

ny,

*S. Am-
brof. in
Psal. 118.*

ny les autres Peres de l'Eglise, n'ont jamais eu dessein de blâmer l'usage de la Medecine dans les necessitez reelles, au préjudice de l'eloge que le S. Esprit mesme en a fait. En un mot ils ont condamné l'abus de la Medecine, & non pas son legitime usage dans les infirmittez veritables. Que si pour quelques legers abus qui s'y peuvent commettre, l'on doit, comme fit le Roy Ezechias, frustrer les hommes des grands avantages qui leur en reviennent, quelle chose au monde si excellente & si profitable, dont on ne ruine l'usage. L'Ecriture sainte est un livre divin, qui purifiant nos pensées & nos affections, nous conduit au ciel: les Heretiques ne s'en sont-ils pas toujours servis pour

D

établir leurs erreurs? Les Sacre-
mens font des tresors sacrez,
où Dieu mesme se renferme
pour se communiquer aux fide-
les; les hypocrites n'en abusent-
ils pas ordinairement pour
tromper les hommes? Il fau-
droit donc sur ce beau princi-
pe qu'on nous oppose suppri-
mer la science des livres sacrez,
& l'usage des Sacremens: qui
l'a jamais pensé?

Mais pour vous faire voir
comme les saints Peres s'ac-
cordent avec l'Ecriture sur
l'estime de la Medecine, je
veux vous en faire parler
des plus anciens & des plus
forts genies que l'Eglise revere.
Tertullien au livre *De Corona*,
avoüe qu'encore bien que la
Medecine chez les Payens eust
esté inventée par Esculape, qui

estoit une de leurs fausses divinité, neanmoins les Chrétiens, persuadez de sa nécessité, ne faisoient aucune difficulté de s'en servir, après qu'Isaïe & saint Paul l'avoient pratiqué eux-mêmes, comme ils se servoient des sciences dont Mercure avoit esté l'inventeur.

Sa pensée s'exprime en termes plus forts au livre qu'il a intitulé *Scorpiace*. *Les hommes*, dit-il, *ont cette malheureuse inclination de rejeter les choses salutaires, & d'embrasser celles qui sont nuisibles, de fuir les remèdes de la Medecine, & de rechercher plustost la mort, que leur guerison. Il ne faut pas s'en étonner, ajoûte-t-il, il y a bien des fous & des lâches. Je serois fasché, Messieurs, que vous*

Hæc est
perversitas hominum
salutaria
excitare,
exitiosa
fascipere,
medica
male vitare, mor-
denique
citius
quam curari desi-
derare.
Plures enim stulti,
plures timidi,
malè v
recund

D ij

fussiez compris en ce passage ;
prenez-y garde.

Cleante à ce mot regarda
Cariste avec un souris , &
voyant qu'il estoit mal du costé
des Peres de l'Eglise , vouloit
détourner le discours. Mais So-
fandre, qui ne vouloit pas pren-
dre le change , je n'ay plus , luy
dit-il , que deux mots de saint
Augustin,

Omniū
actionū
humana-
rum ma-
ter neces-
sitas : Ip-
sa me-
morabi-
les artes
quæ ma-
gnæ vi-
dentur
in subve-
niendo
patroci-
nia lin-
guæ &
adjutoria
Medici-
na, ipsæ
sūt enim

Voicy un passage, où il re-
connoist ensemble la necessité
& la noblesse de la Medecine.

*La necessité, dit-il, est la cause
de tous les emplois des hommes,
mesme des arts les plus conside-
rables dont nous recevons de plus
grands secours, comme de la dé-
fense des Avocats & des re-
medes de la Medecine. Car en-
fin dans le monde ce sont là les
plus nobles emplois. Vous voyez.*

qu'il n'épargne rien, en cet endroit, à la loüange de la Medecine. Aussi estoit-il si bien convaincu de son merite, & de sa necessité qu'il accuse d'homicides ceux qui rejettent les ordannances du Medecin : & il commande en un autre endroit, que malgré le malade & toute sa resiltance, on execute sur luy les ordres des Medecins. C'est traiter les ennemis de nostre art comme des insensez, & c'est en effet la qualité que leur donne le sçavant Toftat. Il n'en fait point à deux fois : *Personne, dit-il, ne peut douter que les choses naturelles ayent quelque vertu de guerir les malades, s'il n'est tout à fait insensé : ainsi il est évident que la medecine est un art utile & recommandable.*

D iij

in hoc se-
culo ex-
cellentes
actiones.
S. Aug.
enar. in
Pfal. 83.

Tract. 12,
in Ioan.

S. Aug.
Regula
3.

Non po-
test quis
negare
nec du-
bitare, an
res natu-
rales vir-
tutem ha-
beant sa-
nativam,
nisi om-
nino in-
faniat, &
sic appa-
ret artem
medici-
nae profi-
ciam ef-
se atque
commen-
dabilem,
Toftat c.
16. l. 2.
Paral. 9,
37.

*Possidius
in vita
S. Aug.*

La pratique des saints Peres est conforme à leur doctrine. Possidius rapporte que S. Augustin dans sa dernière maladie suivoit les conseils du Medecin. Il avoit défendu qu'on le détournast pour quoy que ce fust de l'application continuelle qu'il avoit aux choses divines, sinon lorsque les Medecins le venoient visiter, ou lors qu'il devoit prendre les alimens & les remedes qu'ils avoient ordonnez.

*Thuan.
hist. l. 4.*

Le mesme esprit porta au dernier siecle les Peres du Concile de Trente à donner un exemple illustre de la déférence qu'on doit à la Medecine. Le President de Thou recite en son Histoire, que Fracastor Medecin ayant averty les Peres de ce Concile, que le lieu

où ils estoient assemblez estoit menacé d'une peste qu'il prévoyoit, ils écouterent son avis, & transfererent le Concile à Boulogne.

Je ne sçay, dit Cariste, où vous avez pû faire tant de recherches favorables à la Medecine. Pour moy je vous conseille de vous en tenir à l'autorité de l'Ecriture, la raison ne vous seroit pas si commode.

Ce n'est pas encore fait, dit Cleante, du costé de l'Ecriture sainte, elle nous fournit de tres grandes difficultez à opposer à tout ce que nous en a dit Sofandre. Je ne vois pas comment il pourra ajuster l'utilité de son art, qui promet de prolonger nostre vie, avec la determination infaillible que

Dieu a faite du nombre de nos
jours.

Cette difficulté, dit Cariste,
est de longue discussion, si vous
m'en croyez, ce sera pour une
autre fois. Chacun fut de son
avis, & on remit la partie au
lendemain chez Sofandre.



II. ENTRE-



II. ENTRETIEN.

CARISTE & Cleante se rencontrèrent le jour suivant au lieu qu'ils avoient marqué pour continuer leurs conversations. Sofandre qui en fut averty les vint recevoir aussi-tost, & après quelques civilités faites, la compagnie témoigna qu'elle estoit en estat d'écouter les difficultez qu'on avoit eu envie de proposer le jour precedent.

La Medecine, commença Cleante, prouve son utilité, en ce qu'elle peut par ses remèdes prolonger nos jours & éloigner la mort : la grandeur de cette promesse en fait quel-

E

Job. c. 14.

quefois concevoir de hautes idées, mais la verité de ses desfeins, paroist si-toft qu'on fait reflexion que Dieu a déterminé le nombre de nos jours. *Les jours de l'homme sont courts*, dit le Prophete Job parlant à Dieu, *tu sçais le nombre de ses mois, & tu as mis des bornes à sa vie qui ne pourront estre passez.*

Et comment nos jours ne feroient-ils pas comptez, puisque le fils de Dieu nous assure dans l'Evangile, qu'il sçait le nombre des cheveux de nostre teste, & qu'il n'en tombe pas un seul sans la volonté expresse de Dieu; & representant à ses Disciples la vanité de leurs inquietudes pour la conservation de leur vie: qui de vous, leur dit-il, par l'effort de ses

pensées, peut agrandir sa tail-
 le d'une seule coudée? Ne vous
 mettez donc point en peine de
 l'entretien de vostre vie, ny
 des choses qui sont nécessaires
 à sa conservation, vous avez
 dans le Ciel un pere qui sçait
 tout ce qu'il vous faut. Desfor-
 te que Dieu ayant par une vo-
 lonté absoluë & infailible arre-
 sté l'instant de nostre mort, qui
 aura la temerité de croire que
 les Medecins en vertu de leur
 foible science, puissent l'éloi-
 gner d'un seul moment. *Que
 peut donc servir aux hommes
 la Medecine, si ce n'est, com-
 me dit Quintilien, à endormir
 les malades par la douceur de
 ses belles promesses. Pendant
 qu'une fatalité irrevocable re-
 gle nos jours, nos maladies, &
 nostre mort.*

Fato vi-
 vimus,
 langue-
 mus, mor-
 rimur.
 Medici-
 na quod
 præstas
 nisi ut
 juxta te
 nemo
 desperet
 Decl. 8.

E ij

L'accroissement de nos jours, répondit S. fandre, n'est pas le seul fruit que les hommes tirent de la Medecine, ils y trouvent encore le moyen de se preserver des assauts de la maladie, & lors qu'ils en sont saisis, ils y trouvent le secret d'en abreger le cours, & d'en adoucir la violence. Le premier usage de la Medecine estant donc perdu, il luy en resteroit encore de tres considerables.

J'avoüe que de prolonger la vie, & d'écarter la mort, c'est à cette science un avantage bien glorieux. C'est pourquoy j'aurois tort de souffrir qu'on luy dérobast cette gloire par un passage mal entendu; vous n'aviez garde, Cleante, d'entendre mieux l'Ecriture sainte, puisque vous employez à son

explication l'erreur d'un Payen, prevenu de folle imagination du destin. Nous excusons cette ignorance dans le peuple, qui pense renverser les prudentes loix de la Medecine par cette aveugle réponse dont ils nous payent à tous momens : *Nos jours sont comptez.*

Mais je trouve étrange que Quintilien ait donné dans une opinion, que Cicéron, tout Payen qu'il fust, renvoye aux vieilles qui commencent à rader, & que saint Augustin dit estre la marque d'un esprit troublé, & qui ne sçait à qui s'en prendre.

Cariste qui vit bien que l'objection touchoit une difficulté delicate, qui pouvoit laisser dans l'esprit de mauvais scrupules sur divers sujets, adressant sa

Anile
sane &
plenum
supersti-
tionis, fa-
ti nomen
ipsum.

Cic. l. 2.
de Divin.

Si cor-
tuum nõ
effet fa-
tuum nõ
crederes
fatum.

Tract. 37.
in Joan.

parole à Sofandre : Je veux, dit-il, vous faire voir aujourd'huy que je ne suis pas tant ennemy de la Medecine, que je suis amy de la verité, en répondant pour vous à l'objection de Cleante, il est vray que mon service est un peu interessé, & qu'à raison de mes emplois, j'ay quelque part en cette réponse.

Je sçay que nostre raison trouve de la difficulté dans le rapport qu'elle fait du pouvoir qu'a la Medecine de prolonger nos jours, à la science & au decret infallible de Dieu sur la durée de nostre vie. Mais cette difficulté ne regarde pas seulement la Medecine, elle s'étend également à toutes les actions & les conditions des hommes; & s'il faut, sur l'infailibilité des ordres divins, renoncer aux

conseils de la Medecine , il faut
aussi rejeter tous les arts & tous
les soins de la vie civile. Car
comme Dieu sçait infaillible-
ment l'heure de nostre mort , il
sçait aussi parfaitement si nos
ennemis nous vainqueront , si
nos affaires iront bien , si nous
serons riches , sçavans , élevez
en dignité , & si nous serons
sauvez. Ainsi les guerres , la
poursuite des affaires , le com-
merce , l'étude des lettres , les
soins de nostre fortune , & de
nostre salut mesme , seront en-
tierement inutiles ; par conse-
quent il faudra bannir toutes
les occupations des hommes , &
vivre dans une stupidité sem-
blable à celle des bestes. Enfin si
nos jours sont si bien comptez
& arrestez par l'ordre souve-
rain de Dieu , que rien ne les

E iiij

puisse abreger ny prolonger,
 pourquoy, Cleante, vous servez-
 vous journellement de nourriture;
 la dépense que vous y faites
 est superflue, & vous vivrez
 fort bien sans alimens. Pourquoi
 craignez-vous un coup de fuzil
 & un coup d'épée? ces apprehen-
 sions sont pueriles, nos
 jours sont comptez; vous pou-
 vez en toute seureté vous pre-
 senter à l'embouchure d'un ca-
 non, comme faisoient autre-
 fois les Turcs entestez de cette
 opinion ridicule. Ce sont là les
 belles consequences qui suivent
 du contresens que vous donnez
 aux paroles de l'Ecriture. *Cette*
explication erronée, dit Estius, sur
les paroles de Job que vous ob-
jectez, a porté plusieurs hereti-
ques à établir la fatalité inévi-
table du destin en la durée de

Estius
Commē
in c. 14.
Job.

*nostre vie , & dans toutes les
 actions des hommes.* Cette in-
 terpretation est donc contraire
 à la raison & à l'Escriture sainte,
 qui reconnoist mesme en plu-
 sieurs endroits que nostre vie
 peut estre prolongée , comme
 elle recite qu'il arriva au Roy
 Ezechias , au peuple de Ninive ,
 & comme elle promet encore
 à tous ceux qui honorent leurs
 parens. Elle nous fait voir aus-
 si qu'elle peut estre accourcie ,
 comme l'ont éprouvé tous ceux
 qu'elle nous apprend avoir esté
 punis d'une mort precipitée à
 cause de leurs crimes. Il faut
 donc necessairement chercher
 un autre sens de ces paroles. El-
 les ne signifient , dit Estius , au-
 tre chose , sinon que Dieu pos-
 sède une science tres-certaine
 des jours & des mois que l'hom-

» me doit vivre , & qu'il a fait un
» decret infailible qu'il ne du-
» rera pas davantage. Mais il
» ne fuit pas de là aucune ne-
» cessité en la chose preveuë
» & ordonnée ; ce n'est pas
» une chose necessaire en soy
» qu'un homme vive tout autant
» que Dieu l'a preveu , parceque
» la vie de l'homme est de sa na-
» ture contingente & fragile , &
» que Dieu ne détruit jamais la
» nature des estres , laquelle est
» son propre ouvrage : mais il les
» conduit à leurs fins , suivant l'e-
» xigence naturelle , avec laquel-
» le il les a produites. Qu'un hom-
» me donc vive autant que Dieu
» le veut , c'est seulement une ne-
» cessité de consequence & de
» supposition , comme parlent les
» Theologiens , à cause précisé-
» ment que Dieu le prevoit &

l'ordonne. Cela se doit en-
 tendre, dit cet Interprete, de
 la mesme façon que les Philo-
 sophes parlent des actions de
 l'homme, à l'instant mesme
 qu'elles sont pratiquées : dau-
 tant que toutes les choses du
 monde, quelques sucessives qu'
 elles soient en elles, sont actuel-
 lement presentes à la science
 & à la volonté de Dieu. Les Phi-
 losophes, ajoûte-t-il, convien-
 nent tous que la plus libre cho-
 se du monde, par exemple le
 marcher d'un homme, devient
 nécessaire, supposé que cet
 homme marche, & que la ne-
 cessité de ce marcher, ne for-
 ce en aucune maniere la liberté
 de celuy qui marche; de mes-
 me la dure de la vie humaine,
 toute contingente de sa nature,
 devient nécessaire à l'égard de

» Dieu, lors qu'elle est jointe à sa
» prevision & à son decret infail-
» libe, quoy que cette necessité
» n'altere aucunement sa contin-
» gence naturelle, qui est mesme
» une difference essentielle, qui
» la distingue de la durée ne-
» cessaire de Dieu.

Tant que vous parlerez de
la sorte, dit Sofandre, ne crai-
gnez point que je vous defa-
vouë; vous démeslez agreable-
ment ces difficultez. Dieu, dit
saint Thomas, qui ne trouble ja-
mais l'ordre naturel des choses
que luy-mesme a étably, les voit
& les veut de la maniere qu'el-
les doivent estre selon leur na-
ture. Il veut que les choses con-
tingentes arrivent contingem-
ment, & les choses necessaires
necessairement : & l'on peut
dire que les choses n'arrivent

pas, parce que Dieu sçait qu'elles doivent arriver, mais Dieu sçait qu'elles doivent arriver, parce qu'en effet elles arriveront. Tel homme qui pouvoit vivre cent ans, n'en vivra que trente, parce qu'il s'étouffera de viandes, ou se bruslera les entrailles par l'usage immodéré du vin, non pas à cause que Dieu prevoit qu'il mourra la trentième année de son âge.

Dieu a donné à chacun de nous un corps, dans lequel il a mis une certaine quantité de chaleur & d'humidité naturelle qui suffit à le faire durer jusqu'à un certain âge déterminé; à peu près comme un maistre qui auroit donné à son serviteur une lampe avec une suffisante quantité d'huile pour l'éclairer toute une nuit; & comme il seroit

libre à ce serviteur, ou de faire
 durer sa lumiere tout ce temps
 en ménageant cette lampe, ou
 bien d'abreger sa durée en ré-
 pandant cette huile, ou étei-
 gnant la flame: Ainsi un hom-
 me en conservant soigneuse-
 ment en soy le principe de vie
 par l'usage des choses salutai-
 res, ou le dissipant par la ne-
 gligence ou l'abus de ces mes-
 mes choses, peut allonger sa vie
 jusqu'à son terme naturel, ou
 en abreger le cours à sa volon-
 té. C'est le sentiment de saint
 Gregoire de Nazianze, que l'E-
 glise nomme le Theologien par
 excellence, & d'Elias Cretensis
 qui a commenté les ouvrages
 de cet ancien Docteur. Il dit
*que le premier homme ayant
 violé la loy de Dieu, fut con-
 damné à mourir, non pas sur le*

champ sans delay, ny à certaine heure precise : mais, dit il, cette mort sera quelquefois retardée par l'adresse de la Medecine, qui appaise le trouble des humeurs, & qui empesche la separation de l'ame. D'où il conclud ainsi : Cela est entierement contraire à ceux qui assurent que nostre vie a des bornes certaines & infaillibles, & que personne ne scauroit jamais éloigner le moment de la mort qui luy est marqué.

Ce principe doit estre la regle de nostre conduite, Dieu veut que sans nous embarasser l'esprit ny de sa prevision, ny des decrets qui sont hors de nostre portée, nous employons les moyens naturels qu'il nous a donnez, pour parvenir aux fins naturelles qu'il a prescrites. Je

Porro
hæc iis
adver-
santur
qui fata-
lem quæ-
dam ac
necessa-
riū mor-
tis termi-
num esse
asserunt,
nec fieri
posse, ut
præfixum
diem at-
que ho-
iā quis-
quam ex-
cedat.
Elias
Cret. com.
in orat. I.
Gregor.
Nanz.

ſçay que tels aliments ſont propres à conſerver la vie, & que ſans eux je periray infailliblement ; je ſçay que tels ſont nuifibles à la ſanté, il faut donc que j'évite ceux-cy, & que je me ſerve de ceux-là ; je n'iray point conſulter là deſſus les decrets impenetrables de la divinité. Il eſt vray que le Fils de Dieu défendit en l'Evangile à ſes Apoſtres l'emprefſement pour les choſes propres à l'entretien de la vie. Il voulut qu'eſtans attachez à ſon ſervice par une vocation toute ſinguliere, leur détachement des choſes de la terre fuſt auſſi tout particulier ; & afin que leur eſprit, entierement appliqué à la predication de l'Evangile, ne fuſt point partagé par les ſoucis embarraſſants de la vie, il ſe
char-

chargea du soin de tout leur
 temporel : mais il ne leur dé-
 fendit jamais les soins raison-
 nables , comme dit Theophi-
 lacte , ny encore mesme l'usage
 des choses propres à entretenir
 leur vie & leur santé , puisque
 luy-mesme qu'il pouvoit vivre
 independemment de tous les
 estres naturels , s'en est servy
 pour nous donner exemple de
 ne pas attendre des voyes ex-
 traordinaires & miraculeuses
 pour nous conserver , lors que
 nous en avons de naturelles &
 de faciles. C'est la pensée avec
 laquelle il confondit le demon,
 qui sur cette raison specieuse
 de l'assurance en la protection
 de Dieu , que vous proposez
 aujourd huy , l'excitoit à se pre-
 cipiter du haut du Temple en
 bas : *Tu ne tenteras point le*

Comm. in
cap. 6.
Math.

E

Seigneur ton Dieu, luy répon-
dit-il. Ne tombons - nous pas
dans ce peché, lorsque pouvant
conserver, & étendre nostre
vie par les remedes qu'il a
créés, nous les méprisons, at-
tendans la prolongation de nos
jours du secours extraordinaire
de sa toute puissance. N'est ce
pas jouër Dieu, & asservir son
pouvoir absolu aux loix de no-
stre caprice. Saint Paul n'en
use pas ainsi. Son cher Thimo-
thée estoit incommodé d'une
foiblesse d'estomach : il avoit
deux voyes pour le soulager,
celle des miracles, qui luy
estoient si ordinaires, que les
linges dont il se servoit resuscitoient
les morts ; & celle des
regles de la Medecine, bien
moins efficace que celle des mi-
racles. Cependant selon la re-

marque de saint Thomas , il luy prefere le secours de la Medecine , & conseille l'usage du vin à ce cher disciple pour remede à son infirmité. *Sana- bat Paulus infirmos & mortuos suscitabat , & tamen Thimotheum curat consilio Medicina.* Vous n'avez pas , Cleante , le don des miracles , comme saint Paul , & pourtant vous negligez les regles de cet art salutaire.

*S. Thom.
com. in 1.
ad Thim.
cap. 5.*

Cleante qui ne pouvoit con-
tester une explication de l'E-
criture si bien établie , & qui
neanmoins avoit de la peine à se
rendre si tost , voulut tirer So-
fandre de la Theologie à la
Physique qu'il entendoit un peu
mieux , & luy témoigna qu'il
estoit curieux de sçavoir de
quelle maniere les Medecins

F ij

pouvoient prolonger les jours. Sofandre qui ne demandoit pas mieux que d'en venir à la raison. Il n'est rien, luy répondit-il, de plus certain entre les hommes, que les débauchez diminuent par leurs excez le nombre de leurs jours; que l'on peut se faire mourir par la faim, par les effusions de sang immodérées, par le poison, par l'usage des mauvais alimens: comme Paul II. Pape, Albert d'Autriche, Federic III. & Henry VII. Emperéurs, qui perirent pour avoir mangé du melon. Donc la Medecine qui employe la temperance, les antidotes, qui arrestent le sang, enfin, qui distingue & qui prescrit les alimens de bon suc, peut prolonger les jours en éloignant les causes de la mort. Mais pour

vous en donner une preuve qui vous explique en mesme temps la maniere dont le Medecin en vient à bout, il faut sçavoir que nostre vie est particulierement entretenüe par la chaleur naturelle, le grand agent qui regne en toutes nos fonctions, par le temperament & la mediocrité des humeurs, & enfin par la force de nos organes, qui sont les instruments dont la chaleur se sert; de sorte que quelques-unes de ces conditions venant à manquer, la maladie & la mort suivent bientôt après. Ces conditions manquent, lors qu'une chaleur excessive & devorante consume la chaleur naturelle; lors que les humeurs pechent en qualité, ou en quantité; enfin lors que les organes sont embaras-

E iij

sez, ou par obstruction, ou relaschement, ou débilité. De sorte que la Medecine qui peut remedier à ces incommoditez, peut aussi consequemment allonger la vie. Elle tempere l'excès de la chaleur par les alimens & les remedes rafraichissans; elle purifie les humeurs par les purgatifs, elle en diminue l'abondance par différentes evacuations, elle débouche les conduits & rétablit les organes en leur vigueur naturelle, par les aperitifs, les cordiaux, mais particulièrement fournissant à chaque partie des sucs propres à les nourrir & fortifier. Et il arrive de là que ceux qui suivent les preceptes de la Medecine, vivans dans une paisible mediocrité, conduisent leur vie jusqu'au terme

naturel que Dieu leur a marqué, & que ceux qui se rient de ces regles perissent ordinairement au milieu de leurs excès & de leur âge.

Voilà, répartit Cleante, d'admirables preuves pour des gens qui n'ont jamais forté du cabinet, & qui n'ont jamais veu le monde que dans un livre: mais ceux qui le sçavent un peu, ont appris de l'experience tout le contraire de ce que vous en concluez. Montaigne estoit un homme dépaïsé, voyez ce qu'il en a écrit. Je ne connois point, dit il, de gens plustost malades, & si tard gueris, que ceux qui sont sous la jurisdiction de la Medecine, leur santé mesme est alterée & corrompue par la contrainte des regimes. En effet d'ordinaire ils ne la font pas

*Essais de
Montaigne
l. 2. c. 26.*

longue ; au contraire nous ne voyons gueres porter en terre de jeunes débauchez : en dépit du Medecin ils vieillissent ordinairement dans leurs excés.

Ils y vieillissent de vray , repliqua Sofandre , & trop tost pour eux : leur jeunesse chargée de mille infirmités , plus importune que la mort , devient une vieillesse prématurée. Si quelques - uns vivent longtemps , ce sont des personnes d'une complexion merveilleusement robuste , qui se confians trop en leurs forces , s'abandonnent sans reserve à leurs débauches. Ces forces les font à la verité resister un temps considerable à la violence de leurs excés ; mais si ces mesmes personnes , avec une si heureuse constitution , regloient leur
vie

vie sur une juste médiocrité ; ils vivroient indubitablement beaucoup plus sains & plus long-temps.

Je serois bien curieux luy demanda brusquement Cleanthe, de sçavoir qui vous l'a revelé.

Puisque vous nous parlez de revelation , repartit Sofandre, je vous diray qu'outre l'experience & la raison, c'est l'Esprit de Dieu qui nous l'a revelé dans l'Escriture, & qu'on en peut faire un article de foy. Il nous repete souvent dans les livres sacrez, que la gourmandise, l'yvrognerie & les débauches ruinent la santé & la vie. *La maladie sera le fruit de l'usage excessif des viandes*, dit l'Ecclésiastique, *la gourmandise en a fait mourir plusieurs, & celuy qui s'abstient prolongera sa vie.*

In multis
ecceis erit
infirmi-
tas, pro-
pter cra-
pulam
multa
obierunt,
qui autē
abstineas
est adji-
ciet vi-
tam.
Eccli. 37.

G

*Viri sanguinum
& dolosi
non dimidiabunt dies suos.
Psal. 54.
Dentis
& Incongnitus in
hunc Pf.*

Et le Roy Prophete déterminant encore plus précisément jusqu'où peut aller d'ordinaire la diminution que les voluptueux & les méchants apportent à leur vie, nous assure qu'ils n'arrivent pas jusqu'à la moitié des jours qui leur estoient comptez.

La raison dictée à ceux qui ont la moindre teinture de Physique, que tous les estres naturels sont conservez par les principes qui les composent, nos corps ne sont formez que des elemens meslés en une certaine mediocrité, d'où resulte la constitution particuliere d'un chacun, que nous appellons son temperament; il faut donc que ces mesmes corps soient entretenus par la mediocrité, & par consequent que suivant le prin-

èpe d'Hyppocrate : *Tous les excès contribuent à leur destruction.* Aphorif. 4. sec 2.

Une experience de cecy est que nous voyons journellement des personnes infirmes qui semblent n'avoir pas un instant de vie, lesquelles neanmoins sous les soins de la Medecine arrivent à une extrême vieillesse, & durent plus de temps que beaucoup d'autres d'une complexion plus robuste, parceque ces derniers au mépris de toutes les regles de la santé, se plongent dans la débauche. Platon & Aristote témoignent à ce sujet qu'un homme de lettres nommé Herodique, le plus maladié de son siècle, vescu neanmoins cent ans à la faveur du regime de vie qu'il gardoit exactement. Et Galien qui confesse avoir esté en sa jeunesse

G ij

d'une complexion tres-infirme ;
 se delivra ayant appris l'art de
 conserver la fanté, de toutes ses
 infirmitéz, & vécut jusqu'à l'â-
 ge de cent quarante ans, sans
 ressentir la moindre maladie.
 D'où vient que pour marquer
 une fanté extraordinaire, on di-
 soit en proverbe, *Une fanté
 de Galien.*

Il y a donc, répondit froide-
 ment Cariste, bien peu de Ga-
 liens parmy les Medecins, puis-
 qu'on en voit tant d'infirmes.
 On diroit à les entendre, qu'ils
 disposent à leur bon plaisir de
 la fanté & de la vie. Ils gue-
 rissent tout le monde, excepté
 eux-mesmes; & pendant qu'ils
 délièrent tous les autres de la
 maladie, on les voit ordinaire-
 ment sujets à mille infirmitéz.
 Vous m'en allez demander la

preuve. Je ne vous debiteray
 pas beaucoup d'argumens. Je
 n'ay qu'une demonstration à
 vous faire, c'est celle de leur
 visage. Considerz seulement
 leur embonpoint, & je m'assu-
 re que vous en serez convaincu.
 Voulez-vous, dit Petrarque, di- Petr. lib.
2. invect.
 distinguer un Medecin dans
 une assemblée de personnes, re-
 gardez au visage, vous le con-
 noistrez infailliblement à sa
 couleur jaunatre. Et cela passe
 pour si veritable, que pour ex-
 primer la mine d'un homme
 passe & défait, on dit vulgai-
 rement, *Il porte un visage de
 Medecin.* Hé ! Messieurs les
 Medecins ayez pitié de vous
 mesmes, puisque vous avez
 la santé à vos gages, four-
 nissez vous-en les premiers.
 La politique d'Hyppocrate de-

G ij

Videat
ut bono
colore &
bona ac
carnefa
corporis
habitudi-
ne præ-
ditus fit,
Vulgus
enim e-
xultimat
eos qui
non hic
bene dif-
pofitum
corpus
habent
neque a-
liis bene
profpice-
re poffe.
Hippo.
de Me-
dico.

vroit vous y engager ; un des premiers preceptes qu'il donne à ses disciples, c'est de se *conserver un embonpoint de bon exemple pour les malades. Car enfin*, dit-il, *le peuple ne fçau- roit s'imaginer, qu'un languif- sant puisse donner aux autres la santé qu'il ne peut se procurer.* Je pense bien que vous faites tous vos efforts pour cela, & qu'il ne tient pas à Rhubarbe ny à Senné, que vous n'ayez la meilleure santé du monde : mais c'est justement ces pretendus remedes qui vous ruinent le corps.

Cependant, ajoûta Clean- te, je ne comprends pas comment la plupart de ces languif- sants & presque moribonds, peuvent auoir le front de se qualifier Medecins, & de nous

faire les merueilleux recits des malades qu'ils ont gueris. Ne remarquent-ils pas que leurs visages donnent le démenty à tous leurs discours ; n'entendent-ils pas que tout le monde reconnoist leur mommerie, lors que par derision on leur dit à leur nez ce proverbe ancien : *Medecin gueris toy toy mesme.* En verité, Sofandre, j'ay quelquefois honte moy-mesme des railleries que l'on en fait. L'un dit que vous prenez ces sortes de visages pour effrayer les hommes, & les rendans malades, vous faire de la pratique. Un autre dit, que comme vous estes les peres de la mort, vous devez porter ses livrées. Quelques uns publient, que les reproches de vostre conscience, sur tant d'homici-

G iiii

des que vous commettez, vous font ainsi pâlir. D'autres que le parfum des excremens bilieux que vous regardez d'ordinaire, vous teint la face de leur couleur. D'autres enfin disent que vous vous imaginez qu'on vous croira fort semblables à Hyppocrate, lors qu'on dira en termes de vostre art que vous portez *un visage d'Hyppocrate*. Pour moy je dis que vous devez changer de visage, ou de langage: ou pour faire mieux, abandonner une profession qui se décredite elle-mesme.

Faciem
Hyppo-
craticam.

Cariste ne pouvoit se tenir de rire, & applaudissoit à tous ces bons mots, lors que Sofandre, qui pour tous ces traits n'avoit rien perdu de sa gayeté: Vous ne dites pas tout, repartit-il, & on en peut ajouter

encore de bons : mais je me
 foucierois aussi peu de la cou-
 leur de mon visage, que de tous
 ces discours ridicules, pourveu
 que ma vie fust aussi longue &
 aussi saine que celle de ce sage
 Medecin, à qui vous dites que
 nous pretendons ressembler.
 Sa vieillesse prolongée jusqu'à
 l'âge de cent quatre ans sans
 avoir senty aucune maladie, le
 fit nommer le Vieillard divin.
 Galien n'eut pas moins d'a-
 vantage que luy, puisque, com-
 me j'ay dit il vécut cent qua-
 rante. Et Pline nous rapporte
 d'Asclepiade, qu'il estoit si cer-
 tain des preceptes de la santé,
 qu'il défia la Fortune, & confen-
 tit de passer pour ignorant, s'il
 devenoit jamais malade; & il dit
 que sa prediction fut accom-
 plie juste. Car estant parvenu à

*In Gale-
 ni vita
 eius ope-
 ribus
 prefixa.
 Fulgos l.
 8. c. 14.
 Galenus
 l. 5. de
 san. tu d. l.
 Plin. l. 7.
 c. 37.*

une vieillesse decrepite exempte de toute infirmité, il mourut d'une chute qu'il fit du haut d'une échelle en bas. Voila les trois plus grands Medecins de l'antiquité, qui n'ont pas sujet de se plaindre de l'étendue de leur vie. Si je voulois vous coter les autres fameux qui ont vieilly en Medecine, j'aurois un assez ample catalogue à vous faire. Il faut sans doute qu'il y en ait beaucoup, puisqu'on ne se sert quasi que des vieux Medecins, & qu'on dit ordinairement que les jeunes n'ont pas grand employ. C'est pourquoy le peuple qui n'en connoist pas d'autres que ces vieillards, que l'âge a dessechez, & les jeunes paroiffans fort peu, il conclud sur ce qu'il voit, que tous les Medecins sont pâles. Il est vray

qu'entre les jeunes il y en a de cette couleur; parceque les melancholiques & les bilieux, qui sont d'ordinaire d'un teint jaunâtre, se portent plus que les sanguins, aux recherches curieuses de la Medecine.

Hypocrate reconnoist en effet que ce temperament estoit propre à l'exercice de son art, puisqu'il demande qu'un Medecin ait un air triste, melancholique, & pensif. C'est pourquoy dans le passage où il donne avis au Medecin d'entretenir son embompoint, il ajoute ces mots: *autant que son temperament le pourra permettre.*

Nous en voyons mesme, qui estant déjà infirmes, choisissent l'étude de cet art, pour apprendre le secret de se guerir ou de prolonger leurs jours,

Figuram
faciei
habeat
medita-
bundam
ac subtri-
stem.

Hypocr.
l. de Me-
dico.

Juxta e-
xistentē
in ipso
naturam.

Ibid.

Orat. 10. comme saint Gregoire de Nazianze le rapporte de saint Basile le grand, qui par ce motif s'y rendit tres sçavant : & comme *Ancid.* 11. Virgile nous recite du Medecin Japis, que le desir de conserver la vie de son pere attira à la Medecine.

Mais quaaand les infirmittez ne conduiroient point les hommes à la Medecine, l'employ penible de la Medecine conduiroit assez aux infirmittez. Toutes les études, au dire de Celse, sont préjudiciables à la santé, sur tout celle de la Medecine, qui avec sa difficulté, joint le travail du corps à celuy de l'esprit. Ceux qui la pratiquent sont toujours attachez à des objets melancholiques & lugubres ; ils respirent autour des malades un air contagieux ; la

vie des hommes dont ils sont chargez , ne leur cause pas peu d'inquietudes ; les evenemens fascheux qui suivent quelquefois les remedes sagement ordonnez ; les contradictions perpetuelles , & les calomnies qu'il faut essuyer de la part des particuliers & du public , sont d'assez puissantes causes du mauvais teint de plusieurs Medecins: & il n'est pas besoin d'en accuser le frequent usage de leurs remedes , dont beaucoup de gens , qui passent à une extremité opposée , leur reprochent de ne se jamais servir.

Quelques infirmités donc que vous supposiez dans les Medecins , elles ne les rendront pas incapables de guerir les autres. Je ne veux pas dire simplement , que comme on voit sou-

vent des Philosophes moraux vitieux , des Theologiens athées , des Predicateurs débauchez , qui ne laissent pas d'estre tres-habiles dans leurs emplois , il se rencontre aussi plusieurs Medecins maladifs fort intelligens aux maladies. J'ajoute encore que ces Medecins là sont plus propres à guerir & soulager les malades.

Voicy , dit Cariste , un joly paradoxe que je n'ay point encore ouy proposer.

C'est une verité , répondit Sofandre , que vous reconnoistrez aisément, si vous y voulez faire reflexion. Un Medecin qui se voit pressé des douleurs de la maladie , étudie sur son propre corps , aussi exactement qu'il s'aime soy-mesme , les signes , les causes , & les reme-

des de son mal : & s'il n'arrive pas toujours à une parfaite guérison , au moins apporte-il à ses maux tous les adoucissements possibles , auxquels ceux qui n'ont point esté malades n'ont jamais pensé.

En verité, reprit Cariste, j'ay bien leu dans Seneque les avantages de la maladie, mais je n'y ay point encore remarqué le bel usage que vous en tirez. L'invention m'en paroist nouvelle, & je croy qu'avant vous on ne s'est gueres avisé de mettre les frequentes maladies entre les qualitez d'un bon Medecin.

Cette opinion, repliqua Solfandre, ne m'est pas si particuliere, ny si nouvellement fabriquée, qu'elle ne soit de Montagne mesme nostre ennemy, & de l'ancien Philosophe Pla-

Montai.
en ses Es-
sais l. 3. c.
13.

ton. Les Medecins, dit Mon-
tagne, qui n'ont point essayé
en eux-mesmes les maladies
qu'ils veulent connoistre en
autruy, ressemblent à celuy qui
peint les mers, les écueils, &
les ports estant assis à sa table,
& y fait promener le modele
d'un navire en toute seureté.
Mettez-le dans un vaisseau, il
ne sçait par où s'y prendre. Ils
font telle description de nos
maux que fait un trompette
qui crie un cheval, ou un chien
perdu, tel poil, telle hauteur,
telle oreille : mais presentez le
luy il ne le connoist pas. Vous
voyez qu'il donne un peu for-
tement dans cette pensée.
Platon en parle à sa coustume
en vray Philosophe. *Les Me-
decins deviendroient tres-ex-
perts & fort habiles en l'exer-
cice*

Medici
peritissi-
mi & ad
artem
præstan-

*rice de leur art, si ils éprouvoient
en eux toutes sortes de maladies,
& qu'ils fussent d'une constitu-
tion infirme & valetudinaire.*

Cette pensée est nouvelle, qu'en
dites vous ?

Ces termes surprirent un
peu Cariste, il biaisa adroite-
ment, & repartit à peu près
ainsi.

Suivant ce que vous dites-là,
Sofandre, il n'est gueres de
bons Medecins : car il est du
moins aussi difficile qu'un Me-
decin éprouve en soy toutes les
maladies, qu'il est impossible
qu'il se porte jamais bien. Vous
voila en assez bon ordre avec
vos passages. Ils découvrent ju-
stement, aussi bien que la rai-
son, la vanité de vostre art. Où
trouverons nous donc un par-
fait Medecin ? Je ne vous con-

H

dam ap-
tissimi e-
vaderent
si & ipsi
in se om-
nia mor-
borum
genera
experia-
tur, atque
sint na-
tura pa-
rum sana
& inco-
lumi.
Plato l. 3.
de Rep.

Veille pas, Sofandre, de le vouloir estre, il en couste trop.

*Epist. ad
Deme-
trium.*

Là dessus Sofandre fit de tres-judicieuses reflexions, & montra que l'homme avoit ses jours & ses connoissances trop bornées pour devenir parfait Medecin; & qu'en effet Hypocrate sur la fin de sa vie avoit déclaré qu'il n'estoit pas encore arrivé jusqu'à la perfection de son art. Sofandre vouloit ensuite passer aux raisons qui pouvoient établir la verité & la necessité de la Medecine. Mais comme c'estoit une matiere nouvelle qui devoit avoir de grandes suites, on la remit au lendemain.



III. ENTRETIEN.

SOSANDRE ne manqua pas à l'heure assignée de se trouver au rendezvous. Cariste & Cleante extrêmement curieux d'entendre les raisons & les réponses du Medecin sur l'existence de son art, s'y estoient rendus prés d'une heure auparavant luy. L'empressement qu'ils avoient ne leur permit pas de grands pré-ludes: & Cariste après quelques discours, fit entrer ainsi Sosandre en matiere.

Vous nous distes hier de si belles choses, que nous sommes impatiens de sçavoir si la raison vous est aussi favorable

H. ij.

que l'autorité. Parmy les Jurisconsultes, celle-cy l'emporte sur la premiere, mais entre les Medecins la raison tient toujours le dessus : & suivant le proverbe, c'est la derniere honte au Medecin de manquer de raisons, & au Jurisconsulte de manquer de loix.

Si la petitesse de nostre esprit, repartit Sofandre, trouve dans l'obscurité des objets, des bornes à sa raison, il n'en trouve pas moins dans l'évidence de la verité. Il s'embrouille souvent lors qu'il veut chercher des éclaircissements d'une chose connue de foy. Il n'y a point de Philosophe qui ne se trouve fort embarrassé à prouver, par exemple, qu'il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en mesme temps, à prou-

ver que la neige est blanche ;
& que le soleil luit. L'existence
de la Medecine est une verité
de ce rang , on ne la peut nier
sans contester les plus sensibles
choses , & au lieu de nous em-
barasser l'esprit d'en convain-
cre à force de raisons ceux qui
en doutent , nous ferions bien
mieux de les renvoyer aux lits
des malades , pour y connoistre
les merueilleux effets de cet
art. Mais puisque vous m'avez
jetté dans cet engagement ,
voyons si nous pourrons bien
nous en tirer. Permettez seu-
lement avant que de vous pro-
poser mes raisons , que pour un
instant , je vous fasse porter les
yeux sur les siècles passez. Vous
y remarquerez Homere , Pla-
ton , Aristote , Pytagore , De-
mocrite , Seneque , & une lon-

H iij.

que fuitte d'autres ſçavants ;
qui ont eſtimé & loüé la Me-
decine ; vous y verrez encore
une infinité de genies ſublimes
qui l'ont eſtudiée , & pratiquée
toute leur vie , comme entre
autres Hyppocrate , Galien ,
Avicenne , Celfe , Plinc , Car-
dan , Fernel . Tous ces prodiges
d'eſprit qui ne ſe payoient
pas d'autorité , mais qui ont
examiné la nature avec la der-
niere exactitude de la raiſon ,
ne donnent-ils pas déjà un
grand poids à l'eſtabliſſement
de la Medecine . Cependant
comptez , ſi bon vous ſemble ,
tout cela pour rien , tous ces
grands hommes n'y enten-
doient rien , je le veux : oubliez
meſme tout ce que je vous ay
dit de ſon antiquité & de ſa
ferme durée malgré tous les

efforts de ses ennemis ; je passe tout cela , & j'en viens aux preuves où l'autorité ne se trouve point meslée.

L'art qui nous apprend les choses propres à entretenir la santé , & à guerir les maladies , est une veritable Medecine : les Medecins ont un art qui nous apprend les remedes propres à conserver nostre santé , & à guerir les mala dies. Donc l'art des Medecins est une Medecine réellement existante. S'il y a quelque difficulté en cet argument , je croy qu'elle tombe toute sur la seconde proposition ; mais je ne vois pas qu'elle soit grande. Premièrement , qui peut douter que les Medecins ne sçachent les choses propres à la conservation de nostre santé , depuis qu'ils ont

fait la distinction des alimens & des poisons, qu'entre les alimens ils ont marqué les salutaires & les nuisibles, & qu'ils nous ont donné tant de beaux preceptes de la santé : c'est une verité que je pense avoir assez nettement prouvée au dernier entretien, en établissant que la Medecine prolongeoit les jours de nostre vie.

Je dis en second lieu qu'elle nous apprend les moyens de guerir les maladies ; elle a découvert les remedes par la voye de l'experience & de la raison. C'est aux dépens de mille maux, dit Hyppocrate, que les malades ont souffert dans les premiers siecles, en essayant les drogues dont ils ignoroient les vertus, que nous avons la connoissance des choses utiles

*Hyppocr
de prisca
Medicin.*

les ou préjudiciables aux maladies, d'où je forme ce raisonnement.

L'art qui possède de véritables secours pour retirer les hommes de leurs maux, est une Médecine véritablement existente: Il est certain que nostre art possède un grand nombre de remèdes pour retirer les hommes de leurs infirmités; donc nostre art est une Médecine réelle & existente.

La seconde proposition pourroit estre disputée, mais comme nous ne sommes pas icy sur les bancs, retranchons la chicane, rapportons-nous en au bon sens, & consultons un peu ce qu'il nous dit sur les propositions que je vais vous faire. Est-il croyable en vérité que depuis quarante ou cin-

quante siecles que les Medecins estudiant d'attache les maladies & les remedes , & qu'ils ont fait de continuelles experiences , ils n'ayent decouvert aucune lumiere , ny aucun remede qui soient utiles aux maladies ? Est-il vray semblable que toutes les connoissances de l'Anatomie , de la Pharmacie , de la Chirurgie , & de la Chimie soient pures visions ? Que tous les livres qu'on a jamais composez , & qu'on fait encore aujourd'huy sur ces matieres soient des chansons & des fables ? Que dit le bon sens à cela ? Il veut peut-estre quelque chose de plus fort & de plus effectif. Le voicy , ce sont les effets merveilleux de nostre art , que nous avons journellement devant les yeux. N'éprou-

vons nous pas , par exemple ;
 que la saignée appaise les fié-
 vres & les inflammations ? que
 les clysteres adoucissent les
 tourmens de la colique venteu-
 se , comme la nephretique est
 appaisée par les bains d'eau tie-
 de ? que le lait est salutaire aux
 pulmoniques ? que les antido-
 tes résistent aux poisons ? que
 le Quinaquina guerit souvent
 de la fièvre quarte , le vin eme-
 tique les autres fièvres inter-
 mittentes ? que le Senné , la
 Rhubarbe & les autres drogues
 purgent les humeurs ? que le
 Guayac & le Mercure chassent
 le venin de la verole ? Ne
 voyons nous pas que cet art
 admirable a trouvé le moyen de
 guerir les playes , de reünir les
 fractures , remettre les os dé-
 mis , de tirer la pierre de la ves-

lie, & mille autres secrets propres à soulager les hommes, & les guerir de leurs infirmités ? Vous allez peut-estre encore démentir toutes ces expériences. J'ay de la peine à croire cela de vous, & j'avouë que vous m'embarrasseriez fort si vous m'en demandiez la preuve ; j'y serois aussi empesché qu'à prouver en forme que le Soleil éclaire, que le feu brusle, & qu'un coup d'épée cause de la douleur.

Alors Cariste voyant que Sofandre cessoit de parler:font-ce là, luy dit-il, toutes vos preuves, nous serions bien aises de les entendre de suite, afin d'y répondre plus précisément, & ne rien dire d'inutile.

Il m'en reste encore quelques-unes, répondit Sofandre,

mais avant que d'y entrer, obligez-moy de me dire, Cariste, si entre ceux qui pratiquent la Medecine en cette grande ville, vous n'en croyez point de mieux entendus que les autres à traiter une maladie.

Dispensez-moy, s'il vous plait, repartit Cariste, de décider sur une question si difficile; comment puis-je distinguer le plus ou le moins de merite, où je n'en vois point du tout? franchement, je crois en matiere de maladies tous les Medecins aussi peu sçavans l'un que l'autre.

Les aveugles de propos délibéré, reprit Sofandre, sont les pires: mais la guerison de vostre aveuglement ne fera pas une des moindres preuves de l'existence de la Medecine.

I iij

Quand vous tombastes l'année dernière en cette grande maladie, vous fustes long-temps à délibérer quel Medecin vous appelleriez à vostre secours : si lors on vous eust amené Clitophon pour vous traiter, auriez-vous pas confié vostre vie entre ses mains ? c'est un des subtils esprits de France.

Il est vray, repliqua Cariste, qu'entre les Procureurs il est difficile d'en trouver qui brouille & qui prolonge une affaire avec plus d'artifice : mais sur le chapitre de la maladie, il est aussi expert qu'un enfant. Si j'avois esté fort ennuyé de vivre, je pouvois m'asseurer à son traitement.

Et si l'on avoit conduit, reprit Sofandre, à vostre lit, ce maistre chicaneur avec Aristan-

dre l'Esculape de nostre siecle ; de bonne foy , lequel auriez-vous choisi , pour consulter vostre mal ?

Je ne puis pas nier, répondit Cariste, qu'alors je neusse préféré Aristandre, puisqu'en effet je le manday dans cette maladie, & que je suivis ses conseils. Il y en a qui pretendent que je luy ay obligation de la fanté ; d'autres pretendent que je dois ma guerison à mes forces naturelles ; & moy je pretens que je n'en sçay rien du tout.

Laissons , ce fit Sofandre , à present cette obligation , il suffit que pour traiter vostre maladie , vous preferiez l'adresse d'Aristandre à l'ignorance de Clitophon ; c'est en agir prudemment , & reconnoistre

en même temps ce que vous refusez d'avouer, qu'entre les Medecins, il y en a de mieux entendus à conduire une maladie que les autres. Car la même raison qui vous oblige de mettre une difference notable entre la capacité de guerir, que possède un fameux Medecin, & l'ignorance de Clitophon pour le même employ, vous y doit faire aussi remarquer beaucoup d'inegalité entre les Medecins. Parceque si ce n'estoit point un art véritable qui les reglast en cet exercice, mais que le seul hazard les fist reussir, l'estude n'y serviroit de rien; & un Procureur, un Porte faix, un simple Manœuvre, qui n'auroient jamais ouy parler de maladie ny de remedes, y feroient autant que

le plus sçavant , & le plus expert Medecin de l'Europe.

Ce principe estably qu'il y a des Medecins plus habiles que d'autres , & que le reste des hommes , il faut conclure que la Medecine que nous possedons , est un art réel & veritable : car enfin une habitude effective de l'esprit qui surmonte ou diminuë beaucoup la difficulté ordinaire de traiter les maladies , est le veritable art de la Medecine. Les Medecins , comme je viens de prouver , ont par le moyen de l'estude & de l'expérience une telle habitude ; parconsequent ils possedent actuellement le veritable art de la Medecine. Je n'ay plus, continua Sofandre , qu'une petite question à vous faire, Messieurs , après quoy je ré-

ponds à mon tour à toutes les difficultez que vous me preparez.

Lors qu'un homme est faisi d'une grande maladie, où il peut user de toutes fortes d'alimens & de remedes, ou bien seulement de quelques-uns : qu'en pensez-vous ?

Pour moy, répondit Cleanthe, je ne ferois point de difficulté de donner à un malade tout ce qu'il voudra. Je pense qu'on guerit, & qu'on meurt également de tous vos remedes.

La methode est aisée, répondit Sofandre, & nous voicy dans une grande liberté de conscience. Quel grand bien vous allez faire au monde ! il n'y aura plus à l'avenir d'empoisonneurs, ny de mauvais

Medecins. Vous avez dit là une parole qui va faire plus d'habilles Medecins, que n'en ont jamais produit toutes les Facultez ; il ne faudra plus tant estudier les vertus des remedes, ny les dispositions du malade ; toutes les precautions de la Medecine sont inutiles ; l'on pourra sans scrupule donner à un malade, bruslé d'une fièvre chaude, l'hypocras, l'eau de vie, le vin d'Espagne, luy charger l'estomac de viandes grossieres, & luy faire prendre les plus violents purgatifs. On pourra baigner une femme enceinte, saigner abondamment les phtisiques, donner la poudre d'algarot à un foible enfant, le flux de bouche à une personne que la squinancie, ou que l'inflammation de poulmon

estoufe , & presenter de l'opium en telle doze qu'on voudra à un lethargique, s'ils en sont tuez , ce ne sera plus la faute du Medecin ignorant , mais de la nature du malade qui n'a pas eu l'esprit d'en faire un bon usage.

Le privilege de tuer , reparable Cariste , est un droit trop bien acquis aux Medecins, pour leur estre osté ; ils abandonneroient plustost leur qualité que de le ceder jamais à personne. Comme ils n'en jouissent que par la violence des remedes , ils ne souffriront pas qu'on dise que l'usage des drogues est indifferend ; & ils ont en cela raison : car en effet qui ne sçait pas qu'il faut garder quelques mesures dans les maladies ?

Si vous avoüez , reprit So-

fandre , qu'on ne doit pas in-
confiderement offrir aux mala-
des tous aliments & toutes dro-
gues , vous reconnoissez que
l'art de la Medecine subsiste en
verité : d'autant que l'habitude
qui nous enseigne ce qui est
plus propre à une maladie , qu'à
une autre, que telle drogue nuit
à celuy-cy , & peut guerir ce-
luy-là , qui nous apprend la do-
ze , l'ordre , la maniere & le
temps d'employer les remedes ,
ne peut estre que la Medeci-
ne. Donc il faut que vous ac-
cordiez l'existence réelle de cet
art.

Cette consequence , répon-
dit Cariste , ne paroist pas fort
nécessaire ; s'il faut quelque
choix en l'usage de ces choses ,
beaucoup de gens vous di-
roient , que la lumiere naturelle

en peut faire le discernement. La nature a bien communiqué aux bestes la connoissance des alimens, & des remedes dont ils ont besoin, comme l'ont remarqué les naturalistes, elle a instruit le cerf de courir au dictame lors qu'il est blessé ; les cicognes, de chercher l'origan ; la belette envenimée des rats, de choisir la ruë ; elle a montré aux ramiers dégoutez les feuilles de laurier ; aux chats la menthe sauvage ; & ainsi des autres. *Chacune des bestes*, dit Plutarque, *sçait par un instinct naturel, le moyen de se guerir.* Pourquoi la Nature seroit-elle moins liberale à l'égard de l'homme son plus cher ouvrage, & luy auroit elle refusée une science si necessaire ? S'il est donc au monde une Medecine,

elle n'est point le fruit particulier des études, mais une connoissance que la Nature communique à tous les hommes en les formant. Et comme les bestes sçachant leurs remedes n'ont aucun besoin de Medecins, les hommes par la mesme raison n'en ont aucunement affaire.

Les bestes, répondit Cariste, ne vous sont pas peu redevables de les honorer ainsi de la qualité de Medecins, & de les rendre si fort independantes du secours des hommes. Il faudroit pour cela qu'elles sceussent les remedes à toutes leurs maladies, & qu'elles pussent toujours se les appliquer : C'est ce qui ne se trouve pas neanmoins fort vray. Car pour nous en tenir aux animaux do-

nestiques ; que le cheval ; ou le mulet se rompe la jambe, il a grand besoin lors de toute science pour se guerir ; cependant l'instinct ne paroist point alors, & ces animaux sont si peu capables de se remettre en santé, que les efforts dont ils troublent le repos qu'on leur veut faire garder, est la seule cause qui rend leurs fractures incurables. C'est pourquoy si tost qu'on les voit ainsi blessées, nonobstant leurs grandes connoissances, on les destine ordinairement à la voirie. Qu'un bœuf tombant en un fossé, se soit crevé le ventre, en sorte que ses intestins sortent par la playe, attendez un peu qu'il la recouise luy-mesme. Qu'un belier se heurtant contre quelque tranchant, se coupe une artere,

ou

ou quelque grosse veine, croyez-vous qu'il ait à part ses drogues bien préparées pour étancher son sang? Les brebis enfin & les chevaux n'ont jamais besoin des remedes du berger, & de ceux du maréchal? Les bestes sont-elles donc si sçavantes, qu'elles n'ayent jamais affaire du secours des hommes? N'importe, accordons par plaisir cet article, pour nous attacher à l'induction que vous en tirez. Ces bestes, dites-vous, sçavent si bien leurs remedes qu'ils n'ont aucun besoin de Medecins; les hommes ne doivent pas avoir moins d'avantage qu'elles: donc ils doivent sçavoir les remedes, & se passer de Medecins. L'argument me semble si beau, que je vais essayer de l'imiter. Prenez garde si j'y reüssis bien. La

K

Nature a donné aux bestes des armes naturelles, des griffes, des trompes & des cornes. les hommes ne doivent pas avoir moins d'avantages qu'elles: donc ils doivent avoir des griffes, des trompes & des cornes. Voyez, je raisonne juste, & je fais profit des leçons qu'on me donne.

Bon, repartit Cariste en riant, c'est bien de mesme; la difference est belle de ces armes naturelles à la connoissance dont je parle. L'avantage de l'homme ne consistant pas en la force de son corps, ce ne luy est pas injure qu'il y ait des animaux plus robustes que luy, mais comme l'excellence de l'esprit est le caractere qui le distingue des bestes, ce seroit l'offenser & vio-

ler l'ordre de la nature, de dire que la beste eust des connoissances que l'homme n'a pas.

La nature, répondit Sofandre, est donc coupable de ces grands crimes, c'est elle seule qui les a commis. Connoistre son ennemy, sans l'avoir jamais veu, comme la brebis; sçavoir suivre sa proye à la piste, & distinguer son maistre dans les tenebres parmy un grand nombre de personnes, comme le chien; prévoir les orages & les changemens de l'air, comme sçavent faire la pluspart des bestes, sont des connoissances qu'elles ont, & que les hommes ne possèdent point. Où est donc l'injure qu'on fait à l'homme, & le desordre qu'on met en la Nature, quand on dit que les animaux dépourveus de raison

ont quelques lumieres qui ont esté refusées à l'homme. Je ne m'écarte point en cecy du sentiment de Pline, que vous avez cité. Sur la reflexion que je viens de faire ; il se rit de la vanité de l'homme, qui se regardant comme le mignon de la Nature, morgue fierement le reste des animaux. *Quelle étrange folie aux hommes de croire que leur naissance leur donne droit d'estre superbes.* Au contraire, dit-il, la Nature a favorisé les bestes de plusieurs connoissances qu'elle a refusé à l'homme ; & celles mesmes qu'il a de communes avec elles, il ne les possède que comme le prix de ses sueurs & de ses études ; au lieu que les brutes les reçoivent de la Nature, comme un present qui ne leur couste aucun tra-

Heu de
mentiam
exiti-
mantium
ad super-
biam se-
genitos !
Plin. hist.
in proæ.
l. 7.

vail ny aucun exercice: *L'homme ne sçait rien sans étude, il ne peut pas parler, marcher, ny mesme prendre sa nourriture; enfin tout ce qu'il sçait faire de luy-mesme, c'est de pleurer.* Si l'homme de foy ne sçait pas mesme parler ny manger, comment voulez-vous qu'il sçache la Medecine sans s'y estre exercé.

Hominē
nil scire
sine do-
ctrina nō
fari, non
ingredi,
non vesti-
ci, brevi-
terque
non a-
liud spō-
te naturā
quam
fieri.
Ibid.

Voila, dit brusquement; Cleante, ce que je ne puis digerer. N'en déplaise à la haute prudence, dont on flatte la nature, l'homme a grand sujet de contrôler sa conduite; & je ne sçay, comme dit Pline, *si nous la devons appeller nostre mere, ou nostre marastre.* Car dites-moy, y a-t-il pas quelque chose de choquant, qu'une hirondelle, une souris, un chien...

Non est
satis ex-
itimare
parēs me-
lior ho-
mini an-
tristior
noverca
fuerit,
Ibid.

K iij

Tout beau, Cleante, l'interrompit Sofandre, l'amour propre vous emporte, calmez un peu vostre emotion, & vous connoistrez que l'Auteur de la Nature a fait voir en ce procédé les merveilles de sa sagesse. Ayant refusé la raison aux bestes, elles ne pouvoient en aucune façon trouver par leur adresse le soulagement de leurs maux. Il estoit donc à propos, que ce divin ouvrier les conduisist par un instinct secret, aux choses qui leur estoient necessaires: mais l'homme qu'il a éclairé du flambeau de la raison, pouvant par l'effort de son esprit trouver les secours dont il a besoin, Dieu n'a pas voulu les luy découvrir tout d'un coup par luy-mesme. Il prevoyoit que si ce mesme homme avoit

en naissant receu toutes ces connoissances necessaires, n'ayant plus rien à desirer davantage, sa raison n'auroit pensé à aucune recherche. Cette abondance l'auroit conduit à une tranquillité oisive; & comme la paresse est, pour ainsi dire, la rouille de l'esprit, & une entrée ouverte à tous les vices, Dieu a jugé qu'il estoit de sa bonté de ne l'exposer pas à ce dangereux estat. C'est pourquoy il a laissé à l'homme la necessité, comme un éguillon qui le pressât d'exercer son esprit à la découverte des remedes, & des autres choses dont il a besoin.

Moralisez tant qu'il vous plaira, repartit Cleante, j'aurois bien mieux cette Medecine naturelle des bestes,

que la vostre , toute doctorale
qu'elle soit. La conduite de
l'art est incertaine, celle de la
Nature est infailible : c'est pour-
quoy je pretends que la Natu-
re ne nous a point abandonné
aux beueüs de nostre esprit.
Elle nous presteroit aussi bien
son secours qu'aux ironnelles
& aux mouchérons , si nostre
fierté ne l'avoit abandonnée ,
pour courir après les fantaisies
de nostre imagination. C'est en
quoy nous sommes plus dérai-
sonnables que les bestes : & no-
stre ignorance paroist plus , lors
que nous voulons faire les sça-
vans en Medecine. Vous l'a-
voüiez assez: vous dites que nous
n'avons pas en ce point tant
d'avantage que les bestes. Nous
n'aurons pas mesme tant de
science que les sauvages & les
païsans.

passans. Allez voir un peu dans ces hameaux écartez, & ces pays barbares, si les habitans n'y vivent pas forts & robustes, & s'ils ne se retirent pas, aussi bien que nous, des maladies, sans que le Medecin aille chez eux recevoir l'écu.

Les Arcades, dit Pline, ne se servoient d'aucun Medecin pendant leurs maladies; les Lybiens se maintenoient en santé sans leurs ordonnances; les Romains mesme se passerent fort bien des Medecins l'espace de six cent ans. Montaigne raconte, que de son temps il y avoit un village en son pays où l'on n'en voyoit jamais: ils ne laissoient pas de vivre aussi bien que nous, qui en sommes accablez.

*Plin. hist.
nat. proæ.
l. 29.*

*Montaigne
l. 2. c. 36.*

Il est vray, dit Sofandre, que

L

Le nombre en est grand , & peut-estre plus que vous ne pensez. Il est rare dans les pays peuplez de trouver des lieux où ils ne frequentent point , s'il s'en rencontre où il n'y ait point de Medecins, ils ne manqueront pas d'Apoticaire , de Chirurgiens , ou d'Empiriques, qui par leur experience suppléent en quelque maniere au défaut des Medecins. Vous n'en doutez pas apparemment. Car enfin comment ces peuples pourroient-ils guerir les playes , les gangrenes , les membres démis ou cassez , & les autres maladies pressantes qui sont ordinaires? Neanmoins mettons les choses au pis. Il se trouve des peuples qui n'ayant aucunes gens qui s'entremettent de secourir les maladies , cela est

bien difficile à s'imaginer, puisque dans nos villes qui abondent en Medecins, Chirurgiens, Apoticaire, & Empiriques, il n'est presque aucun de leurs habitans qui ne s'érige naturellement en Medecin, & qui n'enseigne des remedes au premier malade qui se plaint. Ce qui fit qu'un plaisant dit au Duc de Ferrare, qu'il n'avoit point en son Estat de profession plus suivie que la Medecine. Je trouve qu'il avoit raison, & quand quelques Nations n'auroient point de gens qui en fissent profession separée, il faudroit que chez eux chaque particulier eust appris à estre son Medecin; ainsi ces peuples qui n'auroient point de Medecins, en auroient, par ce moyen beaucoup plus que les autres. C'est en ce sens

L ij

Mulca
millia
gentium
sine Me-
dicis de-
gunt, nec
tamen si-
ne Medi-
cina.
Plin.
proem. l.
29.

que Pline a fort bien dit : *Que plusieurs nations vivoient bien sans Medecins , mais non pas sans la Medecine.*

Montai-
gne l. 2.
Cb. 36.

Cela se remarque dans la pratique des anciens qui vivoient avant qu'Hyppocrate eust reduit la Medecine en preceptes. Chaque particulier faisoit ses observations sur la Medecine, & venoit, comme dit le mesme Pline, attacher au Temple d'Esculape, les receptes des drogues, par l'usage desquelles ils avoient esté gueris, dont les autres malades se servoient en suite. Les Babylonniens exposoient leurs malades dans la place publique, afin que les passans, qui avoient éprouvé quelques remedes en de semblables maux, pussent leur en donner avis. Et les peu-

ples mesme dont vous nous opposez l'exemple, n'estoient pas moins leurs Medecins, puis que le mesme Auteur rapporte que les Arcades se nourrissoient de lait de vache, & en guerissoient leurs maladies. Herodote observe que les Lybiens dont vous avez parlé, se preservoient de toutes fluxions & d'autres maladies, cauterisant les veines des temples à leurs enfans à l'âge de quatre ans; Et Montaigne ^{ibid.} enfin, dit que ces payfans qui ne recevoient point de Medecins, employoient en leurs maladies du plus fort vin & du saffran en abondance. Ces peuples avoient peut-estre encore d'autres remedes qu'on ne rapporte pas.

Mais supposons, en faveur de Cariste, qu'il y a des nations

L iij

qui ne se servent ny de remèdes, ny de Medecins. Dites-nous un peu, les particuliers y vivent-ils aussi long-temps, sont-ils aussi tost, & aussi bien gueris, que s'ils estoient traitez avec methode par les Medecins? S'ils échappent enfin de la mort, n'est-ce point en languissant & avec des infirmités qu'ils traient toute leur vie, dont ils auroient esté preservez par les soins d'un homme expert? Vous nous répondrez bien, je pense de toutes ces choses.

Faites-moy, répondit Cariste, la grace de m'en dispenser; il faudroit d'étranges supputations, & je croy que le meilleur Arithmeticien s'y rendroit.

C'est pourtant, reprit Sofandre, ce qu'il faut sçavoir avant

que de conclure que les Medecins feroient inutiles à ces peuples. Cependant ce que personne ne peut prouver je le suppose prouvé. Voyez où je m'avance. Je veux que ces gens sans Medecins, soient guetis aussi parfaitement que ceux qui sont traitez par les Medecins, s'ensuit-il qu'ils soient inutiles aux autres peuples parmy lesquels ils se trouvent.

Cette consequence, répondit Cariste, paroist assez naturelle, & je ne vois pas pourquoy un homme du monde, & un bourgeois ne se passera pas de Medecin aussi bien qu'un payfan & qu'un sauvage.

Ce pourquoy, dit Sofandre, que vous ne voyez pas, est pourtant fort visible, & je vous en montreray deux pour un.

L iiij

La première raison de cette indifférence est, que ces hommes sauvages & champêtres ont moins de maladies, & qu'ils y résistent mieux que les autres, qui habitent les villes. Ceux cy étant dans l'abondance & l'oisiveté mènent une vie molle & délicieuse, laquelle est la mère de toutes les maladies : au contraire ces gens rustiques écartez des plaisirs, passent leurs jours dans la sobriété, la tempérance, & le travail continuel, qui sont justement les trois importants préceptes que donnent les Médecins pour entretenir

Citra fatigam
tietatem
cibus ves-
ci, impi-
grum ef-
se ad la-
borem
vitale sa-
mē con-
servare

la santé : *Trois choses, dit Plutarque, conservent sur tout la santé ; la première, demeurer toujours sur son appetit ; la seconde, travailler sans épargne & réserve ; & la troisième, e-*

*estre fort retenu en l'usage des
plaisirs de Venus.* Ainsi il ne
faut pas s'étonner s'ils sont su-
jets à beaucoup moins de mala-
dies que les premiers. Et ensui-
te si leurs corps estans plus ro-
bustes, ils résistent bien mieux
que nos délicats à la violence
du mal, & aux efforts des reme-
des qu'ils employent à leur fan-
taisie.

res longe
saluber-
rimas
esse opti-
me di-
ctum est.
L. de sa-
nit. tuēd.

La seconde raison de cette
différence est, que ces payfans
& ces sauvages ont des connois-
sances que les habitans des vil-
les n'ont pas.

Ah ! celui là n'est pas sup-
portable, interrompit Clean-
te, quoy un stupide vigne-
ron, un laboureur, qui ne
fréquente que ses chevaux ou
ses bœufs, sera plus spirituel
qu'un homme de lettres, un

homme du beau monde ? Il est
vray que si vous avez pû rendre
les bestes plus intelligentes que
les hommes, vous pouvez bien
faire les payfans plus sçavans
que les Docteurs : & ainsi je
vois bien qu'à proportion qu'on
aura plus d'ignorance & de stu-
pidité, on avancera davantage
en Medecine.

Les connoissances particulie-
res, répondit Sosandre, de ces
hommes rustiques ne viennent
pas de la stupidité ny de la de-
licateffe de leur esprit, mais des
occasions qu'ils ont d'en profi-
ter, & de s'en instruire. A for-
ce de manier les plantes en cul-
tivant la terre, & d'estre par-
my les bestes qui se les appli-
quent à leurs maux, ils appren-
nent insensiblement la vertu
des simples, qui d'ordinaire

font tous leurs remedes, au lieu que ceux qui sont enfermez dans les grandes villes, & embarraslez de leurs affaires ou de leurs plaisirs, n'ayant aucune de ces occasions, ne songent à rien moins qu'à connoître la vertu des remedes. De sorte que ce n'est pas merveille s'ils les ignorent, & s'ils ont besoin de Medecins qui s'occupent pour eux à cette recherche salutaire. On pourroit chrétiennement ajouter, que la Providence de Dieu, merveilleuse à pourvoir differemment en tous les climats de la terre aux diverses necessitez des hommes, communique à ces gens des connoissances particulieres, parce qu'estant éloignez de la frequentation des Sçavants, & leur vie sauvage

les approchant de la stupidité
des bestes , ils periroient infail-
liblement sans un secours ex-
traordinaire : c'est ce qui porte
sa bonté à leur donner, com-
me il a fait aux bestes , certains
instincts pour trouver les reme-
des qui leur sont necessaires. A
l'égard des autres qui vivent
dans un air plus éclairé, il leur
donne pour les mesmes besoins,
les lumieres des Medecins ex-
perts , & les avertit de suivre
leurs ordonnances : *Appelle le
Medecin parce que Dieu l'a
créé.*

*Ecclesia-
stici 38.*

En verité , Sosandre , reprit
Cariste, de l'air dont vous vous y
prenez vous sçavez faire trou-
ver bon tout ce que vous dites ;
on y seroit pris si la verité n'e-
stoit évidente & receuë de tout
le monde, que chacun doit estre

son Medecin. Sur quoy Tiber
 re avoit raison de dire, comme
 raporte Plutarque, qu'il esti-
 moit un homme ridicule, qui
 ayant atteint l'âge de soixante
 ans pouvoit encore presenter
 son bras au Medecin. Le beau
 spectacle en effet, de voir un
 homme, qui a pu remarquer en
 sa vie l'ignorance des Medecins,
 avoir encore la foiblesse de s'i-
 maginer qu'un Medecin qui ne
 l'a jamais veu puisse connoistre
 tout ce qui se passe au secret de
 ses entrailles, & de luy tendre
 les bras comme à une divinité
 pour en obtenir la vie. Com-
 ment un homme d'esprit peut-
 il faire une si sorte figure, lors-
 qu'il peut luy-mesme se con-
 duire en ses maladies.

En effet, répondit Sofandre,
 la figure d'un malade est tou-

jours fort impertinente, pourquoy aller chercher ailleurs ce qu'on possède chez soy ? Mais dites-moy de grace, Cariste, si chacun est naturellement son Medecin, vous estes donc aussi le vostre ?

Sans doute, repartit Cariste, je le dois estre.

D'où vient donc, dit Sofandre, qu'en vostre derniere maladie vous appellastes Aristandre Medecin ?

Je fus assez simple, répondit Cariste, pour suiure la coutume. J'espere estre plus sage à l'avenir.

Vous estiez, dit Sofandre, bon Medecin, mais vous ne l'aviez pas encore apperceu. A present que vous connoissez vos merveilleux talens, si vous tombiez malheureusement en

une suppression d'urine , dites-nous , je vous prie , quelle methode vous tiendriez pour vous en délivrer.

Cariste se trouva fort embarrassé à cette question , & témoignoit qu'il avoit besoin de temps pour y répondre. Mais Sofandre profitant de son trouble. Hé , luy dit-il , n'estes-vous pas Medecin par droit de nature ? C'est une admirable maistrresse , elle ne demande point en ses disciples d'étude , ny de preparatifs ; les bestes qu'elle conduit révent-elles pour trouver leurs remedes ? Meditez-vous quand vous avez grand soif , pour sçavoir ce qui peut vous defalterer.

Hé bien , repartit Cariste , sans beaucoup réver , je me ferois saigner. C'est assez mal dé-

biter, dit Sofandre, avant que de refoudre rien sur les remedes, il faut connoistre la cause du mal, qui peut estre, ou l'obstruction des vreteres, ou du col de la vessie, par la gravelle, par une excrescence de chair, par la pituite épaisse, ou enfin par l'inflammation de la partie. Suivant les differentes causes il faut changer de differends remedes, & il n'y a que la seule inflammation qui de soy demande la saignée; ainsi elle pourroit nuire dans les autres cas, ou au moins retarder le secours des autres remedes. Mais supposons que la retention d'urine fust causée par l'inflammation, & que la saignée y fust à propos, en quelle partie voudriez-vous qu'on la fist, au bras, ou au pied?

Comme

Comme le pied, dit Cariste, seroit plus proche du mal, il faudroit y faire la saignée.

Autre faute, reprit aussitost Sofandre, qui attirant le sang à la partie, augmenteroit l'inflammation, & mettroit le malade en danger. Mais enfin tout coup vaille: Ne pratiquez-vous aucun autre remede.

Je me purgerois, répondit Cariste.

Fort bien, repliqua Sofandre, vous allez de mieux en mieux. La purgation causant dans les humeurs une nouvelle agitation, en precipiteroit le cours sur la partie. C'est, je vous dis, le plus seur moyen d'expedier un homme qu'on ait jamais pensé. Autant de pas, autant de cheutes. Voila les Medecins que la Nature sçait

M

faire. Vous nous opposez l'autorité de Plutarque & de Tibere. L'ivrognerie de cet Empereur, qui par allusion à son nom de *Tiberius Nero*, se fit appeler *Biberius Mero*, c'est à dire Beuveur, diminuant beaucoup le credit de ses paroles. Aussi Plutarque fait passer ce mot que vous avez rapporté, pour une pensée extravagante: *J'ay entendu dire autrefois à Tibere, qu'un homme estoit ridicule, qui ayant atteint l'âge de soixante ans, presentoit encore son pouls au Medecin.* Et il ajoute aussi-tost: *Mais ce mot me semble trop temeraire.* Disons donc, avec ce judicieux Philosophe au mesme lieu, qu'encore que chacun ne puisse pas seul estre son Medecin, qu'il est pourtant à propos qu'un homme

Tiberiū
Caesarem
aliquan-
do dicē-
tem au-
divi, ri-
diculum
hominē
esse qui
sexagena-
rius ma-
num por-
rigeret
Medico:
sed hoc
ille mihi
dixisse
videtur
arrogan-
tius.
*Plut. l. de
sanit.
tuenda.*

âgé connoisse les differences de son pouls, les alimens qui luy sont propres, & les choses qui sont contraires à sa santé, afin qu'en ses maladies il puisse par ses observations, aider le Medecin à distinguer plus juste son temperament, & choisir les remedes convenables. C'est en ce sens qu'on peut dire que chacun doit estre son Medecin.

A ces mots Cleante voulant tirer d'embaras Cariste, qui n'avoit plus rien à repliquer à une réponse si raisonnable, témoigna qu'il estoit pressé de quelque affaire, & pria la compagnie de remettre les autres difficultez au lendemain. On finit aussi-tost l'entretien, & la Compagnie se separa.



IV. ENTRETIEN.

LA Compagnie s'estant trouvée au jour marqué dans le logis de Cleante, elle le pria de luy faire entendre ce qu'il avoit promis la dernière fois, sur le sujet ordinaire des entretiens; alors Cleante se tournant vers nostre Medecin.

J'ay bien profité, Sofandre, luy dit-il, des raisons, par lesquelles vous prouvastes au dernier entretien contre Cariste, que la Nature ne nous avoit rien découvert des secrets de la Medecine, il se trompoit assurément, & je n'ay garde de

m'ériger comme luy en Medecin. Franchement, cet honneur me passe, & je suis entièrement persuadé, que c'est une simplicité ridicule de chercher avec inquietude des remedes en nos maladies. La Nature, comme je disois, est le seul Medecin sur qui nous devons nous en reposer; si les hommes avoient assez de patience pour luy laisser achever l'ouvrage de leur guérison qu'elle conduit adroitement au dedans d'eux-mêmes, ils se passeroient aisément de Medecins. Mais ils tombent dans la mesme faute que vous remarquez dernièrement dans le cheval, qui s'est rompu la jambe; il ne peut en gardant le repos laisser agir la Nature qui travaille à la réunion de ses parties.

M. iij.

ties : ainsi l'empressement que l'homme a pour la santé le fait courir à mille remedes differents , dont l'application extravagante rompt toutes les mesures que la Nature a prises pour le guerir. Quintilien avoit fait cette reflexion avant moy ; & touché d'un sentiment de compassion sur l'égarement de l'esprit humain , dans les ridicules soins de la Medecine : *Malheureuse inquietude des mortels, s'écrie-t-il, combien as-tu inventé d'arts chimeriques & inutiles.* Petrarque , qui n'estoit pas de ces gens qui se laissent maistriser aux vaines craintes de la douleur & de la mort , n'avoit garde d'abandonner en ses maladies la conduite réglée de la Nature , pour suivre celle de la Medecine qui est toujours

Quam
multas
artes mi-
sera mor-
taliū
solicitu-
do feci-
ti?
Declam.
8.

aveugle. Il écoutoit bien l'avis des Medecins, & prenoit plaisir à les entendre raisonner, mais il ne pratiquoit rien que ce que la Nature luy dictoit : & il avoit défendu à ses domestiques, en cas que quelque accident luy troublast la connoissance, d'exécuter sur luy aucune de leurs ordonnances. Il estoit insensé, direz-vous ; par quel chemin vouloit-il donc revenir en santé ? Vous ne le devineriez jamais, Sofandre. Pas un Medecin ne sçait ce chemin là ; aussi n'aiment-ils pas le plus court. Petrarque l'enseigne, répondant à la lettre d'un de ses amis nouvellement réchappé de maladie. *Vous m'écrivez, luy dit-il, que vous n'avez point mandé de Medecin en vostre derniere maladie, je*

Nulla est
 ægro re-
 ctior ad
 salutem
 via quam
 Medico
 caruisse.
 Petr. l. 15.
 rerum se-
 nit. ep. 4.

ne m'étonne plus de ce que vous
 avez esté si tost guery ; il n'est
 point de plus court chemin pour
 arriver à la santé, que de se pas-
 ser de Medecin. Voila le che-
 min Royal de la fanté. Les
 Empereurs Tibere, Aurelien,
 Vespasien, Charlemagne n'en
 suivoient point d'autres, ils ne
 retenoient point à leurs costez
 à force d'appointemens des
 gens inutiles : la Nature les
 guerissoit plus seurement, & à
 moins de frais.

Si le plus grand nombre,
 répondit Sofandre, des Princes
 ou des scavans qui ont admis
 ou rejezté la Medecine, devoit
 decider de sa necessité, la cause
 seroit fort douteuse pour les
 Medecins. Vous comptez qua-
 tre Princes qui l'ont méprisée,
 & moy je vous oppose tous les
 autres.

autres qui l'ont receuë. Je me contente de ce que Cassiodore rapporte de la ceremonie que pratiquoient les Empereurs en l'élection de leurs Medecins. Ces Princes, dit-il, leur adressoient ces paroles : *Disposez de nostre Palais; nous vous donnons pouvoir d'y entrer quand il vous plaira; de nous imposer des jeunes rigoureux; & de nous conduire suivant vos sentimens, encore qu'ils soient opposez à nos desirs.* Petrarque s'est mocqué de la Medecine, nous examinerons quelque jour ses sentimens. Mais pour celuy-là je vous en citerois un million qui l'ont honorée. Plin le jeune me suffit en cet endroit : *J'espere, dit-il, en une de ses lettres, que je ne desireray rien dans mes maladies qui soit contraire aux loix*

Dicebāt
archia-
tro : in-
dulge no-
stro Pa-
latio, ha-
beto fi-
duciam
ingredi
di, fas est
tibi nos
fatigate
jeuniis
fas est
contra
nostrum
sentire
deside-
rium.
Cassiod.
l. 6. ep. 9.
lin. 7.
epist. 13.

N

de la Medecine; toutefois si l'effort du mal estoit capable de changer ma resolution, j'avertis de bonne heure mes domestiques, qu'on ne m'accorde rien sans la permission du Medecin; s'ils en agissent autrement, qu'ils s'assurent que je les puniray avec la mesme severité, qu'ont coutume de faire ceux à qui l'on refuse ce qu'ils demandent. Zaleucus est loué dans Elien d'avoir établey chez les Epizephyriens une loy, qui portoit condamnation de mort contre les malades qui boiroient du vin sans l'ordonnance du Medecin, quand mesme ils seroient réchapez de leurs maladies. Ces anciens estoient bien éloignez de vos opinions. Ils avoient raison, repartit Cleante, ne vaut-il pas mieux

*Elia
l. 2. va-
riar. hist.
c. 37.*

mourir dans les formes, que de
 réchapper contre les regles.
 Ces maximes sont admirables :
 mais vous me permettez, s'il
 vous plaist, de ne les suivre pas.
 Chacun a son goust.

Il est vray, reprit Sofandre,
 laissons donc penser à chacun
 ce qui luy plaira. Attachons-
 nous à la chose mesme. Vous
 rejettez indifferemment tous
 les remedes, comment preten-
 dez-vous donc agir ? Que faut-
 il qu'un homme fasse quand il
 se voit malade ?

Rien du monde, répondit
 Cleante, que se tenir en repos,
 & laisser interieurement agir la
 Nature, elle est tombée dans
 le desordre, elle sçaura bien
 elle-mesme se rétablir : *Plusieurs*, dit Quintilien, *ont recon-*
trouvé la santé, en negligant éga-

Plerique
 conva-
 luerunt ;
 negligē-
 tia bono.
 Quint.
 decl. 3.

N ij

tement la maladie & les reme-
des. Vos plus grands Medecins
mesme ont esté contraints
de reconnoistre le pouvoir ab-
solu de la Nature sur les mala-
dies. C'est elle, disent-ils, qui
fournit les forces au malade
pour vaincre son mal, qui fait
la cuite des humeurs, qui sepa-
re les utiles d'avec les nuisibles,
& qui se prepare des voyes in-
connuës pour les chasser de nos
corps; Hyppocrate enfin l'ap-
pelle en plusieurs endroits, *le*
veritable Medecin de nos mala-
dies. Pensez-vous qu'on doi-
ve rejeter la conduite d'un si
prudent Medecin.

Bien loin de cela, répondit
Sofandre, les Medecins ne pre-
tendent autre chose que d'étu-
dier ses loix, imiter sa condui-
te, & de faciliter ses mouve-

mens. C'est pour cela qu'Hypocrate appelle le Medecin, *le ministre & le substitud de la Nature*. Elle est à la verité le principal agent dans les maladies, mais le Medecin par le moyen de l'art peut au moins aider ses actions.

Les hommes, dis-je, replica Cleante, n'y entendent rien, leurs soins indiscrets, au lieu de l'aider, ne font que la détourner de ses desseins. Ils prennent un chemin tout contraire à celuy que la Nature tient. Lors qu'elle est accablée de la maladie, elle ne demande que le repos. La lassitude, le dégoust, la soif, le mal de teste, & les autres symptomes l'invitent à suspendre l'exercice de toutes ses actions: & les Medecins au contraire redui-

N iij

fent toute leur science au secret de tourmenter les malades. La saignée, les clysteres, les purgations, les vomitifs, les ventouses, les vessicatoires, les scarifications, & plusieurs autres supplices, sont leurs grands remedes; tout ce que la Nature fait souhaitter d'agreable au malade pour sa satisfaction, ils le défendent hautement; & ils en usent tres-politiquement: car sans cela qu'auroient ils à dire. Cependant n'est-ce pas là servir la maladie plustost que la Nature, comme les accuse Petrarque: *Les Medecins, dit il, se vantent de seconder la nature. Il arrive souvent, au contraire, que se joignans au party de la maladie, ils combattent contre cette mesme nature.* Si nous tourmentons les

Auxilia-
rios natu-
ra profi-
tentur se
Medici,
sæpe con-
tra natu-
ram ipsã
proque
morbis
ipsis mi-
litant.
Petr. rerũ
senil. l. 5.
ep. 40

hommes ; répondit Sofandre ;
 c'est pour les retirer du danger,
 & leur procurer un prompt &
 véritable repos. Ou pour mieux
 dire avec saint Augustin, nous
 persecutons la maladie afin de
 sauver le malade. Nostre art
 se sert pour cela des remedes
 éprouvez depuis plusieurs sie-
 cles, qui peuvent aider la Na-
 ture à faire son effet. Nous n'y
 entendons rien, dites-vous, &
 nos soins indiscrets la détour-
 nent de ses desseins. Il faut
 toujours la laisser agir seule,
 puis que c'est elle qui est tombée
 dans le desordre, elle peut bien
 s'en retirer elle-mesme. Vos
 opinions, Cleante, ne qua-
 drent gueres à l'experience. Si
 vous aviez bien balancé les for-
 ces de la Nature, vous ne par-
 leriez pas ainsi. La Nature n'est

Est Me-
 dicus fe-
 bris per-
 secutor ut
 sit homi-
 nis libe-
 rator.

N iiij

elle pas tombée dans le desordre, lors que le mal caduc, la phtisie, la goutte, la pierre, la migraine la tourmentent ?

Qui en doute, répondit Cleante ?

D'où vient donc, continua Sofandre, qu'elle ne s'en retire pas elle-mesme, suivant vostre Aphorisme ?

La réponse est facile, dit Cleante, ne voyez-vous pas que ces maladies sont incurables ?

Sans doute, repartit Sofandre, vous avez touché au but, c'est que ces maladies sont incurables. Mais quelle est la raison de cette incurabilité ? n'est-ce pas la foiblesse de la Nature qui ne peut se rétablir en son premier estat ? & vostre maxime est indubitable ? Vous allez me répondre, que la Medecine n'a pas

plus de pouvoir sur ces maladies que la Nature, & que les guérisons en sont rares. D'accord : mais si nos remèdes ne les guérissent pas toujours, au moins peuvent ils les adoucir; & enfin il y en a d'autres où l'art fait ce que la Nature ne peut. Si un homme se démet ou se casse les os du bras, s'il se rompt quelque veine considérable, s'il est blessé d'une grande playe, ou d'une notable contusion, si la gangrene s'est emparée de quelqu'une de ses parties, la Nature seule le retirera-t-elle de tous ses maux. Un malade en ces extremitez n'a qu'à se tenir en repos, & attendre paisiblement le secours de la bonne Nature.

Les Chirugiens, répondit Cleante, vous sont obligez,

vous parlez bien pour eux; vous avez raison. Je ne conteste pas la necessité de leur art : mais ces instances ne font rien pour les Medecins ; ces maladies exterieures ne font pas de leur jurisdiction.

Nous allons , dit Sofandre , examiner si elles ne font pas du ressort de la Medecine. Cependant vous reconnoissez par provision , que l'art peut quelque chose aux maladies que la nature ne scauroit faire , c'est encore avancer d'un pas.

L'art peut quelque chose , répondit Cleante , en ces maladies exterieures , je l'accorde.

Que direz-vous , ajoûta Sofandre , de la gravelle , de la verole , des poisons avalez , du scorbut , de la lethargie , la pleuresie , la squinancie , l'apo-

plexie ? font-ce maladies qui
attaquent seulement les dehors,
ne penetrent-elles pas jusques
à l'interieur ? & pourtant la na-
ture ne les peut non plus gue-
rir : au contraire elle fert à les
empirer par l'abondance du
sang & des esprits qu'elle pouf-
se aux parties malades , en les
voulant secourir : nostre art ,
Dieu mercy , en vient ordi-
nairement à bout , son secours
est donc necessaire aux mala-
dies interieures aussi bien qu'aux
exterieures.

Vous retirez absolument ces
dernieres du ressort de la Me-
decine ; elle a sujet de se recrier
contre vostre Arrest. L'estude
de la Chirurgie, à qui vous les
reservez , fait une partie tres-
importante de son art , aussi
bien que la Pharmacie. La

Medecine est un corps dont le Medecin est comme la teste, l'Apotiquaire & le Chirurgien, en font comme les bras: toutes les lumieres de la science sont reunies dans cette teste, & les bras n'ont aucun mouvement que par l'influence & la direction du chef; il commande, & les bras executent ses ordres.

Autrefois, dit Cariste, ces professions n'estoient point separees, les Medecins n'estoient point si fiers qu'ils sont à present, ils pratiquoient de leurs mains ce qu'ils ordonnoient.

C'est, reprit Sofandre, une preuve de l'union qu'elles ont avec la Medecine. Ce n'est pas le mépris de la Pharmacie & de la Chirurgie qui en a fait quitter l'exercice manuel aux

Medecins, mais le desir de ménager le temps, pour se rendre plus capables de soulager les malades. L'estude de la nature des maladies, & des remedes, que doit faire un Medecin, est un fond trop vaste pour se contenter d'un esprit partagé par les soins embarassans de la preparation des remedes, du pensément des playes, de la pratique des bandages, & des autres operations de la main; il veut un homme tout à soy. C'estpourquoy les Medecins, pour vacquer au plus necessaire, laisserent ces operations qui demandent plus l'exercice de la main, que la justesse de l'esprit, à des serveurs, à qui ils en enseignerent l'usage. Bien loin qu'ils en ayent abandonné la connoissance,

ils ont toujours continué de l'enseigner, & de les conduire dans la pratique ; c'est donc parmi les Medecins qu'on doit rechercher, comme dans sa source, la pureté des lumieres de la Pharmacie, & de la Chirurgie. Les Chirugiens & les Apotiquaires n'ont point d'Auteurs plus celebres, qui ayent traité de leur art que les Medecins, comme Hyppocrate, Galien, Celse, Paul Æginete, Guy de Gauliac, Fernel, Tagault, Fabrice Abaquapendente, Mathiole, Renou, Scrodero, & une infinité d'autres, dont ils ont ordinairement les livres entre leurs mains pour en pratiquer les preceptes.

Les Chirugiens, dit Cleanthe, à vostre compte ne suffisent donc pas au traitement des

maladies exterieures, il y faut encore des Medecins.

Dans les mediocres maladies, répondit Sofandre, qui sont exposées à nos yeux, on peut s'asseurer à un habile Chirurgien, mais dans celles qui sont considerables, ou qui demandent quelque operation difficile, la santé & la vie sont des biens assez precieux pour ne rien entreprendre sans l'avis du Medecin.

Sans doute, ajoûta Cariste, on ne sçauroit faire trop de façons pour faire mourir un homme, c'est Juvenal qui le dit :

Nulla unquam de morte hominis cunctatio longa est.

En bonne justice on ne peut avoir moins qu'un juge, & un executeur.

Si c'est faire mourir un ma-

lade ; dit Sofandre , que de joindre l'avis du Medecin à l'operation du Chirurgien, c'est travailler à perdre son procez que d'appuyer la procedure d'un Procureur de la consultation d'un Avocat. Si vous demeurez d'accord de ce dernier chef , Cariste , ceux qui vont rechercher vos conseils seroient bien trompez , & vous pourriez donner quelque credit au mot d'un ancien , qui appelle vostre science *un art de voler* , prenez y garde si bon vous semble. A l'égard des Medecins on a toujours gardé , & l'on observe encore , la coustume de les mander avec les Chirurgiens aux occasions que j'ay marquées : & si vous assurez que le Medecin y est inutile, parce qu'il ne porte pas luy mesme
les

ses mains dans la playe ; & ne manie pas les ciseaux ou le bistoury ; c'est vouloir soustenir que l'Architecte ne contribuë rien au bastiment avec le maçon ; le Pilote à la navigation avec le Matelot ; le General à la victoire avec les soldats : parce qu'ils ne remuent pas à force de bras les pierres , les cordages , & les canons.

Que vos demarches sont politiques, répondit Cariste, comme vous sçavez que rien ne de-credite plus la Medecine que son incertitude , vous taschez de la joindre à la Chirurgie , qui est un peu plus certaine. Je ne blâme pas vostre conduite, elle est bien raisonnée. Le lierre & la vigne s'attachent bien à l'orme pour y trouver leur appuy. Nous sommes d'accord,

O.

pourveu que vous reconnoif-
 fiez, que la Medecine en soy
 ne peut pas estre une science
 ny un art veritable, n'ayant
 point la certitude qui leur est
 essentielle; vous ne le nierez
 pas: car vous sçavez trop bien
 que la Medecine n'a rien d'af-
 feuré, elle est le jouët de nostre
 esprit aveugle qui luy donne
 telle forme qu'il luy plaist. Je
 m'en rapporte aux Dictiaques
 de Denis Egée, dont parle
 Photius dans sa Bibliotheque,
 qui contenoient cent chapitres
 de matieres medicinales, où le
 premier estoit toujours pour
 l'affirmative & le suivant pour
 la negative; je m'en rapporte
 mesme à Galien vostre maistre.
 Il l'avouë nettement, lors qu'il
 appelle la Medecine, *un art
 conjectural*. La conjecture selon

od. 185.
 et 211.

Galenus
 in introd.
 c. 5.

luy est une connoissance fort imparfaite , qui peut tromper les plus prudens & les plus habiles , & qui par consequent ne peut jamais produire de certitude dans celuy qu'elle dirige. Hyppocrate en fait foy en sa propre personne , quelque expert qu'il fust aux maladies , il declare qu'il se trompa prenant une des futures du crane pour une fracture du mesme os. Et Galien avouë , qu'estant travaillé d'une violente douleur , il n'en put jamais connoistre la cause , & qu'il se trompa lourdement , en ce qu'il crût estre malade de la pierre , quoy que son mal ne fust qu'une colique causée par une humeur froide. Et nous dirons après cela que la Medecine est un art ? Je ne voy qu'un moyen de le croire,

Q ij

c'est de confondre toutes les idées que la Philosophie nous donne des choses. Si vous n'en venez-là, Sofandre, il faut vous contenter qu'on nomme l'assemblage des connoissances de la Medecine, non pas une science ny un art demonstratif, mais une simple routine, qui ne se conduit qu'à la foible lueur des conjectures. Voila toute la grace qu'on luy peut faire.

La faveur est rare, repartit Sofandre, & la Medecine n'a pas la temerité de recevoir cette belle qualité de routine. Platon en effet n'en est pas d'avis.

Dicebam
coquina-
riam nõ
esse artẽ
sed expe-
rientiam,
vel expe-
rientiã
natam
peritiã.
Medici-

Voicy ses paroles : *L'adresse de preparer les viandes n'est pas un art, mais une routine. La Medecine au contraire est un art ; parceque, dit-il, elle connoist la nature de son sujet, & des choses.*

*qu'elle traite, parce qu'elle peut
 rendre raison de ce qu'elle fait.*

Ce passage, comme vous voyez,
 est assez raisonné; & Platon se
 connoissoit un peu en ces ma-
 tieres: mais la Medecine est in-
 certaine, dites-vous, & il ne
 satisfait pas à la difficulté. Pour
 y répondre nettement distin-
 guons, s'il vous plaist, la Me-
 decine en deux estats. Premie-
 rement en elle-mesme, lors
 qu'elle donne en general ses
 preceptes pour la cure des ma-
 ladies. Secondement dans l'e-
 xercice actuel, où elle est obli-
 gée de faire l'application de ses
 preceptes sur tel ou tel malade
 en particulier, en telle ou telle
 circonstance. Dans le premier
 estat la Medecine a ses princi-
 pes certains & si indubitables,
 qu'elle merite le nom de de-

nam verò
 esse artē
 quoniam
 ipsa illius
 rei in
 qua co-
 lenda
 curanda-
 que ver-
 setur, &
 naturam
 contem-
 platur, &
 eorum
 causam
 quæ agit,
 & eorum
 singula-
 tim cau-
 sam pos-
 sit redde-
 re. *Plato
 in Gorg.*

monstrative. Seneque est de ce sentiment : *La pluspart, dit-il, des arts les plus liberaux, outre leurs preceptes, ont encore leurs principes certains, comme on le remarque dans la Medecine.*

Mais si nous l'envisageons au second estat, je conviens qu'elle n'a pas cette infailibilité, parce qu'elle dépend de la difference constitution des hommes, du changement des saisons, de la varieté infinie des maladies, des alimens, des medicamens, & de la caducité des corps, lesquels, comme autant de Prothées, sont dans une perpetuelle inconstance : mais cette incertitude n'empesche pas qu'elle ne merite encore en ce second estat, d'estre nommée un art veritable. L'art, dit Galien, est un assemblage d'obser-

*Gal. l. de
Intr. c. 5.*

lien, est un assemblage d'obser-

vations & de connoissances, qui
 ayant un enchainement l'une
 avec l'autre, se rapportent tou-
 tes à une mesme fin, utiles à la
 vie humaine. La Medecine,
 comme vous accordez, est un
 amas de connoissances qui ont
 liaison ensemble, & qui tendent
 à la santé, comme à la plus uti-
 le de toutes les fins, & par con-
 sequent c'est un art veritable.
 Je sçay qu'elle n'arrive pas tou-
 jours infailliblement à cette fin,
 mais cela ne la dépouille pas de
 cette qualité. Il y a deux sortes
 d'arts, dit Galien, les uns qui
 arrivent toujours à la fin qu'ils
 se proposent, comme l'Archi-
 tecture, & la Peinture; & d'au-
 tres qui y parviennent tres-
 souvent, & non pas toujours;
 cette derniere espece d'art
 est appelée conjecturale, tels

que font l'art de tirer au blanc,
la Rhetorique, & la Medeci-
ne mesme. Croyez-vous que
le nom de conjecturale luy soit
fort honteux, la Rhetorique
comme vous entendez, n'en
peut pas avoir d'autre, ny mes-
me les plus nobles arts du mon-
de : comme celuy de policer
les villes, de conduire les ar-
mées, & de gouverner les Estats,
qui occupent le soin des Ma-
gistrats, des Generaux, & des
Rois. Ces arts n'ont que des
conjectures douteuses pour les
conduire dans ces grands em-
ploys : ils ne viennent pas, com-
me l'on sçait toujours à bout de
leurs desseins, non pas qu'ils
manquent de principes cer-
tains, non plus que la Medeci-
ne : mais à cause de l'inconstan-
ce & la bizarerie des sujets sur
lesquels

lesquels ils exercent leur prudence. Voila de quelle sorte Hyppocrate & Galien disent que la Medecine est incertaine; ils n'en ont fait aucun mystere, & ils n'approchoient pas que cet aveu luy fust préjudiciable. Il ne l'a gueres esté en effet, & l'on n'a pas laissé de l'estimer toujours depuis. On a mesme admiré la sincerité d'Hyppocrate & de Galien, d'avoir laissé à toute la posterité une declaration de leurs erreurs :

Ils en ont usé, dit Celse, à la maniere des hommes illustres, que leur merite remplit d'une noble assurance. Comme les esprits foibles ne possèdent presque rien, ils ne veulent rien relâcher de leur pretendüe gloire: mais un grand genie, auquel après de petites pertes, il reste

More
magnorū
virorum,
& fiducia
magna
narum
rerum
habentium:
nam le-
via ingenia, quia
nihil habent, ni-
hil sibi

P

detra-
 hunt.
 Magno
 ingenio,
 multa-
 que ni-
 hilomi-
 nus ha-
 bituro
 convenit
 etiam
 simplex
 veri er-
 roris cō-
 fessio.
 Cornel.
 c. l. l. 8.
 c. 4.

*encore beaucoup de merite en au-
 gmente l'éclat par l'aveu des er-
 reurs qu'il n'a peu éviter. J'avouë
 à parler franchement, que l'in-
 certitude, de quelque costé
 qu'elle vienne, est un defavan-
 tage qu'on trouve fascheux en
 la Medecine. Les malades se-
 roient bien aises qu'elle agist
 en ces ordonnances aussi cer-
 tainement qu'un Arithmeticien
 ou un Geometre en ses demon-
 strations : cela seroit doux,
 mais trouve-t-on bien des scien-
 ces qui jouissent de ce privilege ?
 Comptons ensemble, s'il vous
 plaist : la Philosophie en est-
 elle ? Aristote qui avoit interest
 de la vanter, avouë que nos
 doutes croissent à mesure que
 nous avançons dans les scien-
 ces : & pour répondre à vos
 dictyaques problematiques,*

Pitagore , ainsi que Petrarque
 l'observe , assureoit qu'en quel-
 que matiere que ce fust , tou-
 tes les questions estoient pro-
 blematiques , & que cette pro-
 position mesme , que toutes
 choses sont problematiques ,
 avoit ses raisons égales pour
 estre attaquée & defenduë.
 Socrate disoit souvent *je ne
 sçay qu'une chose qui est que je
 ne sçay rien du tout* , rien n'est
 plus humble que cette declara-
 tion d'ignorance ; cependant
 Arcefilaüs la jugeoit encore
 trop hardie , & disoit que
 l'homme ne pouvoit pas mes-
 me sçavoir certainement , s'il
 estoit vray qu'il ne sceust rien.
 Cela surprend , mais cela se
 découvre en effet , si l'on exa-
 mine les choses sans preven-
 tion. La Logique , la Meta-

*Petrar. l.
 de ignor.
 sui &
 multa.*

phifique, la Morale nous donnent-elles bien des conclusions qui ne soient disputées? La Phifique mesme avance-elle une pensée qui n'éveille mille contradicteurs? Nous expliquerez-vous demonstrativement, Cleante, la Nature du Soleil, & de la lumiere, les choses du monde qui touchent plus sensiblement nos yeux? direz-vous avec Aristote que c'est l'acte d'un corps diaphane comme tel? un autre avec Descartes s'élèvera contre vous, & soustiendra que c'est une enfilade de petits globes qui se meuvent en ligne directe, depuis le corps du Soleil jusques à nos yeux; un troisième joint à Gassendy détruira par un nouveau systeme, l'une & l'autre opinion: & chacun croyant

tenir la raison de son costé, ils ne conviendront qu'en cela seul, que pas un ne prouvera demonstrativement ce qu'il avance. On ne laisse pas après tout cela, de reconnoître une Philosophie, de l'étudier, de l'estimer. Pourquoi donc refuser le mesme tribut à la Medecine ?

Cariste estoit bien aise que Sofandre s'étendist ainsi contre la Philosophie, afin qu'on ne touchast point les sciences dont il faisoit profession; c'est pourquoy il voulut engager Sofandre à la replique par quelques bransemens de teste & quelques mots jettez à la traverse. Mais Cleante tres-persuadé des reflexions de Sofandre, & d'ailleurs fort indifferent pour la fortune de la Philosophie, ne se pressant pas beaucoup de la

défendre, Sofandre continua son discours.

Vous vous interessez trop pour la Philosophie, dit-il à Cariste, songez seulement à soutenir la certitude de la Jurisprudence, vous aurez assez d'affaires. Cet art s'occupe à la connoissance des Loix, qui, comme dit l'Empereur, ne sont autres que les volontez des peuples, ou du Prince. Trouvez-vous rien de plus incertain que cette volonté de l'homme? La Loy reconnoist bien cette inconstance, puisqu'elle dit qu'elle est changeante jusqu'à la mort; les Ordonnances, les Edits, les Arrests ont-ils rien d'arresté? On les établit, on y ajoute, on les retranche, on les casse, on les remet en vigueur; & la Jurisprudence que nous

Quod
Principi
placuit
legis ha-
bet vigo-
rem.
Institut.
Imper.

avons à present est-ce la même qu'on suivoit il y a cinquante ans ? Est-il rien encore plus sujet à l'erreur que les loix ? L'erreur même, selon le Jurisconsulte, doit quelquefois passer pour une loy. Et Ulpian prononce au Code, qu'un homme reconnu en jugement pour libre de naissance, doit estre censé tel, encore qu'il ne soit qu'affranchy ; par cette regle, *Qu'une chose jugée doit estre receüe comme une verité infallible.* Suivant cette dernière loy combien dans le Droit se sont glisfez d'erreurs & d'abus ? Combien de coûtumes qui choquent la raison ont passé par le caprice des Juges en force de loy ? Combien d'obscuritez & d'antinomies ? Malgré toutes ces incertitudes, la Jurisprudence n'est

Communis error facit jus.

Res judicata pro veritate habetur

point revoquée en doute ; on l'honore , on s'en fert tous les jours : & la Medecine seule sera rejeitée, parce qu'elle ne prouve pas toutes ses ordonnances par des demonstrations. Je voudrois bien sçavoir d'où vient cette rigueur pour elle , & l'indulgence qu'on a pour les autres. Quelque grande & hazardeuse entreprise que nous meditions, nous n'avons de son succez que des assurances morales & des conjectures. Pourquoi exiger de nostre art une certitude demonstrative en l'application de tous ses remedes.

Cariste ne voulant pas entrer en une comparaison qui luy fust defavantageuse , ne prenons point le change , luy dit-il , j'ay commencé d'attaquer la Medecine , il faut con-

tinuer de fuite. Si j'ay à défendre à mon tour les autres arts, ce sera pour une autre fois. Revenons donc à nostre question. Il n'est rien qui prouve mieux la verité d'un art, que la convenance des artistes dans les memes principes; comme au contraire leurs contestations sont des marques naturelles de leur ignorance. Ce principe est de quelque poids; c'est Galien qui l'avance au sujet que nous traitons. Comment voulez-vous donc que je pense que les Medecins ont un art veritable, puisque nous ne voyons entre eux que contrarietez perpetuelles. Pline à ce propos nous fait une galante histoire du progrès de la Medecine, elle merite assurement un recit. Hypocrate, dit-il, fut le premier qui reunit la Medecine disper-

Contro-
versia ju-
stam ig-
norantie
suspicio-
nem o-
stendit
concor-
dia ipsa
magnam
justamq;
cognitio-
nis spem
demon-
strat.

Comm. 1.
in l. Hyp.
de var.
vict. in
acut.
Plin. lib.
29. proæ.

» fée, & la reduisit en un corps ;
» Chryssippe luy succeda, qui dé-
» truisit tout ce qu'il avoit inven-
» té. Erasistrate en fit autant à la
» doctrine de Cryssippe. Les Em-
» piriques vinrent après, qui for-
» merent une Medecine toute
» differente, & se diviserent en
» plusieurs sectes. Herophile sur-
» vint qui les condamna toutes,
» s'attachant à la connoissance du
» pouls. Sa doctrine fut ruinée par
» Asclepiade, qui en substitua en
» sa place une autre plus facile.
» Themison son Escolier chan-
» gea celle d'Asclepiade. Ensuite
» Musa ayant gueri Auguste par
» une pratique contraire, forgea
» une methode toute nouvelle.
» Du temps de Messaline Vectius
» Valens en établit une autre.
» Sous l'Empire de Neron Thes-
» salus renversa avec furie les opi-
» nions de ses devanciers, & fon-

de la secte des Methodiques: “
 Crinas de Marseille l'abolit en- “
 suite, & introduisit la methode “
 de regler toutes les operations “
 de la Medecine au mouvement “
 des astres, boire, manger, & “
 dormir à l'heure qui plairoit à la “
 Lune, ou à Mercure. Son au- “
 torité fut bien-tost après ruinée “
 par Charinus, qui condamna “
 toute la Medecine des anciens; “
 on changea les bains chauds or- “
 dinaires à Rome en bains gla- “
 cez. Depuis tous ces change- “
 mens de la Medecine parmy les “
 Romains, combien en est-il ar- “
 rivé d'autres jusqu'à ce siecle. “
 Sans compter les innovations “
 arrivées en quelqu'une de ses “
 parties, dans nos derniers sie- “
 cles parut Argentier, qui s'at- “
 tacha à renverser toutes les opi- “
 nions de Galien, qui jusqu'à luy

avoit en toutes les Ecoles esté
 suivi en maistre. Presqu'en mes-
 me temps Paracelse se leva, qui
 combatant la doctrine d'Hyp-
 pocrate & de tous les autres,
 forma un corps de Medecine
 tout inoüy. Et depuis quelques
 années Sylvius n'a-t-il pas com-
 posé un systeme tout nouveau,
 qui renverse les principes des
 anciens. Ceux mesme qui sui-
 vent Hyppocrate & Galien
 s'accordent-ils mieux, ils n'ont
 aucun Aphorisme qui ne soit
 contesté, & ils s'entendent aus-
 si peu autour du lit des malades,
 comme dans leur Ecole. Voyez
 vous aucun Medecin approu-
 ver le traitement d'un autre qui
 l'aura precedé chez un malade,
 & qui se serve de son ordon-
 nance, sans y ajouter ou retran-
 cher quelque drogue. *Et c'est*

Hinc illæ
 circa æ-

là, dit Pline, la source de tant d'impertinentes disputes des Medecins chez les malades; pas un ne veut estre de l'avis de son confrere, de peur de paroistre son sectateur, & opiner du bonnet.

En verite Sofandre, reprit Cleante, ces contrarietez montrent que vos Medecins ont bien de l'esprit, de tourner ainsi les choses en tant de manieres qu'il leur plaist; mais elles montrent aussi qu'ils ont fort peu de Medecine, aussi bien que de politique: Hypocrate s'en est plaint de son temps. Dans les maladies aiguës, dit-il, les Medecins s'accordent si mal que ce que l'un ordonne, comme tres salutaire, l'autre le soustient tres prejudiciable: & c'est ce qui rend la Medecine toute semblable à

gros mi-
seræ sen-
tentiarū
coacerta-
tiones,
nullo idē
consente,
ne videat-
ur accel-
sio alte-
rius.
Plin.
proæ. l.
29.

Aeurissi-
mis in
morbis
Medici
usque
adeo dif-
fentiunt
ut quæ
alter por-
rigit op-
tima esse
exilli-

mans ea
 alter ma-
 la esse
 putet, at
 que fero
 ob id va-
 ticinatio-
 ni ars ip-
 sa similis
 videatur.
*Hippo. l.
 de victus
 ratione in
 acut.*

l'art de deviner. N'admirez-
 vous point, Sofandre, cette
 comparaison de la Medecine
 avec l'art de deviner ? elle est
 juste à mon sens : car de mes-
 me que les Devins consultants
 les entrailles des victimes,
 estoient souvent en contesta-
 tion des signes qu'ils en de-
 voient tirer ; Messieurs les Me-
 decins ont les mesmes contra-
 rietez, soit qu'ils examinent
 encore en leur lit les misera-
 bls victimes de leur ignorance,
 pour leur prescrire les reme-
 des, soit qu'après leur mort,
 ils déchirent leurs entrailles,
 afin d'y connoistre comment ils
 devoient agir pour les guerir.
 La ressemblance est merveil-
 leuse des uns aux autres, &
 nous voila tantost d'accord. Je
 ne nie point que la Medecine

ne soit un art aussi bien que celui de deviner. Que les Medecins marchent du pair avec les Devins & les Astrologues , je ne leur disputeray point leur rang : il faut rendre l'honneur à qui il est deu.

Vous ne luy osteriez pas , répondit Sofandre , celui qui luy appartient , si vous preniez bien le sens d'Hyppocrate , les services qu'il a rendus à tout le genre humain , & ses divins ouvrages prouvent trop l'existence de nostre art , pour en avoir combattu la verité. La Medecine de son temps estoit en un étrange desordre. Ceux qui l'exerçoient n'avoient pas encore joint la methode de la raison aux diverses observations qu'ils avoient faites sur les malades. Comme ils ne suiyoient

que la conduite aveugle de l'experience, ce n'est pas merveille s'ils s'entrechoquoient à tout propos, comme des personnes qui marchent dans les tenebres. C'est donc à ses Medecins empirics & ignorants qu'Hyppocrate fait le reproche dont vous parlez, non pas aux dogmatiques, qui tiennent le bel ordre qu'il a le premier estably en son art. Il ne l'éleva pas pourtant tout d'un coup à la perfection où nous le voyons à present. Il n'est arrivé à ce point qu'après une longue suite de siècles : c'est ce que vous trouvez mauvais, Cariste, votre galante histoire de Plin ne nous marque autre chose. Est-ce une chose innouye que les grands corps ayent leur naissance & leur progres? Cette maniere

niere de s'avancer par degrez à sa perfection , & la difference de la Medecine de nos jours à celle des anciens , est la preuve la plus indubitable de son existence. La Medecine est comme ces grands fleuves qui prennent leur origine de mille petits ruisseaux ; leurs caues foibles , avant que de les former , sont obligées de s'écarter & de suivre autant de chemins differens , qu'ils trouvent d'obstacles à leur passage : mais après avoir long-temps serpenté , ils se reunissent enfin dans un lit , & n'ont tous qu'un mesme courant. De mesme les difficultez qui se rencontrent dans la recherche des secrets de la Nature , ont partagé les Medecins. Chacun d'eux amoureux de ses propres sentiments , a tâ-

Q

ché de les soustenir à force de
raison : & comme la verité naist
ordinairement des contrarietez
de la dispute , après l'avoir
trouvée , ils se font ensemble
reunis à sa suite , pour compo-
ser un mesme corps , & tendre
à une mesme fin. Il s'est de
vray meslé parmy tout cela
beaucoup d'erreurs , qui ont
tenté d'obscurcir les lumieres :
mais plus la doctrine de la foy
a esté combatuë d'heresies , plus
on l'estime inbranlable ; plus
la Medecine a esté troublée de
sectes differentes , plus nous
devons admirer sa solidité.
Chacune a eu son temps , où
elle a jetté son feu , les empiri-
cs ont eu leur regne , les metho-
dics le leur , les paracelsites
de mesme , Argenterius & les
autres ont voulu remuer : mais

les principes d'Hyppocrate & de Galien ont toujours demeuré fermes jusques à present.

Cela va fort bien , reprit Cariste, mais les Medecins qui suivent leur doctrine , se contrarient autant que ceux de différentes sectes ont fait autrefois.

Cette contrariété , répondit Sofandre , n'est souvent qu'apparente dans les moyens differens par lesquels on peut arriver à une mesme fin. On peut rendre la santé par divers remedes. Je veux que ces contrarietez soient quelquefois veritables entr'eux , que prouvent-elles autre chose que la difficulté de leur art ? l'esprit humain est un flambeau qui reunit ses rayons sur une glace égale, & qui les partage

Q ij

aussi fort differemment lors qu'ils tombent sur un miroir raboteux. La difficulté des questions divise toujours nos sentimens ; il n'y a que les premieres veritez faciles à concevoir , qui les peuvent rassembler. Cela s'observe en toutes les sciences ; n'avez-vous point, Cariste, de contrarietez en Theologie ? De quel usage seroient tant de disputes, tant d'actes , tant d'assemblées , de Synodes & de Conciles ? La Philosophie en est elle exempte ? Saint Augustin nous apprend que Marc Varon avoit compté jusqu'à deux cent quatre vingt huit sectes de Philosophes, dont les opinions estoient toutes differentes sur le souverain bien. C'est pourtant, dit Ciceron, le point sur lequel toute la Philosophie est

*Cic. l. 5.
de finib.*

tellement fondée , qu'à mesure „
 qu'il est contesté , toutes ces „
 questions entrent également „
 en contestation. C'est pour- „
 quoy cet Orateur se mocque
 du Proconsul Gellius , qui fit as-
 sembler dans Athenes des Phi-
 losophes de toutes sectes , à des-
 sein de concilier leurs contra-
 rietez. La Jurisprudence a-t-elle
 une loy qui ne souffre mille ex-
 plications ? la science de l'équi-
 té , par ses contrarietez perpe-
 tuelles , est aux chicaneurs un
 pretexte de fraude & d'injusti-
 ce. Consultez separément dix
 Avocats sur une affaire diffici-
 le , vous en tirerez dix consul-
 tations differentes. Y a-t-il de
 cause si mauvaise qui n'en trou-
 ve pour luy donner couleur ?
 Les loix enfin establies pour
 affermir le repos public , mul-

Summū
 jus sum-
 ma inju-
 ria.
 Terent. in
 Heaut.

Q iij

*Ut antea
flagitiis,
sic nunc
legibus
labora-
tur.
Corn. Ta-
cit. 4. an-
nal.*

*Galen.
de purg.
medi. fa-
cult.*

ripliant leurs antinomies à me-
sure que leur nombre s'est aug-
menté, sont devenuës, dit Ta-
cite, des instrumens à tourmen-
ter les hommes aussi cruellemēt
que les crimes mesmes qu'elles
pretendent guerir. Et puis l'on
trouve étrange si en Medecine,
où les matieres sont si difficiles,
les Docteurs ne sont pas tou-
jours d'accord. Comme si ce
n'estoit pas assez en une scien-
ce de convenir dans les princi-
pes & les points les plus impor-
tans, comme il arrive sans dou-
te entre les Medecins dogma-
tiques. Galien que vous nous
avez opposé reconnoist si bien
cette verité, qu'il reprint l'igno-
rance du peuple, qui se rit des
Medecins, lors qu'il les voit dis-
puter sur les points particuliers
de pratique, quoy qu'ils con-

viennent dans leurs principes generaux. Pour cette conuenance Joannes Apponensis & Bachanellus ont chacun fait un un livre qui prouue la conuenance des Medecins en la methode de guerir.

Nous consulterons donc ces livres, repartit Cariste, car pour aujourd'huy nous en auons dit assez.

Il est vray, répondit Cleanthe, il y a déjà long-temps que nous faisons parler Sofandre, donnons-luy tréue jusqu'à demain, nous aurons le bien de nous rendre chez luy.

Sofandre les remercia de l'honneur qu'ils luy faisoient esperer, & la compagnie se separa après quelques civilitez,



V. ENTRETIEN.

LEs personnes qui
 composoient les en-
 tretiens precedens ,
 s'estants trouvées
 ponctuellement chez Sofandre,
 & s'estants mis en estat d'é-
 couter , Cariste entama ainsi
 le discours. Il vous plut hier ;
 Sofandre , d'appeller la Medecine
 un art conjectural ; je pou-
 rois proposer quelque chose
 contre cette qualité ; mais je
 n'arresteray pas davantage la
 dispute sur un nom. Conside-
 rons seulement l'étenduë de cet
 art pretendu , je ne seray pas
 long , rien n'est plustost expé-
 dié : elle est toute renfermée
 dans ces trois petits mots , *Sai-
 gnée*

gnée , Clistere , Purgation ;
 C'est tout le precis du grand
 art de la Medecine. Si vous pou-
 vez une fois les bien retenir ,
 vous voila pour jamais Do-
 cteurs *hic & ubique terrarum.*

Puisque vous sçavez si bien
 ce trois mots , répondit Sofan-
 dre , hé que ne répondiez-vous
 donc juste quand je vous de-
 mandois l'autre jour quels re-
 medes il falloit faire à une sup-
 pression d'urine ? Vous en dites
 deux mots , qui firent voir que
 vous n'estiez pas grand Mede-
 cin. Peut-estre ne vouliez-vous
 pas faire voir alors le peu d'é-
 tenduë de cet art , afin de vous
 reserver à en traiter aujour-
 d'huy. C'est avoir de la pré-
 voyance , & je suis bien aise que
 vous m'avez ménagé l'occasion
 de vous en découvrir la gran-

R

deur. La Medecine s'occupe premierement à connoistre l'homme tout entier, elle étudietoutes ses fonctions, l'arrangement des parties de son corps, le mouvement de ses humeurs & de ses esprits, recherchant avec une dissection exacte, jusqu'aux moindres fibres qui le composent. La difficulté & l'étendue de la seule anatomie suffiroit à occuper tres-honnêtement les jours d'un excellent homme : mais la Medecine outre cela a bien d'autres occupations. Elle examine toutes nos maladies, qui sont en si grand nombre, qu'Hyppocrate appelle l'homme *un composé de maladies*. Elle distingue les causes de chacune, les differences, les signes, & les syptomes. Après avoir con-

nu toutes ces miseres, elle cherche les remedes propres à chaque infirmité ; elle épluche la nature d'un million de simples & d'animaux ; elle fouille mesme les entrailles de la terre, & les abyfmes de la mer, pour découvrir dans les metaux & les mineraux ce qu'il y a de propre à son dessein ; & par l'activité du feu separe le pur d'avec l'impur si adroitement, que des poisons mesmes elle en sçait faire des antidotes.

Vous nous dites-là de grandes choses, luy dit Cariste.

Il faut, luy répondit Sofante, vous en faire voir des échantillons.

A ce mot, il se leva, & ouvrant les fenestres de la salle où ils estoient, qui donnoient sur son jardin, leur montra une

grande quantité de plantes ramassées par ordre dans plusieurs quarreaux. Voila encore, continua-t il, un assez grand livre à étudier. De là conduisant la Compagnie dans une arriere salle dont il faisoit son laboratoire, il leur découvrit le grand appareil des instrumens & des drogues de la Chimie & de la Pharmacie. Il feignit leur en vouloir expliquer en détail les usages, lors qu'ils luy témoignèrent que la simple veüe suffisoit, & que le dénombrement leur en seroit ennuyeux. Sofandre alors profitant de cette declaration qu'il s'estoit menagée.

Cet ennuy, leur dit-il aussitost, que vous apprehendez, est un aveu sincere de la vaste étendue de la Medecine. Si la

simple veü de ses remedes , & le recit de leurs vertus est capable de vous lasser , l'étude exacte qu'on doit faire de chacune en particulier , peut elle estre une occupation de neant , & une science de trois mots. Les moindres objets ont quelquefois occupé l'esprit des plus grands hommes. Le Philosophe Aristodemus , au rapport de S. Augustin , demeura plusieurs années autour des ruches pour considerer le travail des abeilles & connoistre leur nature. Adrianus Junius a fait un livre sur les cheveux ; Jacobus Seidelius sur la salive de l'homme ; Antonius Musa sur la Betoine ; Jacques Aubert sur les yeux d'écrevices ; Marcion & Diocles sur le Navet & sur la Rave ; & l'étude entiere de

*Biblioth.
medica.*

R iij

de tous les estres sensibles , est
une science de trois paroles ?

De bonne foy , Sofandre, re-
prit Cleante , de quoy vous
fert tout cet appareil de scien-
ce , à quoy bon ce grand étala-
ge de drogues & de simples ?
n'apprend-on pas bien sans ce-
la la pratique des Medecins
pour toute sorte de maladies ?
Il faut donner des lavemens
d'abord , saigner ensuite , &
puis purger. Si le mal dure on
recommence le tour , jusqu'à
ce qu'enfin le malade se trouve
mieux , ou qu'il perisse si bon
luy semble. Voila la pratique
ordinaire. Moliere en a fait de
bonnes leçons au peuple , & il
en a profité.

Il avoit , répondit Sofandre,
quelque sujet d'en rire , & je
ne nie point qu'en Medecine

comme ailleurs , il ne se trouve beaucoup de mauvais artistes, qui font de cette routine , comme on dit , une selle à tous chevaux. Ce n'est pas que je veuille blamer l'usage ordinaire de ces trois grands remedes : je reconnois leur efficace , & quand l'art ne nous en auroit découvert aucun autre , on ne devroit pas l'en mépriser. Le soin d'un prudent Medecin ne laisseroit pas encore d'estre necessaire pour s'en servir à propos , dans le temps , le nombre , la doze , & la qualité , proportionnées aux forces du malade , & l'espece de son mal. Il est presque autant de saignées différentes que de parties de nostre corps , de clysteres , & de purgations , qu'il y a de drogues au monde ; il faut donc

R. iiij

quelque estude & quelque experience pour ordonner toutes ces choses bien à point, à tant de differens malades.

Mais nostre art n'est pas referé à cette coustume sterile de ces trois remedes : les bons praticiens s'en servent d'abord, comme de remedes generaux qui preparent les corps des malades à l'usage des autres, & ils descendent ensuite aux particuliers que l'estude & l'experience, entre tous ceux que je vous ay montrez, leur a decouvert estre propres à telle & telle maladie. Il se trouve plus de dissemblance entre les complexions & les parties interieures de nos corps, qu'on n'en remarque entre nos visages ; c'est pourquoy comme on n'en voit gueres qui soient marquez

de traits fort semblables , il est tres rare que les maladies , qui ne font que les complexions viciées , se rencontrent les mesmes. La diversité des lieux , des âges, des saisons, des sexes , des coustumes , en changent la disposition. La Medecine qui reconnoist cette varieté perpetuelle , est obligée d'observer dans ses remedes la mesme diversité. Vous l'avez pû remarquer dans le grand nombre des remedes que j'ay exposez à vos yeux : si vous en croyez leur rapport, vous jugerez qu'il n'est gueres de professions qui se servent de tant de moyens pour arriver à sa fin , & que l'Ecclesiastique a eu raison de dire que *les Medecins découvriront de jour en jour de nouveaux remedes , & que leur*

Facies
pigmēta
suavita-
tis & un-
ctiōnes

conficiet
fanitatis
& non
consum-
mabun-
tur opera
ejus.
Ecl. 38.

science de sera jamais bornée.

Il est vray qu'il y a beaucoup de Medecins qui ne verifient gueres en eux cette prediction, & qui posent à leur science des bornes fort ferrées ; deux ou trois simples qu'ils connoissent avec la saignée, est pour eux la Medecine universelle. Selon ces gens, la Nature a grand tort d'avoir produit tant de plantes, de metaux, & de mineraux inutiles. La foule est grande de ces Docteurs à juste prix, Dieu me garde d'excuser leur procedé : ce sont des parties honteuses du noble corps de la Medecine, que je veux découvrir au public, afin qu'il puisse éviter leurs pieges dangereux. Ces charlatans déguisez sous la robe de Medecin, abusans de la simplicité du peu-

ple, embrassent ce salutaire employ, non pas pour secourir les malades, c'est à quoy ils ne songent point, mais par un motif lâche & fordide d'attraper l'écu, sans risquer ny travailler beaucoup. L'estude premierement ne les fait gueres passer; ils apprennent d'abord à debiter dans un long verbiage latin les principes les plus communs de la Medecine speculative, afin de monter à la haste les degrez du Doctorat. Si-tost qu'ils y sont arrivez, ils croient que tout est fait, ils ne songent plus qu'à la pratique, la plustost apprise est la meilleure: car il faut remplacer les grandes sommes dont ils ont achepté le Doctorat. La pourpre est chere en ces lieux, & si l'on n'est chargé d'ar-

gent, on ne peut plus grimper en ce Parnasse. *Dat census honores.* Ces Messieurs enfin arrivés au sommet, se délassent ensuite à exercer la Médecine; ils se chargent peu l'esprit; deux ou trois mots dont nous avons parlé, font tout leur équipage; c'est un cercle sur lequel ils repassent toute leur vie, comme ces mulets qu'on attache, les yeux bouchés à ces grandes rouës pour les tourner, qui sans faire aucune démarche à droit ny à gauche, recommencent perpétuellement le mesme tour.

Voilà, dit Cariste, des docteurs vestus à la légère: comment ces gens ont ils le front de se dire Médecins à la barbe de tant de personnes à qui ils ont affaire?

Ce qui leur manque, répondit Sofandre, du costé du mérite, ils le recompensent par l'intrigue & l'imposture. Vous ne devineriez jamais celles qu'ils mettent en usage pour s'attirer de la pratique : c'est le plus plaifant sujet de Comedie qu'on puisse imaginer, & Moliere devoit bien s'y attacher plustost qu'à jouier la Medecine. Quelques-uns affichent en gros caracteres leurs noms à tous les coins de ruës, & se font chercher dans divers quartiers de la ville par des gens atitrez ; d'autres armez d'une barbe dorale, & vestus de long à la pedantesque, se promènent sur leurs mules par toutes les grandes ruës ; plusieurs ont des personnes à gage pour publier par tout des guerifons qu'ils n'ont

jamais faites ; il en est même qui s'entendent avec l'Apoticaire & le Chirurgien , & partagent avec eux le gain de la pratique. Ils passent encore à de plus honteux artifices que je ne vous pourrois dire sans rougir, & peut-estre sans vous ennuyer. Faut-il donc s'étonner après cela, si la Medecine, qui ne laisse penetrer ses mysteres qu'aux plus laborieux , est si mal pratiquée par ces imposteurs , qui au lieu de ses pures lumieres n'employent que les faux brillans dont ils ébloüissent les yeux de la populace ? Après avoir vieilly dans cette routine formée d'un enchaînement d'erreurs , ils se cabrent lors qu'un esprit éclairé les veut détromper. Ils rejettent indiscrettement toutes les nouvelles

observations des sçavans ; l'air pedantesque dont ils sont bouffis ne peut souffrir les douces approches de la verité. *Ils croyent*, dit Horace en un sujet approchant, *que leur teste est le centre unique du vray. C'est une honte pour eux d'apprendre de leurs Ecoliers sur la fin de leurs jours ; & la douleur seroit trop rude d'arracher de leur cervelle des erreurs, qui y ont jetté d'aussi profondes racines, que leurs barbes en leurs mentons.*

Vel quia
nil rectū
nisi quod
placuit si-
bi ducūt,
Vel quia
turpe pu-
tant pa-
rere mi-
noribus,
& quæ
Imberbes
didicere,
senes per-
denda fa-
teri.

Hor. sat.

Ces pedans fourrez, dit Cariste, me paroissent aussi fins que l'asne d'Esopé ; ils se parent insolemment de la peau du lion, qui ne sied bien qu'aux veritables Hercules ; ils meritoient bien aussi le mesme regale qu'on fit au dos de ce ridicule animal.

Il en arrive, répondit Sofandre, tout le contraire. Le peuple qui veut estre trompé est plustost gagné par les dehors plastrez de ces charlatans, que par l'honnesteté des sçavans Medecins. Il arrive entre eux, dit Erasme, la mesme chose que parmy les Cabaretiers; ceux qui ont le plus grand debit, ne sont pas les plus fideles, & qui vendent le meilleur vin, mais sont d'ordinaire ceux qui sçavent mieux tromper le peuple en falsifiant plus adroitement cette liqueur.

La comparaison me plaist, dit Cariste, pour s'établir Cabaretier, il ne faut qu'une taverne & un bouchon: & pour s'ériger en Medecin une robe & une mule suffisent.

Vous en oubliez la barbe,
luy

luy dit Cleante , je prétens
que c'est le bouchon qui fait
mieux reconnoistre le Medec
cin.

Le General des troupes de
Charles - Quint , repartit So-
sandre , reprochoit autrefois à
François de Bourbon qu'il avoit
la barbe trop courte pour le
combattre. Ce jeune brave qui
le défit, luy repliqua , que chez
les François les barbes ne tran-
choient & ne combattoient pas
mais les épées seules : dans les
maladies la barbe du Medecin
ne guerit de rien , mais bien
son jugement & sa capacité.
L'affectation d'un tel ornement
me semble digne de pitié. Je
ris avec vous de la forfanterie
de ces charlatans, & de la folie
du peuple , qui sans s'étudier
à distinguer le vray d'avec le
S

faux Medecin, se laisse dupper en matiere de Medecine, plûtoft qu'en toute autre, auffi bien en ce fiecle, qu'en celuy où Pline vivoit : *En cet art seul*, dit-il, *il arrive ordinairement que le premier venu qui s'érige en Medecin est estimé tel, quoy qu'il ne soit point de sujet au monde où le mensonge soit plus dangereux.*

In hac
artuū fo-
la cvenit,
ut uni-
cuique
Medicū
se profes-
so itatim
credatur,
cum sit
pericu-
lum in
nullo
menda-
cio ma-
jus.
*Plin l. 29.
proem.*

Vous nous donnez, dit Cleante, assez de marques des mauvais Medecins ; nous ne sommes pas en peine de les découvrir : cela est aisé. On ne voit rien de plus ordinaire ; nous sommes bien plus embarrassés à connoître les bons. Faites-nous le plaisir de nous en marquer les veritables traits.

Hyppocrate, répondit So-

fandre, nous en a tracé le portrait en ces trois mots : *Un Medecin*, dit-il, *est un homme de probité, & sçavant dans son art.* Il veut dire qu'un Medecin veritable, est un homme sage & laborieux, qui dans toutes ses actions fait regner une honnesteté sans fard, qui plainement instruit de toutes les connoissances dont j'ay déjà fait le dénombrement, s'adonne par un motif de tendresse, à secourir ses semblables dans leurs infirmités; qui, dis-je, comme un adroit pilote sçait commander à tous les artistes, dont le ministere doit contribuer à la guerison, & qui s'estant exercé à leurs operations, pourroit au besoin les executer luy-mesme; enfin qui après toutes ses lumieres, travaille encore

Vir bonus,
medicus,
dediticus,
peritus.

S ij

à se faire jour dans les ouvrages secrets de la Nature, & qui ne peut s'abaisser aux lasches artifices de tromper les simples dont nous avons parlé, c'est là le modele des Medecins dont je publie le merite.

Voila, dit Cariste, bien des qualitez pour faire un grand Medecin : mais je m'estonne que vous ne parlez point de la Rhetorique qui en est la principale. On ne s'éleve en Medecine qu'à proportion qu'on sçait bien iaser : voyez les plus fameux, toutes langues dorées, qui sçavent l'entretien. Pline l'a remarqué dans ceux

Ut quis-
que inter
Medicos
loquendo
potest il-
lico Im-
perator
vitæ no-
stræ ne-

de son temps, *Si tost*, dit-il, *qu'entre les Medecins il s'en trouve quelqu'un qui parle agreablement, il devient à l'instant le maistre absolu de no-*

stre vie & de nostre mort. C'est cisque
fir.
pourquoy un de mes amis defi- Plin.
nit la Medecine, *un art de cau-* lib. 29.
proa.
ser à propos, & de bien dorer la
pillule.

A ce compte, ajoûta Clean-
te, les femmes feroient assez
bien leurs affaires à la Medeci-
ne en France, aussi bien qu'au
grand Caire de l'Egypte, où
comme rapporte Prosper Al- Prosp.
pin elles l'exercent avec plus Alp. l. de
Medic.
de vogue & de reputation que Egypt.
passim.
les hommes.

Si nos Medecins, reprit Ca-
riste, ne sont pas femmes par
benefice de Nature, ils le de-
viennent par les soins de l'art.
Ils s'estudient à l'éloquence
avec beaucoup plus d'attache,
qu'aux secrets de la Medecine,
Petrarque s'en plaignoit autre-
fois. *Les Medecins, dit-il, ont* Medicis
in ore,

multus
 Cicero, souvent en bouche, tantost Cice-
 multus ron, tantost Seneca, tantost
 Seneca, Virgile, & je ne scay par quelle
 multusq; bizarrerie, quelle fureur ou
 Virgi- quelle legereté d'esprit, il arrive
 lius Nef- qu'ils scavent micux tout autre
 cio qua chose que celles de leur profession.
 seu fortu- Ils veulent prendre le peuple
 na, seu fu- par les oreilles. Pour cela ils
 ria, vaga- lisent les histoires s'informent
 que men- par tout des nouvelles, des af-
 tis agri- faires, & de cent autres curio-
 tudine- fitez inutiles à leur profession.
 accidit: A ce sujet le mesme amy dont
 ut omnia j'ay parlé les appelle LES GA-
 melius ZETTES D'HYPPOCRATE, ET
 sciant, LES NOUVELLISTES EN TI-
 quam id- TRE D'OFFICE. En effet tou-
 unum- tes les fois que je les ay consul-
 quod- tez en mes maladies, je les ay
 professi- trouvez fort pauvres en reme-
 sunt. des, & tres-riches en promes-
 Petr. re. ù ses. Je pensois qu'ils voulussent
 senil. l. 5.
 ep. 4.

conjurant mon mal à force de paroles : car ils debitoient les plus jolies curiositez du monde ; de sorte qu'au lieu d'un Medecin que je pensois avoir mandé, je trouvois un Philosophe moral, ou un Naturaliste. Une fois entre autres on m'en amena un, qui n'ayant dit que deux mots sur ma maladie, se mit à raconter, je croy, tout ce qui se passoit dans le monde, & ce qui ne s'y passoit pas. Après avoir long-temps souffert l'importunité de son caquet, enfin ma patience s'échappa, & je luy donnay son congé. Comme il y avoit des Dames dans la chambre, devant lesquelles je voulois épargner sa confusion, je le fis avec ce mot de Plaute :

*Abi, opera hîc conducta est
vestra non oratio.*

Il se retira bien camus, & me
 laissa pour fruit de sa visite un
 mal de teste de trois jours, qui
 redoubla fort ma fièvre, & me
 fit bien avoüer avec Petrarque,
*Qu'un Medecin babillard est
 une seconde maladie, & qu'il
 faut l'éviter ny plus ny moins
 qu'un assassin ou un empoison-
 neur.*

Doucement, repartit Sofan-
 dre, vous dites de bonnes cho-
 ses, mais il faut démesler l'é-
 quivoque. Comme un Medec-
 in est une personne publique,
 engagée à frequenter les Da-
 mes, les gens de Cour, & les
 Sçavans, aussi bien que ceux du
 commun, je croy qu'on ne doit
 pas le blasmer qu'il étudie l'en-
 tretien; il en a besoin pour s'in-
 finuer agreablement, & pour
 reduire avec adresse les esprits
 rebelles

rebelles à la pratique des remèdes qui leur sont nécessaires. Hyppocrate, quelque sage & ferré qu'il fust en ses discours, desire dans un Medecin cette eloquence raisonnable, mais je ne puis souffrir, non plus que luy, un Medecin qui s'y donne presque tout entier, & qui de cet accessoire fait le principal. Il faut mettre quelque difference entre un Docteur en Medecine, & un Medecin de theatre, qui par la rapidité de ses hableries arreste la populace autour de soy. Car enfin ce grand cacquet est, dit ce sage maistre, le vray caractere du charlatan. La Medecine est un art effectif, qui laissant aux autres le vain appareil du langage, prouve son merite par les seuls effets; les guerisons doi-

T

vent parler pour elle ; & c'est la raison pour laquelle Virgile la nomme une science muette. J'avouë qu'elle est devenuë bien babillarde en beaucoup de Medecins , à qui si l'on avoit osté la causerie , il ne leur en resteroit plus que l'habit : sans cela on les prendroit seurement pour des femmes Medecins , aussi bien qu'en Egypte , tant ils imitent les actions , le soin des parures , l'affecterie , le caquet , le jeu , & les intrigues de plusieurs d'entre elles. Par cette ressemblance , ils croient bien faire leur Cour auprès d'elles , & souvent ils y reüssissent assez , pendant que les sçavans pourissent dans le cabinet.

L'éloquence & la charlatanerie , dit Cleante , sont encore plus necessaires aux Medecins

que vous ne pensez ; elles sont comme on dit , la fixième & la plus importante partie de la Medecine; sans elle ils ne peuvent pas aller loin : leurs beueües sont si ordinaires , leurs meurtres sont si visibles & si frequens : il faut s'en défendre , il faut bien en charger les assistans , la nature , & le malade mesme : comment en venir à bout sans l'adresse de l'éloquence ? souvent les parens sont au desespoir ; un Medecin pour mieux colorer les choses , ne doit il pas alors se jeter sur la morale , c'est bien le moins qu'il console ceux que ses meurtres ont desolez : ainsi vous jugez bien , Sofandre , de quelle necessité est la fine éloquence en tous les Medecins.

Je vois , répondit Sofandre,

T ij

où vous tendez , c'est tout de bon que vous desirez réponse à cette calomnie , qui rend la Medecine si odieuse , & ruine entierement son utilité.

Prenez bien , luy repliqua Cleante , s'il vous plaist , ma pensée ; mes efforts ne vont point à destruire l'existence de la Medecine , les raisons sont trop fortes pour elle : je crois sincerement qu'elle se trouve parmy les hommes , & que c'est un art de guerir plusieurs maladies. On en voit tous les jours les effets admirables. Sans elle on languiroit souvent dans la douleur , mais par le secours des charitables Medecins , les hommes sont delivrez promptement de toutes les incommoditez de la vie. C'est pourquoy Socrate le plus sage des Payens,

prest d'avalier le poison auquel il estoit condamné, l'appelloit un médicament, & consultoit comme son Medecin l'executeur qui le luy presentoit, sur le temps & la maniere qu'il le devoit prendre. Il n'eut pas plü-tost suivy son ordonnance, que sentant la mort s'approcher, en reconnoissance d'un si grand bienfait de la Medecine, il declara qu'il luy estoit redevable d'un sacrifice, & dit en expirant : *Nous devons un coq à Esculape.* Par la mesme raison l'on appelle la guerre la Medecine de l'Estat, à cause qu'elle conduit, comme cet art, une infinité de personnes à la mort. Quand on veut mourir c'est donc à Messieurs vos Docteurs qu'il faut s'adresser : ils ont le secret d'expedier les gens.

T iij

Ne pensez pas vous en mocquer, ajoûta Cariste, c'est un des beaux privileges de la Medecine : *Le Medecin seul peut tuer fort impunément.* Pour moy je trouve que cet avantage rend la Medecine le plus commode de tous les arts , soit qu'on fasse bien , soit qu'on fasse mal , on est toujours payé de mesme forte. La méchante besogne , dit Moliere , ne retombe jamais sur le dos des Medecins ; ils taillent, comme il leur plaist, sur l'étoffe où ils travaillent. Un Cordonnier ne sçauroit gaster un morceau de cuir , qu'il n'en paye le dommage : mais icy l'on peut gaster un homme sans qu'il en couste rien. Ce n'est pas que j'y trouve rien à redire, car après tout , il faut que les choses se fassent dans les for-

soli Me
dico oc-
cidere
fumma
impuni-
tas est
Plin. l.2.
proa.

m̄es; & puisque venans au monde nous tombons entre les mains des Sagefemmes, Chirurgiens & Medecins, il est bien raisonnable que pour en sortir nous ayons l'honneur de passer par les mains de ces Messieurs.

La raillerie, repondit Sofandre sçait donner un sens agreable à toutes les choses que vous dites : si j'entreprendois de leur rendre leur veritable tour, il y faudroit du temps. Le stile plaissant donne aux pensées les moins solides, une pointe qui penetre aisement l'imagination, & embarasse souvent plus que les grands raisonnemens. Les personnes judicieuses en découvrent bien tost la tromperie; mais ils font beaucoup d'impression sur l'esprit des sim-

T iiij

ples : ils font bien plus facilement entraisnez au mépris de la Medecine , par les satyres plaifantes dont les railleurs & les Comediens surprennent leurs yeux , que l'effort de la raison ne les ramene au respect qui luy est deu. Car enfin tous invincibles que les raisonnemens soient, ils tiennent toujours du serieux & du sublime, & par consequent ne s'insinuent pas si agreablement en l'esprit du peuple qui n'en scauroit comprendre l'energie, & qui d'ailleurs est incomparablement plus tendre aux charmes d'une representation divertissante. L'action qui fait tout le jeu du theatre, jointe à la parole, trouve dans les yeux une entrée libre, pour penetrer bien plus avant dans le

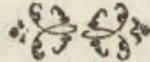
cœur, que la voix seule qui ne frappe que l'oreille : c'est pourquoy il ne faut pas s'estonner si dans ce siecle la comedie a tellement débauché ces esprits foibles, du respect de la Medecine, qu'ils ont cherché à rire, & non pas à connoistre la verité. Je connois que ce n'est pas vostre humeur, sans cela je dirois, à vous entendre, que vous auriez aujourd huy le mesme dessein. Ce seroit vous faire tort, je sçay que la raillerie ne tiendra jamais chez vous lieu de raison : cependant vous dites que les Medecins font mourir, cela peut arriver sans que la Medecine y contribuë, au contraire elle défend l'homme autant qu'elle peut des attaques de la mort. Tous ses desseins ne tendent qu'à la

santé : si les mauvais praticiens
 tombent dans ce malheur, c'est
 en s'écartant de ces regles :
Ne protinus crimen artis est, si quod professoris fit.
Cor. Cel. l. 2. c. 6.
mais, comme dit Celse, *il ne faut point attribuer à la doctrine les fautes des Docteurs.* Ainsi il se peut faire que les empirics & les ignorans contribuent souvent à la mort des malades, mais non pas les vrais & les sçavans Medecins.

L'article, répondit Cleante, est delicat ; & voyant que vous le perdriez à l'égard des Medecins en general, vous voulez, Sofandre, entrer en composition, vous abandonnez les ignorans, & vous vous retranchez aux sçavans Medecins. Il ne m'en reste donc pas grand nombre à combattre : & cela ne meritoit pas d'entrer en dispute avec vous, si vous con-

veniez de ce tres petit nombre.
Mais comme le calcul n'en est pas liquide, & que je doute encore qu'il y ait de veritables Medecins, je soutiens que ceux que vous appelez habiles, tuent aussi bien, quoy qu'un peu plus doctement, que les autres.

La proposition est un peu surprenante, repliqua, Sofandre, elle vaut bien un entretien; la compagnie entendra demain chez vous nos raisons de part & d'autre. A ce mot chacun se leva & finit la conversation.





V I. ENTRETIEN.

LA compagnie s'estant rencontrée chez Cleante au jour nommé, dès que Sofandre aperceut Cleante : hé bien, luy dit-il, ne ferez-vous point justice à nos doctes Medecins : les meslerez-vous toujours indifferemment avec les ignorans & les empirics.

Non, non, répondit Cleante, j'y ay resvé, je ne leur feray pas cette injure ; comme ils s'acquittent mieux de leur métier, ils meritent bien un autre rang : les ignorans reconnus tels, n'ayans pas grande pratique, ne tuent presque per-

fonne. Les Docteurs celebres
 appelez de tous costez, laissent
 par tout des marques sanglan-
 tes de leur passage. *Il y a, dit*
Petrarque, cette ressemblance
entre les fameux Medecins, &
les Generaux d'Armées, que ceux
qui ont tué davantage de mon-
de, sont les plus estimez: on les
montre au doigt lorsqu'ils pas-
sent; voila, dit-on, cet ancien
& cet expert Medecin, il en a
veu beaucoup. Que veut dire
cela en bon françois? sinon que
par une longue routine, il s'est
endurcy le cœur à tuer plus effren-
tement & plus impitoyablement.
Je ne vois, dit le mesme Au-
teur, qu'une difference entre eux,
ces Capitaines tuent leurs enne-
mis, & les Medecins fameux
tuent à prix d'argent leurs amis,
& leurs parens mesmes.

Petrar.
l. 5. rer.
senil. ep.
4.

Si quelques uns de ces Medecins, répondit Sofandre, que vous appelez fameux, font de si frequentes cheutes, ils ont bien la mine de ces charlatans, dont je parlois au dernier entretien, qui tout ignorants qu'ils sont, passent pour habiles au jugement du peuple, qui devient aisément leur dupe. Ce Juge aveugle donne ordinairement son suffrage, non pas aux plus intelligens, mais à ceux qui à force d'intrigues & de cabales, font le plus grand bruit. Ces sortes de Medecins s'estant par ce moyen mis sur le pied de faire approuver tout ce qu'ils font bien ou mal, taillent & rognent comme bon leur semble. Plus ils courent de malades, plus ils emplissent leur bourse. C'est pourquoy n'em-

ployans pas plus de temps en
 leurs visites qu'il en faut pour
 rendre la main & recevoir le
 demy Louïs, ils en voyent en
 effet beaucoup, mais en gue-
 rissent fort peu: vous en éton-
 nez-vous? *Un Medecin*, dit
 Seneque, *peut-il guerir en cou-*
rant? Ces chasseurs attrapent
 beaucoup de gibier, mais ils
 tuent tout ce qu'ils voyent, ils
 envoient, dit-on les malades
 en poste en l'autre monde. La
 pratique de la Medecine confi-
 ste dans le rapport de mille cir-
 constances dont on ne peut fai-
 re un juste examen, si on n'ap-
 porte cette grande attention
 qu'Hyppocrate demande. Les
 anciens pour faire entendre
 cette verité, attribuerent à Es-
 culape le coq & le serpent, qui
 sont les symboles de la vigilance

Quis Me-
 dicus x-
 gros in-
 transitu
 curat.
 Senec.
 ep. 5.

Crebro
 agrū in-
 vite, dili-
 gentem
 confide-
 rationem
 adhi-
 beas.
 Hipp. l.
 de Medic.

& de la prudence necessaire au Medecin. La multitude des malades dissipe son esprit & confond ses idées ; plus il est partagé, & moins il luy reste de loisir & de force, pour s'appliquer aux soins d'un chacun. *Il est aisé de concevoir*, dit fort bien Celse, *qu'un Medecin ne peut pas traiter comme il faut une grande quantité de personnes, & que celui-là seul est bon Medecin qui ne s'éloigne guere de son malade; mais comme ceux qui n'envisagent que le gain, font mieux leurs affaires dans le grand nombre, ils se font une pratique superficielle, qui ne demande pas beaucoup de soins. Ceux qui suivent une si detestable methode s'écartent du vray chemin de la Medecine. Ils pourront tuer tant de monde, qu'on*

Intelligi
potest ab
uno Me-
dico plu-
res sanari
non pos-
se, cumq;
(si arti-
fex est)
idoneum
esse qui
non mul-
tum ab
ægro re-
cedit. Sed
qui quæ-
stui ser-
viunt,
quoniam
is major
ex popu-
lo est, li-
benter
ample-
ctentur ea
præcepta
quæ se-
dulitatē
non exi-
gunt.
Cor. Cels.
l. 3. c. 4.

leur permettra , sans que je m'interesse à leur défense.

Ce que j'ay dit , repartit Cleante , des fameux Medecins convient à ceux que vous estimez les plus habiles, & dont vous avez fait le portrait ; Je pretens qu'ils en tuent davantage que les autres.

Les plus honnestes parmy nous , repliqua Sofandre , sont le sujet ordinaire de la calomnie. Ils tuent tous les malades qu'ils ne peuvent retirer de la mort , ce n'est pas assez que suivant leur art , ils appliquent les remedes propres au mal, il faut qu'ils le guerissent de plein droit. Un Medecin sera un Dieu, ou ce ne sera qu'un ignorant : point de milieu. Comme si le devoir du Medecin estoit de guerir absolument.

V

Qui font , reprit aussi-tost
 Cleante , les indiscrets qui di-
 sent cela ? ces gens sont plaisans
 de vouloir des choses si ridicu-
 les. Vous n'êtes point , Sofan-
 dre, auprès des malades pour les
 guerir : ce n'est point là vostre
 fait , vous n'y estes que pour
 recevoir de l'argent , & leur or-
 donner des remedes à telle fin
 que de raison.

Perfua-
 dere rhe-
 toris mu-
 nus non
 est , sed
 dicere
 ad per-
 suaden-
 dum :
 quemad-
 modum
 etiam in
 aliis arti-
 bus om-
 nibus :
 neque e-
 nim me-
 dicinæ

Je vous entens , Cleante , re-
 pliqua Sofandre , nous devons
 toujours guerir : je me trom-
 pois , & Aristote a tort de dire
*que comme le Rhetoricien n'est
 pas obligé de persuader , mais de
 dire les choses propres à persua-
 der , qu'il en est de mesme de tous
 les arts ; que le devoir du Medec-
 in n'est point de guerir , mais
 de faire ce qui est possible ; &
 qu'il peut traiter fort bien ceux*

à qui il ne peut rendre la san-
 té. A l'égard des autres hom-
 mes ils meritent grace. Un
 Avocat, dit Seneque, qui après
 avoir eloquemment défendu la
 cause d'un accusé, vient à la per-
 dre, ne peut estre taxé d'igno-
 rance, parcequ'il na pas tenu à
 luy qu'il n'eust une meilleure cau-
 se & qu'il ne la gaignast. Un
 soldat qui soustenant en brave
 l'effort d'un bataillon succombe
 sous une grande multitude
 d'ennemis, reçoit plus de gloire,
 que s'il estoit demeuré victo-
 rieux par la défaite d'un seul;
 & les Medecins, qui dans une
 maladie mortelle, ont appli-
 qué tous leurs soins imaginables
 à la guerir, & n'en ont pû ve-
 nir à bout, sont des ignorans
 & des homicides : ils ont tort,
 & je m'estonne comme les Ma-

est fa-
 num fa-
 cere, sed
 quo us-
 que fieri
 potest
 eo; per-
 ducere.
 Licet e-
 nim eos
 qui non
 possunt
 recupera-
 re sanita-
 tem ta-
 men cu-
 rare be-
 ne.
 Arist. 1.
 Rhetor. 6.
 10.
 Etiam
 damnato
 reo ora-
 tori con-
 stat elo-
 quentia
 officium
 si omni
 arte usus
 est.
 Senec. l.
 7. de be-
 nef. c. 13

gistrats n'ont point encore condamné les Medecins à guérir tous les malades de quelque qualité & condition qu'ils soient. La necessité est pressante, & les juges n'en peuvent pas ignorer : les plaintes sont continuelles, il ne meurt pas un malade que ses parens, ou ses amis n'en accusent le Medecin: l'un dit que le mort a esté saigné excessivement, l'autre qu'on l'a fait trop jeuner, celui-cy accusera la violence des purgatifs, cet autre le contretemps des remedes, enfin comme on dit vulgairement *la mort n'est jamais en faute*, le Medecin est coupable de tous les maux qu'elle fait; & vous verriez que s'il n'y avoit point de Medecins au monde, il ne mourroit jamais personne. Pour pu-

nir des criminels si bien con-
 uaincus , on passe souvent à
 des violences aussi justes que les
 accusations. Alexandre le
 Grand dans le déplaisir extré-
 me qu'il ressentit de la mort
 d'un de ses favoris , fit brusler
 le Temple d'Esculape : la fem-
 me de Gontran sœur du Roy
 Chilperic , se voyant frappée
 de la peste , engagea sans raison
 son mary à faire mourir les Me-
 decins qui l'avoient traitée :
 Louis X I. maltrahita ceux , qui
 dans une défaillance , l'éloigne-
 rent par force des fenestres de
 sa chambre , pour le faire re-
 venir de sa foiblesse ; & il punit le
 Medecin de Charles V I I. son
 pere , à cause que suivant les
 regles de son art , il avoit con-
 traint le Roy malade à manger.
 Ces chastimens estoient du

moins aussi raisonnables ; que les mépris & les calomnies dont les particuliers prétendent les punir.

On a grand tort , répondit Cleante , de choquer l'impunité que les Medecins se sont politiquement établi , pour sûreté de leurs meurtres. Ces gens-là n'avoient pas leu Pline , & ne sçavoient pas que le Medecin seul , de tous les hommes , doit estre remercié des fautes qu'il a fait. Il est vray que selon vous il n'en échappe jamais aucune dans les maladies à ces habiles Medecins , tout leur reussit comme ils l'ont projecté. La Medecine a bien changé de face depuis deux ou trois jours. Elle estoit alors conjecturale , & à present elle est infallible.

Au contraire , dit Sofandre ,

c'est à cause qu'elle n'est pas infaillible que les sçavans Medecins ne font point les fautes ordinaires dont vous les accusez. J'avoué que dans les maladies, il peut survenir des accidens contre la prevoyance des plus habiles, mais ce ne sont pas des fautes à leur égard, s'ils ont suivy les regles de la Medecine. *Un Medecin, dit Senecque, s'est acquitté de son devoir, quand il a fait tout ce que l'art luy peut inspirer, pour rendre la santé à son malade.* Le sujet sur lequel la Medecine s'occupe est si caduc & si bigarre, les ressorts en sont si mystérieux, qu'il est impossible au plus sçavant des hommes de reüssir toujours dans ses mesures. La Nature contre ses loix ordinaires vient souvent rom-

Medicus
si omnia
fecit ut
sanaret,
peregit
partes
suas.
Senec. l.
7. de ben.

pre toutes celles qu'un Medecin a tres sagement prises. On ne s'enqueste point de cela, on ne compte pas mesme les fautes de ceux qui gardent les malades, les beveuës du Chirurgien, les *qui pro quo* de l'Apotiquaire, la desobeïssance & l'intemperance des malades : le Medecin répond de tout. Il faut mesme qu'il soit caution des ordres du Ciel, qui prononce souvent en punition de nos crimes, des Arrests irrevocables de mort. S'il y a des maladies naturelles, il en est aussi, comme nous avons dit, de surnaturelles, que Dieu envoie exprés pour chastier les hommes, éprouver leurs patiences, ou pour faire éclatter sa gloire. Hyppocrate dans son paganisme, a confessé qu'en certains maladies

maladies il y avoit *quelque chose* ^{3. 11. 11.}
de divin. Nous lifons au livre
de Job, que le demon frappa ^{Iob 21}
ce saint homme d'un ulcere
tres-malin. David pour le châ- ^{2. Reg.}
timent de fa vanité fut avec ^{6. 24.}
fon peuple affligé d'une furieu-
se peste. Le Roy Joram, pour ^{2. Paral.}
ses impietez, fut puny d'un flux ^{2.}
de ventre incurable, qui le mit
au tombeau. Alcimus qui se dif- ^{1. Mach.}
pofoit à ruiner Jerufalem, fut ^{9.}
atteint d'une paralyfie univer-
felle, qui le conduifit à une
mort tres-douloureuse. Antio- ^{2. Mach.}
chus ressentit les coups de la ^{9.}
main de Dieu dans une playe
fecrette & incurable. Giezi en ^{4. Reg. 5.}
punition de fon avarice fut cou-
vert de lepre. Le Fils de Dieu
nous enseigne qu'il voulut per-
mettre la mort de Lazare, afin ^{JOAN. 11.}
de faire paroistre en fa resurre- ^{v. 4.}

X

tion le pouvoir qu'il avoit sur la mort. Dans toutes ces maladies, & dans une infinité d'autres, qui arrivent tous les jours par les ordres secrets de la Providence, le Medecin ne peut pas guerir, comme nous l'avons prouvé au premier entretien par l'exemple du Roy Afa, & comme il paroist par les exemples de ces maladies, que l'Ecriture sainte nomme incurables: *Il n'est point de prudence ny de conseil qui puisse s'opposer à Dieu.* Que doit-il donc faire lors qu'il voit tous ses remedes sans effet, autre chose que de suivre les ordres immuables de Dieu, & d'adorer sa Providence?

Non est prudentia, non est consilium contra dominum.
Prov. 2.

A peine Sofandre achevoit ces paroles, que Cariste luy vouloit repliquer: Mais Cleante

retenant Cariste de la main : attendez , luy dit-il, jusqu'au bout, vous allez bien-tost voir que l'eloquence de Sofandre nous prouuera par l'Ecriture, qu'un Medecin est obligé de tuer un homme.

Le Ciel & la Nature , reprit Cariste , est l'azile commun des Medecins un peu pressez. Quand les malades guerissent, ils ne vont point chercher ny l'un ny l'autre: mais s'il y a quelque beueüe à couvrir, ils les scauent trouver à propos. Si le mal s'adoucit , c'est , disent-ils un effet visible du remede; s'il empire , c'est la nature du mal , qui sans leur secours seroit devenu plus grand. *Ils n'ont garde, dit Montaigne, de faire mal leurs affaires, puisque le dommage leur tourne à profit.* Mais ce qui est

encore plus étrange le Medecin tuë, & coupable qu'il est du meurtre, il s'en constituë l'accusateur contre le malade, la

Nemo si-
ne gravi
si a culpa
moritur
nemo si-
ne Medi-
ci magna
laude fa-
natur.

Petrar. l.
12. rerum
sens. ep.
2.

Nature & le Ciel mesme. *Enfin le malade qui meurt, dit Petrarque, est toujours le coupable, & pas un ne réchappe, que le Medecin ne s'en attribué la gloire.*

Nous ne pretendons pas qu'ils doivent guerir malgré le Ciel & la Nature. On sçait qu'ils ne peuvent rien aux maladies sur-naturelles : Les histoires que vous avez rapportées de l'Ecriture sont curieuses, & je veux vous en citer une à mon tour : c'est celle de la femme malade du flux de sang, qui pendant douze années fut tourmentée par divers Medecins, lesquels empirerent son mal en épuisant sa bourse. Je n'ajoute rien aux

termes de l'Evangile, en voicy
 le texte latin. *Mulier que erat* Marci 5.
in profluvio sanguinis annis duo-
decim, & fuerat multa perpes-
sa à compluribus Medicis: & ero-
gaverat omnia sua nec quid-
quam profecerat, sed magis de-
terius habebat. Si les Medecins
 empirent quelquefois les mala-
 dies, comme assure l'Evangi-
 le, quel inconvenient y a-t-il à
 dire qu'ils font aussi quelquefois
 mourir à force de les empirer ?

Que sçavez-vous, répondit
 Sofandre, si le Fils de Dieu ne
 rendit point cette maladie re-
 belle à tous les remedes des
 Medecins, comme celle de La-
 zare, afin que la guerison qu'il en
 devoit faire en parust plus mi-
 raculeuse, ou si la multitude &
 l'ignorance des Medecins qui
 la virent n'empirerent point

X iij

son mal : vous sçavez que nous ne parlons point icy de ces ignorans. Mais afin de ne point entrer dans cette discussion, j'avouë qu'il est de certains corps si mal disposez, des maladies si bizarres, que les remedes ordonnez par les plus habiles Medecins peuvent quelquefois empirer, & mesme faire mourir un malade, pensez-vous que pour cela la Medecine doive estre condannée & bannie comme une meurtriere?

Bon. Qui dit cela? répondit Cariste, il la faut couronner pour ces beaux exploits. C'est icy que l'eloquence va jouer son rôle.

La raison y suffit, repartit Sofandre, si vous pretendez à ce sujet qu'on doive condamner les Medecins, vous ren-

versez tout ce qui est de bon sens, & d'usage receu parmy les hommes. Ce prudent Medecin pour un malade, dont malgré toutes les precautions, il aura avancé les jours, en aura peut-estre guery deux mille autres. Où est la justice de le blasmer d'un accident, duquel avec toute sa capacité & la diligence requise, il n'a pû se parer? luy, dis-je, qui par tant de biens qu'il a faits ailleurs, recompense abondamment ces petites pertes inevitables. Le docte Celse s'occupoit l'esprit d'une semblable pensée, lorsqu'il disoit si judicieusement:

les choses qu'on a inventées à dessein de guerir, empirent quelquefois les maladies. La foiblesse de l'esprit humain, qui travaille sur tant de corps diffé-

Que mendendi causa fuit, in pejus nonnumquam convertuntur, neque id

X iij

evitare
 humana
 imbecil
 litas in
 tanta va-
 rietate
 corporū
 potest :
 sed est
 tamen
 medici-
 næ fides
 quæ mul-
 to sapien-
 tius
 perque
 multo
 plures
 ægros
 prodest.
 Cornel.
 de f. l. 2.
 c. 6.
 Vehemē-
 ter hunc
 Medicū
 laudari
 qui parū
 peccet.
 Hipp. de
 art.
 Galen. in
 3. prog.
 c. 41.

rens, ne scauroit éviter ces
 tristes revers; cela ne doit pour-
 tant pas ruiner en nos esprits le
 credit de la Medecine, qui cause
 incomparablement plus de biens,
 & soulage beaucoup plus de ma-
 lades, qu'elle n'en incommode.
 Un pareil sentiment fit avouër
 autrefois à Hippocrate qu'un
 Medecin qui ne faisoit que peu
 de fautes, devoit estre loué,
 comme tres-habile en sa profes-
 sion: & Galien à ce sujet nous
 dit que comme c'est un avanta-
 ge au dessus de la foiblesse hu-
 maine de ne manquer jamais,
 le privilege du sçavant artiste
 est de faillir tres-rarement: en
 effet, Cariste, dans l'ordre où
 le monde est conduit, prend-
 on les choses d'un autre sens?
 Je vois un marchand, qui après
 avoir achevé mille navigations,

vient à faire un triste naufrage qui le ruine, lorsqu'il pensoit s'enrichir, concludray-je que le commerce est pernicieux aux hommes, & qu'il doit estre défendu? un General qui par sa valeur a défendu souvent sa Patrie, & agrandy par ses conquestes l'Empire de son Prince, surpris d'un revers de fortune, vient à perdre une bataille, doit-il, pour ce mauvais succez, estre puni comme un criminel d'Etat? un Juge qui a fait voir son integrité en mille affaires, est quelquefois surpris par une deposition de temoins bien concertez, ou par la subtilité des Avocats, & pensant chastier justement un criminel, il envoie à la mort un innocent, dois-je sur cette erreur condamner la jurisprudence comme une

meurtriere ? faudra-il pour cela exterminer les Juges , chasser les Avocats ? si l'on agissoit de la sorte , il y auroit , Cariste , bien des gens reduits au petit pied.

Toutes ces instances , dit Cariste , sont fort à propos , pourveu que le nombre de ceux que les Medecins guerissent , excedaist en la proportion que vous dites la quantité de ceux qu'ils tuent : mais nous sommes bien esloignez de compte : pour un qui malgré le poison de leurs drogues , réchappera par hasard , ils en font mourir des centaines , je sçay que

Hé mon Dieu , l'interrompit Cleante , qu'allez-vous objecter à Sofandre , ne voyez-vous pas que ces grands carnages font la gloire des Medecins ? c'est

la dessus que Petrarque assure Rerum
senil.
l. 5 ep. 4.
que ces fameux docteurs meri-
tent bien la gloire du triomphe,
pour avoir mis au nombre des
morts plus de milliers d'hom-
mes, qu'un General d'Armée
chez les Romains n'en devoit
avoir defait pour estre digne de
ce grand honneur.

Cela ne couste rien à dire ;
repliqua Sofandre , je peux à
mesme frais soustenir le con-
traire, qui de nous aura raison ?

Les choses de notorieté pu-
blique, dit Cleante, n'ont pas
besoin de preuve : la raison est
inutile où l'experience fait foy.
Pourquoy voyons-nous mourir
tant de jeunes gens entre les
mains des Medecins : à qui en
imputer la cause ? sin on à leurs
remedes ; lesquels , selon la
pensée de vostre Galien mesme,

ont tous quelque qualité maligne qui ruine la Nature. C'est pourquoy il n'y a pas lieu de s'estonner si l'on dit que la Medecine est plustost un art d'empoisonner, que de guerir; & que le Medecin est plus dangereux au malade que la maladie mesme. Ceux qui exercent ce bel art, sont contraires en toutes choses, & ne conviennent qu'en ce point seul, qu'ils tuent tous également, quoyque d'une maniere differente: l'un d'un naturel bouillant & temeraire, eprouve effrontement toutes sortes de remedes aux despens de qui il appartiendra: un autre plus froid & plus melancolique, s'attache à la pratique ordinaire, il feroit plustost perir tout le genre humain, que d'en omettre la moindre for-

malité, & il s'imagine que les statuts de ses Anciens sont préférables à toutes les loix de la Nature & de la raison : l'un répandant cruellement le sang des malades, leur fait sortir l'ame par les veines : un autre avec l'antimoine, que peu d'année auparavant il avoit mis au rang des poisons, leur vient arracher la vie dans des efforts & des convulsions effroyables. Le Medecin a il mis son patient aux abois ; pour justifier ses beuveës, il demande consultation. On appelle les plus fameux à la ceremonie ; & pendant que le pauvre malade est à deux doigts de la mort, on fait des discours à perte de veüe, où on étale Hyppocrate & Galien : les jeunes pour agréer à leurs anciens opinent

du bonnet , les autres par esprit d'animosité & d'envie contredifent à tout. La dispute s'échauffe , & souvent du Grec & du Latin , ils en viennent, en bon François , à la criailerie & aux coups : le malade cependant pourroit bien en estre soulagé , s'il estoit en estat de rire, mais comme la douleur l'en empesche , il devient le jouët de leurs differentes passions. C'est pourquoy un ancien voyant plusieurs Medecins assemblez en consultation autour d'un malade, *Que de vantageurs*, s'écriait-il, *auprès d'un miserable cadavre*. Calomnie, direz-vous, hé bien n'en croyez que ceux de vostre profession. L'Empereur Maximilien estant malade manda separément plusieurs Medecins , plustost pour s'en

divertir, qu'à dessein de profiter de leurs conseils. A mesure que chacun d'eux approchoit de son lit, il leur demandoit : *Combien*, sans dire autre chose. Beaucoup de ces Docteurs n'entendoient pas ce que l'Empereur leur vouloit dire, ils demeuroient muets, & on les faisoit sortir aussi-tost, comme incapables de le traiter. Il y en eut un plus ancien & plus avisé que les autres, à qui Maximilien ayant fait la mesme demande *Combien*, il comprit qu'il l'interrogeoit du nombre de ceux qu'il avoit envoyez au Cimetiere; c'est pourquoy empoignant aussi-tost la grande barbe qu'il portoit, il répondit, *Autant*. Ce Prince jugea celuy-cy le plus spirituel : s'il n'estoit plus sçavant, au moins estoit-il

plus sincere que les autres.

Tout de bon , Cleante , répondit Sofandre , vous m'avez fait peur ? J'attendois une preuve qui nous alloit convaincre de tous les homicides que vous nous attribuez , mais je vois bien qu'au lieu de nous affliger de la sorte , vous n'avez envie que de vous divertir par ces jolies rencontres , elles sont bien imaginées. Puis donc que vous ne pouvez prouver nettement que les Medecins tuent incomparablement plus de gens , qu'ils n'en guerissent , j'espere au contraire vous faire avouer qu'ils en guerissent beaucoup davantage qu'il n'en meurt entre leurs mains.

Comment , repondit brusquement Cleante , je deviendrois plustost Medecin , que de l'accorder ;

l'accorder ; elle est du dernier
insoustenable.

Vous le croyez ? luy dit So-
fandre. Afin donc de vous en
convaincre , prenez s'il vous
plaist la peine d'entrer dans les
Hospitiaux de cette grande vil-
le. Comptez le nombre de ceux
qui y sont alitez, observez en
suite la quantité de ceux qui
recouyrent leur santé , aussi-
bien que de ceux qui meurent :
& je soustiens que hors les
temps de contagion , pour un
qui decedera , il en guerira du
moins quinze ou vingt. Si vous
faites encore la mesme obser-
vation dans les autres lieux,
vous reconnoistrez qu'il en
meurt encore moins à propor-
tion dans les Charitez des Pa-
roisses ; beaucoup moins encore
dans les Communautez bien

Y.

soignées ; & dans les maisons
des particuliers, qu'en ces Hof-
pitaux. La raison de cela, est
qu'en ces lieux publics l'air y est
corrompu, le soin des mala-
des n'est pas si exact, & que
les personnes languissantes ne
s'y font porter que quand la
misere qui les y reduit, a
rendu la maladie presque incu-
rable.

Ces observations, dit Clean-
te, seroient curieuses, elles ne
me sont jamais venuës dans l'es-
prit ; & jusqu'à ce que j'aye
compté par mes doigts je n'en
sçauois rien dire d'asseuré. Je
le nie toujours par provision.

Comme Sofandre vit qu'ils
nioient une chose si certaine, il
feignit de changer de discours :
mais pour les en convaincre par
des reflexions sensibles, il leur

representa les frequentes maladies dont eux-mesmes, ceux de leur connoissance, & les autres hommes estoient d'ordinaire attaquez, & leur fit avouër insensiblement, que peu de personnes mouroient de leur premiere maladie, qu'à l'âge de quarante ans, les uns pouvant avoir eu dix ou douze maladies, les autres six ou sept, les autres deux ou trois, & quelques-uns encore moins, il estoit tres-raisonnable de croire, que suivant cette proportion, si l'on vouloit partager également à un chacun ces maladies, on trouveroit que chaque personne à l'âge de quarante ans en auroit au moins souffert deux ou trois. Estant donc demeurez d'accord de cette verité, il entra la preuve suivante.

Y ij

Chacun des hommes, dit-il, se servant des remèdes ordinaires réchappe deux ou trois fois de maladies, chacun des hommes se servant des mêmes remèdes ne meurt qu'une fois. Donc de ceux qui se servent des remèdes, il en réchappe beaucoup plus qu'il n'en meurt. L'argument conclu ce me semble. Cela posé, il est aisé de prouver que les Médecins avec leurs remèdes ne font point mourir le grand nombre de personnes que vous dites; car afin que cette accusation fust véritable, il faudroit, ou que tous ceux qui se servent de ces remèdes mourussent, ou du moins la plus grande partie: il arrive au contraire, comme je viens de prouver, que de ces malades il en réchappe beau-

coup plus qu'il n'en meurt. Il est donc constant que les remedes ordonnez par les Medecins ne font point ordinairement mourir.

La premiere proposition de cet argument est aussi indubitable que la seconde. Car de ceux qui expirent, on ne peut serieusement nier qu'il n'en meure déjà un tres-grand nombre de leur mort naturelle, sans que les Medecins y contribuent, & une grande quantité d'autres d'une mort violente ou subite, sans avoir le loisir d'appeller les Medecins, qui les ont autrefois retirez de quelques maladies.

D'ailleurs si, de ces malades il n'en mouroit que la moindre partie, le plus grand nombre qui réchapperoit, seroit toujours

Y. iij

un grand fruit de la Medecine ;
 & cette perte peu considerable
 devroit estre imputée à l'abus
 que les ignorans feroient de
 cet art , qui pourroit estre cor-
 rigé par le soin & l'étude. Ainsi
 ce seroit toujours reconnoistre
 sa realité & son utilité.

La force de cette preuve ;
 continua Sofandre , me semble
 evidente , mais elle paroistroit
 encore mieux en son jour, si par-
 mi ceux qui s'ingerent de solli-
 citer les malades , il ne se trou-
 voit que de bons Medecins ; par-
 ce que tous estant alors gou-
 vernez suivant la bonne meto-
 de , on en gueriroit encore un
 bien plus grand nombre. Mais
 on voit en ce siecle beaucoup de
 Medecins ignorans de toutes
 qualitez , de tous sexes , de tous
 mestiers , qui ne font leurs li-

•
 Fingit se
 Medicū
 quivis
 idiota
 profanus:
 Judæus ,
 Mona-
 chus, hi-
 strico, ton-
 sor, anus.

cences & leurs études qu'à force de meurtres.

A entendre parler les Medecins, repartit Cleante, ils ont toujours raison. *Ils font de la langue des guerisons merveilles : mais, dit Petrarque, ils tuent en effet, de sorte que dans les discours & dans leurs actions ce sont deux sortes de personnes toutes differentes. Qui peut connoître au vray le nombre des malades gueris, & de ceux qui sont morts ? Les Medecins sont adroits & déguisez en cette matiere. Font-ils la moindre cure ? elle est aussi-tost publiée partout. Ont-ils fait mourir ? les défuns ne paroissans plus, on perd bien tost la memoire de leurs meurtres, *La Fortune est pour eux, disoit Nicocles, le Soleil eclaire leurs guerisons, & la**

Verbis
curant re-
bus in-
terimūt,
ut in a-
ctu pro-
fus alii
videan-
tur, ab iis
qui visi-
faciunt in
sermone.
Petr. rerū
senil. l. 12.
ep. 21

terre couvrent leurs fautes. C'est pourquoy Socrate voyant un Peintre ignorant qui s'estoit fait Medecin, dit qu'il avoit usé finement, d'avoir quitté un art qui exposoit ses fautes aux yeux de tous, pour en embrasser un qui les cacheroit dessous terre. Ne nous asseurons donc point

*Plato. l. 3.
de regno.*

à leurs discours : *Les Medecins seuls peuvent mentir en secreté de conscience ;* toutes leurs raisons sont trompeuses, & ne doivent pas nous détourner de la verité que nous avons devant nos yeux. Hé quoy, dit

*Petr. l. 15.
vet senil.
ep. 3.*

Petrarque à ce sujet, *si quelque adroit Sophiste me prouvoit par ses raisons captieuses que j'ay des cornes à la teste, pensez-vous qu'elles eussent assez de forces sur mon esprit pour me faire douter si la chose n'est point, &*
me

me faire porter la main à mon front. J'en crois l'expérience, non pas les paroles. La remarque n'en est pas nouvelle, elle est de tous les siècles. Caton le plus sage des Romains s'en plaignit autrefois écrivant à son fils : *Ces cruels entre eux ont fait serment de nous tuer tous avec leur Medecine; & afin que la confiance que nous avons en leurs secours nous perde plus aisément, ils exigent des salaires pour le soin qu'ils ont de nous faire mourir.* Plaine dit que les Medecins de son temps ne se rendoient fameux, qu'à force d'homicides. C'est pourquoy après avoir crié contre les ennemis du genre humain, il nous apprend que Rome fut plus de six cens ans sans en recevoir aucun; & que peu après les avoir

Juraverunt
inter se
barbaros
nocere
omnes
medici-
na, sed
hoc ipsū
mercede
faciunt
ut fides
eis sit &
facile
disper-
dant.
Plin. lib.
29. proæ.
Experi-
menta
per mor-
tes agūt,
ibid.

Z

admis, voyant les cruautéz, & les meurtres dont ils dépeuploient la ville, elle les chassa honteusement. Depuis ce siecle les auteurs de temps en temps ont écrit contre eux. Petrarque & Montaigne, ont employé la force de leur style à découvrir leur ignorance. Et dans ce dernier siecle n'avons nous pas veu un Poëte fameux qui a revelé leurs tromperies & leurs homicides? Tous les peuples ont écouté ces critiques zelez, & pas un ne s'est opposé à leur censure. Ce consentement universel n'est-il pas une grande marque de verité?

Sans doute, répondit Solfandre, on a tort de n'avoir rien dit, il y faut répondre une fois, & vous prouver que les Medecins n'ont point esté chaf-

sez de Rome, qu'ils n'en ont point esté absens pendant six cens années, & que tous ces auteurs dont vous parlez n'ont rien dit qui puisse seulement effleurer la Medecine.

Bon Dieu, où allez-vous, s'écria Cariste, cela est-il imaginable?

Vous en étonnez-vous, luy dit Cleante, Sofandre vous a bien prouvé que les Medecins ne tuent pas, après cela je tiens son éloquence capable de tout.

J'espere, repliqua Sofandre, vous justifier ce que je dis d'une maniere irreprochable, par ces auteurs-là mesme qui se sont declarez nos plus grands ennemis. Si j'en viens à bout, qu'aurez-vous à dire?

Je seray dit, Cleante, con-

Z ij

tent, je vous jure, je vous y at-
tens au premier entretien ; il
est trop tard pour commen-
cer une si belle entreprise. Nous
irons demain chez vous y exa-
miner tous ces auteurs. Ces
mots finirent la dispute, &
chacun se retira.





VII. ENTRETIEN.

CLEANTE fut le plus diligent à se rendre chez Sofandre à l'heure prise ; il le trouva occupé à feuilletter les auteurs qui ont écrit contre la Medecine. Si-tost que Cariste fut arrivé : C'est aujourd'huy, luy dit Cleante, qu'on va rétablir entierement l'honneur des Medecins. Tous nos anciens ont creu quils avoient esté chassés de Rome, chacun l'a dit jusqu'à present : mais il y a bien des gens trompez. Sofandre nous va faire connoistre, par tous ces gros livres que vous voyez, qu'il n'est rien de plus faux. Pline, Petrarque, Mon-

Z iij

taigne, Moliere, & les autres, depuis qu'ils sont morts, ne font plus ennemis de la Medecine; ils ont fait la paix avec elle, en consideration du grand nombre d'honnestes gens, qu'elle leur envoie pour leur tenir compagnie en l'autre monde. La Preface du 29. livre de Pline n'est plus, comme l'on pensoit, une satyre sanglante contre cet art; par le moyen d'une explication benigne on vous y va faire lire son panegyrique complet.

Le mépris de la Medecine, répondit Sofandre, que vous attribuez à Pline, n'est pas fort à sa gloire. Toute sa vie il s'en fit une étude particuliere. Tous ses ouvrages, & le livre mesme que vous citez, ne sont formez que des recherches curieuses.

sur les vertus medicinales de tous les corps naturels. C'est l'effet d'un jugement rare, d'occuper ses jours à une science qu'on croit digne d'estre exterminée ? & c'est un secret de donner grand credit à des livres qu'on écrit sur ces matieres, que de publier qu'elle a esté condamnée & chassée honteusement ? Je ne pense pas que personne veuille prendre des sentimens si bas d'un si excellent homme. On auroit de la peine à les accorder avec les témoignages d'estime qu'il rend à la Medecine en la mesme Preface que vous alleguez.

Il n'est point d'art, dit-il, plus sujet au changement, cependant il n'en est point de plus utile. Aussi ne trouvera-t-on jamais écrit dans ses livres, qu'elle ait esté

Nulla ars
sapius
mutatur
cum sit
fructuo-
sior nul-
la. *Plin.*
lib. 29.
proam.

Z iiij

chassée de Rome.

Que veulent donc dire, repliqua Cleante, ces mots de Pline:

Le peuple Romain qui ne tarda pas de recevoir les autres arts, témoigna de l'empressement pour la Medecine, jusqu'à ce qu'en ayant fait épreuve, il la condamna.

Populus Romanus neq; in accipiendis artibus lentus, Medicina vero etiam avidus, donec experiam dānavit. Ibid.

Ils ne signifient pas, répondit Sofandre, que les Medecins ayent esté chassés : mais seulement que les Romains blâmerent & prirent en aversion la pratique d'une Chirurgie cruelle, qu'Archagathus & quelques Medecins venus de Peloponnese, exercerent à Rome tranchant & brûlant les malades, sans aucune discretion. Je ne veux que le texte de Pline pour justifier ce que je dis. Car immédiatement après les mots que vous venez de rap-

porter ; il écrit qu'Archagathus estant venu à Rome, il fut honoré des privileges des Senateurs ; que la Ville luy acheta une maison, afin d'avoir le moyen d'exercer publiquement son art ; & en suite il ajoûte, que cet Archagatus fut premierement nommé Chirurgien, que son arrivée à Rome remplit de joye toute la Ville, & que peu après sa cruelle methode luy changea le nom de Chirurgien en celuy de bourreau, & l'estime que les Romains avoient de la Medecine, en une aversion mortelle contre tous les Medecins. Il faut vous rapporter ses propres termes. *On*

dit qu'il fut appellé Chirurgien, qu'il fut receu à Rome avec une joye extraordinaire ; & que peu de temps après sa cruauté à cou-

Vulnerarium eū tradunt fuisse vocatum, mireque gratum adventū

ejus, moy
à savitia
secandi
urendiq;
transisse
nomen
in carni-
ficem, &
in tædiū
artem
enimq;
Medicos.
Ibid.

*per & brusler les malades chan-
gea ce nom en celui de bourreau,
& rendit odieuse la Medecine,
& tous les Medecins.* Caton qui
estoit extremement passionné
pour le bien de sa patrie, à l'oc-
casion de cette cruelle ignoran-
ce, conceut une excessive hai-
ne contre tous les autres Mede-
cins Grecs, qui estoient arrivez
à Rome avec Archagathus. Il
se défit de ces étrangers, qui
regardoient les Romains com-
me des Barbares leurs ennemis;
c'est pourquoy il écrivit à son
fils les paroles que vous rappor-
tastes au dernier jour : *Ils ont ju-
ré entre eux de tuer tous les bar-
bares par le moyen de leur Me-
decine.* Mais l'averfion que Ca-
ton & les autres Romains pri-
rent contre Archagathus, n'in-
teressa jamais l'estime qu'ils gar-

derent pour l'art de la Medecine. La preuve en est au mesme lieu de Pline qu'on nous oppose. Car après les textes que je viens de citer contre l'inhumanité de ces Chirurgiens-medecins, cet auteur voyant bien qu'on en pouvoit prendre occasion de mépris contre une science salutaire, il s'en fait à luy-mesme la difficulté. *Croirons-nous*, dit-il, *que nos peres ayent condamné une chose tres-salutaire?* & il y répond aussitost: *Non, en verité. Ils ne condamnoient pas la science en soy, mais la maniere de l'exercer.* L'on voit nettement par ces mots, que les Romains ne blâmerent pas la Medecine tres-utile en soy, mais la cruelle pratique des Chirurgiens, dont nous avons parlé. Et bien loin

Damna-
tam rem
utilissi-
mam cre-
dimus?
Minimè
hercule.
non rem
antiqui
damna-
bant sed
artem.
Ibid.

de chasser les Medecins , Plinẽ
 toujours au mesme endroit , ob-
 serve , que le peuple Romain ,
 chassant ensuite les Grecs de tou-
 te l'Italie , en excepterent nom-
 mement les Medecins ausquels
 ils permirent en privilege de re-
 ster dans leurs villes. Et Suetone
 recite que sous l'Empire
 d'Auguste , ce Prince voyant
 Rome pressée d'une grande fa-
 mine , en chassa les vendeurs
 d'esclaves , les maistres des jeux
 de Gladiateurs , avec leur suite ,
 & tous les étrangers , excepté
 les Medecins , ausquels il permit
 de rester dans la Ville. C'est
 donc une calomnie , de dire que
 les Medecins ont esté chassés
 de Rome. Et ce qui en décou-
 vre la temerité , est qu'on ne
 trouve pas un Historien Ro-
 main qui le rapporte , & qu'on

Cum Ro-
 mani
 Græcos
 Italia
 pellicerent
 excep-
 erunt Me-
 dicos.
 Ibid.

Magna
 vero
 quondã
 sterilita-
 te & dif-
 ficili re-
 medio
 cum ve-
 nalitias
 & lani-
 starum
 familias
 peregrini-
 nosque
 omnes
 exceptis
 Medicis
 urbe
 e pulif.
 f. t. Au-
 gustus.
 Suet. in
 Oſta.

ne scauroit citer aucun decret du Senat qui les condamne à cet exil , ny aucun autre qui les ait ensuite rappellé à Rome , où personne ne nie qu'ils n'ayent , pendant plusieurs siècles, exercé la Medecine. Est-il croyable que les Romains qui ont écrit les moindres choses , & qui faisoient tout avec un si bel ordre , eussent executé une affaire de telle importance au public sans aucune formalité ?

Cariste voyant bien que Cleante n'avoit rien à repliquer à des autoritez si pressantes , repassoit sur la Preface de Pline , pour voir si Sofandre ne s'écartoit point du sens de cet Auteur , & s'il ne trouveroit point en termes clairs le bannissement des Medecins , mais n'y pouvant rien remarquer en

faveur de son opinion ; Je m'en estois , dit-il , asseuré à Pline , je n'en ay point consulté d'autres sur cette question , mais il n'en parle pas bien nettement.

La lecture des autres Auteurs , répondit Sofandre , vous auroit esté inutile , personne n'en a parlé que luy.

Tous les Scavans , dit Cleanthe , qui sont venus après luy , l'ont entendu comme nous.

Il est vray , dit Sofandre , c'est ce qui les a trompez. La chose leur importoit peu ; Et mesme ils ont bien voulu estre trompez. On est bien aise de trouver à mordre sur les Medecins. Mais je passe plus avant.

Quand nous devrions raisonner sur la supposition visiblement faulse de ce bannissement celebre , la gloire de la Mede-

cine n'y feroit pas à mon avis beaucoup plus interessée que celle des autres arts, dont on a toujours fait grand cas, quoy qu'ils en ayent esté chassés plus d'une fois.

Cariste qui s'interessoit dans la défense presque de toutes les autres sciences, luy demanda de quels arts il entendoit parler.

De celuy mesme, répondit Sofandre, dont vous faites une profession particuliere. Les Avocats se piquent de l'éloquence; & nous lisons que les Romains chasserent de leur ville les Orateurs, & tous ceux qui s'addonnoient à la Rhetorique, par trois diverses fois seulement. La premiere sous le Consulat de C. Fannius Strabon, & de M. Valere Messale; une se-

*Sucton.
l. de illust.*

*Rhet.
Corn. Agric.
de vanit.
scient.*

deuxième fois par Arrest du Senat pendant la censure de Cn. Domitius , L. Licinius Crassus ; & la troisième fois sous l'Empire de Domitien , par un decret solennel du Senat , ils furent bannis de Rome , & de toute l'Italie.

Ce procedé surprend , dit Cariste, quelles raisons avoient-ils de bannir un art que tous les peuples raisonnables cherissent. Les mesmes Romains l'avoient entretenu chez eux avec tant d'éclat , ils avoient recompensé des plus éminentes dignitez ceux qui excelloient en l'éloquence. Je ne conçois pas sur quel fondement ils la recevoient & la chassoient à tant de differentes reprises.

Une conduite si réglée , répondit Sofandre , marque la grande

grande constance de ce peuple, qui selon les diverses visions de son caprice, élevoit tantost aux honneurs, & tantost fouloit aux pieds les memes Arts. Ainsi vous voyez que son goust est un fort bon Juge de leur merite: & que comme la disgrâce a fait grand tort à l'éloquence, elle pourroit aussi decrier beaucoup la Medecine. Mais puisque nos adversaires disent qu'après cet exil pretendu lés Medecins ont esté rappelés à Rome, l'affront auroit, ce me semble, esté suffisamment réparé par cette retractation publique de leurs violences.

Dans vos citations, dit Cleante, vous avez oublié un petit mot de Pline qui nous apprend que la ville de Rome de-

A a

Millia
gentium
sine Me-
dicis de-
gunt, nec
tamen si-
ne Medi-
cina, sicut
Populus
Romanus
ultra sex-
centesi-
mum an-
num.
Plinius.
Præ. lib.
29.

puis sa fondation, a demeuré plus de six cens ans sans Medecins. Les termes ne sont point ambigus. *Mille Peuples*, dit-il, *vivent sans Medecins, non pas toutefois sans Medecine, comme le Peuple Romain qui fut plus de six cens ans sans Medecins.* La memoire manque quelquefois, il est bon de faire resouvenir.

Ces paroles de Pline, reparait Sofandre, n'offensent pas plus la Medecine que les autres passages, puisque le mesme lieu qui marque l'absence des Medecins, prouve la necessité de leur art. Qu'il y ait eu à Rome des Medecins en titre, ou sans qualité; que chacun se soit instruit des preceptes de la Medecine, ou que de certaines personnes seulement en fissent pro-

profession particuliere, qu'importe à cet art salutaire ? neanmoins j'ay des choses plus precises en faveur des Medecins. Je dis que cette opinion que vous attribuez à Pline, n'est pas conforme ny à ses propres écrits, ny à la verité de l'Histoire. Elle repugne à ses écrits, parce qu'au premier passage que vous avez cité, il dit que les Romains, qui ne tarderent pas à admettre chez eux les autres arts, témoignèrent encore plus de promptitude, & d'empressement à recevoir les Medecins, & que leur arrivée fut extrêmement agreable à toute la ville. Comment accorder cette promptitude avec une indifférence pour les mesmes Medecins de plus de six cens ans. Mais la contradiction y est en-

Aa ij.

core visible. Car immédiatement après ces mots, par lesquels vous prouvez cette absence de six cens ans, il ajoute qu'Archagatus Medecin fut honorablement receu à Rome, l'an cinq cens trente cinq de sa fondation; les Romains ne demurerent donc pas plus de six cens ans sans aucuns Medecins. Cette opinion ne s'accorde pas mieux à l'histoire. Denis d'Halicarnasse rapporte qu'en une peste qui affligea la ville de Rome, trois cens ans après sa construction, la contagion se répandit si fort que *les Medecins, ny les amis des malades ne suffisoient pas à les traiter, tant le nombre en estoit grand.* Les Medecins estoient donc à Rome dès le troisieme siecle. Une autre peste depeuplant la ville,

• Nee me
dicis in
tanta æ
grota-
tiū mul-
titudine
sufficien-
tibus.
Dion.
Halicar
l. 10.

l'an 461. de sa fondation, comme remarque Pline, les Romains, sur les oracles des Sybilles, envoyerent en ambassade Q. Ogulnius Gallus à Epidauré, pour faire transporter à Rome l'image d'Esculape. Elle y arriva l'année suivante, & aussi-tost on luy éleva un Temple proche de la ville, & l'on luy fonda des Prestres, de sorte que la Medecine y fut toujours respectée & entretenüe depuis.

Il reste donc au moins, dit Cleante, encore les trois premiers siècles depuis la construction de Rome, que les Romains ont vécu sans Medecins.

Pensez-vous, répondit Sofandre, qu'il soit fort croyable que les Romains estant occupez à des guerres continuelles, où les blessures & les maladies

A a iij

estoyent frequentes ; pussent
demeurer sans Chirurgiens ou
Medecins. Que cela soit , je le
veux bien. Où est le desavan-
tage particulier à la Medecine.

3: Desin-
ganno. 2
part.

Gram-
matica o-
lim Ro-
mæ, ne
in usu
quidem
nedū in
honore
ullo erat:
rudi sci-
licet ac
bellicosa
etiam tū
civilita-
te, recdū
liberali-
bus dis-
ciplinis
vacante.
Suet in
limine l.
de illust.
Gram.

L'Abbé Lancelot observe que
la ville de Rome demeura six
cens ans depuis sa fondation ,
sans école publique d'aucun art.
C'est pourquoy Suetone se
plaint de la negligence que les
premiers Romains avoient eu
de la Grammaire. *Bien loin ,
dit-il , que la Grammaire fût
autrefois honorée à Rome , elle n'y
estoit pas seulement en usage ;
d'autant que les Romains alors
encore grossiers & attachez aux
armes , ne s'occupoyent pas encore
à l'étude des Arts liberaux.*

Cicéron rend la mesme rai-
son de la negligence qu'ils a-
voient pour tous les autres

Arts. Ce peuple originairement composé d'une troupe de brigans & de vagabonds, que Romulus ramassa de tous costez, n'avoit gueres de disposition à l'amour des Lettres. Leur esprit prevenu des grands soins d'établir leur domination naissante, n'avoit aucune pensée pour les Arts. Ils comptoient pour inutiles à l'Etat tous ceux qui ne portoient pas les armes. Ainsi tous les sçavans leur estoient également odieux. Quelle merveille donc que la Medecine fut enveloppée dans ce mépris universel? Si elle y trouve du rabais, les autres sciences en seront-elles exemptes?

L'honneur de la Medecine, dit Cleante, se sauve dans les tenebres de l'histoire ancienne, mais il ne trouvera pas le mes-

me fuyant dans les écrits de
de Montaigne, de Petrarque,
& de Moliere, *le distinguo* n'est
gueres de mise chez eux : Ils
ont expliqué la forfanterie de
cet art un peu plus nettement
que Piine. Vous nous avez pro-
mis que vous nous prouveriez
par leurs propres écrits, qu'ils
ne luy ont donné aucune at-
teinte. C'est ce que j'attends
avec impatience.

Comme je pretens, repliqua
Sofandre, executer ponctuelle-
ment ma promesse, j'ay leu dili-
gement leurs ouvrages, & j'ay
amassé dans ce papier les pas-
ges dont j'ay besoin, afin d'estre
fidele dans les citations : Vous
me permettez, s'il vous plaist,
d'en soulager ma memoire.
Commençons par Montaigne,
il a dépeint dans ses livres tous
les

les traits de sa vie. On y voit un naturel emporté, fier, opiniâtre, entesté de son mérite propre. Il avouë au livre 2. de ses Essais chapitre 36. qu'il estoit né avec une grande aversion naturelle contre la Medecine : un peu plus bas il dit qu'il n'avoit jamais esté d'humeur à violenter son naturel ; il est donc croyable, que sur le mépris qu'il avoit pour la Medecine, il a suivy son inclination naturelle, & qu'il n'en a gueres consulté la raison. De plus on sçait que la Medecine condamnant toujours l'excez des plaisirs, elle ne peut gueres se faire des amis entre les voluptueux : Montaigne estoit de ce nombre. Il confesse au chapitre dernier de ses Essais, estre tellement sujet à son plaisir,

B b

Essais de
Montaign.
l. 3. c. 15.

qu'il ne luy avoit jamais rien refusé : J'ay, dit-il, fait ceder à mon plaisir bien largement toute conclusion medicinale. Sain & malade je me suis toujours laissé aller aux appetits qui me pressoient. Je donne grande autorité à mes desirs & inclinations. Je n'aime point guerir le mal par le mal. D'estre sujet à la colique, & sujet à m'abstenir du plaisir de manger des huïstres, ce sont deux maux pour un. Puisqu'on est au hazard de se mécompter, hazardons nous plûtoft à la suite du plaisir. Il declare au mesme lieu sa valeur en matiere d'amour, & se vante mesme d'avoir esté impudique long-temps avant l'âge de connoissance. Il ne me souvient point de moy de si loin, dit-il, & peut-on marier ma fortune à celle de la Quar-

*tilla de Petrone? C'est pour
 quoy mesurant tout au pied de
 la volupté : Si c'est , dit-il au
 mesme chapitre , une Medecine
 voluptueuse , acceptez là , c'est
 toujours autant de bien present.
 Le plaisir est des principales espe-
 ces du profit. Un homme qui a le
 cœur si bien réglé est capable
 de fort beaux sentimens , & l'on
 doit faire grand cas des oracles
 qu'il prononce. Voyez , je vous
 prie , jusqu'où va la force de
 son jugement. Les Babyloniens ,
 dit-il au mesme chapitre , por-
 toient leurs malades en la place ,
 le peuple estoit le Medecin ; cha-
 cun des passans selon son expe-
 rience leur donnoit quelque avis
 salutaire. Nous n'en faisons gue-
 res autrement. Il n'est pas une
 simple femmelette , dont nous
 n'employons les barbotages &*

B b ij

les brevets. Et selon mon humeur,
si j'avois à accepter quelque me-
decine, j'accepterois plus volon-
tiers celle-cy qu'aucune autre.
D'autant qu'au moins il n'y a nul
dommage à craindre. Est-ce là
le langage d'un auteur judi-
cieux? Il juge qu'il y a plus de
seureté à se servir des recettes
de toutes sortes de gens igno-
rans & sans experience, que des
remedes d'un Medecin expert.
Si un homme n'avoit point étu-
dié en Medecine, s'il estoit un
simple Cordonnier, ou un Ma-
nœuvre stupide, il seroit habile
à guerir les malades: mais par-
ce qu'il est expert & sçavant,
ses remedes ne valent rien. Je
ne sçavois pas encore que la
confusion fust preferable à la
methode, & l'ignorance à la
doctrine; Montaigne nous l'ap-

prend aujourd'huy. Voicy encore un échantillon de son raisonnement. Il veut prouver que la Medecine est inutile ; c'est ainsi qu'il s'y prend : *La Medecine se forme par experience, aussi se fait mon opinion. Mon pere a vécu soixante & quatorze ans, mon ayeul soixante-neuf, mon bisayul près de quatre-vingt sans avoir gousté aucune Medecine.* La merveille est rare ; & toute la Medecine est ruinée ; puisque deux ou trois personnes naturellement bien disposées ont vescu sans l'usage des drogues. Si la Medecine n'est fondée que sur deux ou trois experiences semblables, elle a beaucoup à craindre de cet argument.

Mais examinons un peu, continua Sofandre, quelle fut la san-

B b iij

*Essais de
Montaigne.
l. 2. c. 37.*

*Essais de
Montaigne.
l. 2. c. 37.*

ré de ces gens qui bravoient si
fierement la Medecine. Montai-
gne écrit au même chapitre, que
son pere mourut affligé d'une
grosse pierre en la vessie , qu'il
ressentit en l'âge de 67. ans , &
que ce mal luy dura 7. ans, *trai-
nant*, dit-il, *une vie bien doulou-
reuse*, & il s'étonne qu'entre plu-
sieurs freres & sœurs, luy seul fut
attaque de la pierre comme son
pere. Il s'en apperceut , dit-il ,
dés l'âge de 45. ans , il en fut
tourmenté jusqu'à l'âge de 59.
auquel il mourut ; il fut encore
travaillé de la colique & d'au-
tres maladies. *J'ay*, dit-il, *sou-
vent esté malade , & j'ay quasi
essayé de toutes sortes de mala-
dies*. Voila la grande fanté qui
le rend si fier. Je croy, Cleante,
que vous n'avez pas grand em-
preslement pour une fanté pa-

reille. *Je ne dis pas*, écrit-il au livre 2. chap. 37. *qu'il ne puisse y avoir quelque art de la Medecine, qu'il n'y ait parmy tant d'ouvrages de la Nature des choses propres à la conservation de nostre santé ; cela est certain : J'entens bien qu'il y a quelque simple qui humecte, quelqu'autre qui desseche, &c.* Il dit ensuite qu'il n'est rien de si penible qu'on ne doive souffrir pour recouvrer la santé, le plus précieux tresor de la vie. Vous diriez après cela qu'il va dire des merveilles de la Medecine, cependant voila ce qu'il en écrit ensuite au mesme chapitre. *Au reste j'honore les Medecins pour l'amour d'eux-mesmes, en ayant veu beaucoup d'honestes hommes, & dignes d'estre aimez. Ce n'est pas à eux que j'en veux ;*

B b iij

s'est à leur art. N'admirez-vous point ce discours ? Il honnore les Medecins, & il méprise la Medecine qui les rend honorables. Pas un de ses ennemis n'ont dit ouvertement qu'ils en vouloient à l'art mesme de la Medecine : ils ont dit qu'ils crioient contre les faux Medecins. C'est ainsi que Petrarque a parlé en cent endroits.

Que pouvez-vous dire, l'interrompt Cleante, contre ce docte Italien ? N'allez-vous point aussi luy reprocher sa volupté, & la foiblesse de son jugement ? Vous en avez sujet. Toute sa vie fut un jeûne & une abstinence continuelle. Ses écrits portent les marques du plus sublime genie de son siecle: Il fronde pourtant assez joliment les Medecins.

Ce qu'il a écrit contre eux, répondit Sofandre, doit estre un peu suspect. Il parloit en homme passionné. Ses interests particuliers l'avoient engagé en des animositez furieuses contre les Medecins. Il l'avoit en l'epitre 4. du livre 5. Des affaires de sa vieillesse. *Je sçay*, dit-il, *que bien des gens sont entièrement persuadez, que je suis l'ennemy public des Medecins, à cause des differens que tout le monde sçait que j'ay eu en France contre eux.* On voit les effets de sa passion en quatre livres qu'il a laissez, qui ont pour titre **INVECTIVES CONTRE UN MEDECIN FRANÇOIS, &** qui sont remplies des injures les plus emportées qu'on puisse proferer contre des ennemis. Il estoit donc piqué au jeu; ainsi

Scio
multis
persuasū
imo infi-
tum Me-
dicorum
omnium
me pu-
blicum
hostem
esse pro-
pter vul-
gatum
certamen
quod cū
illis mi-
hi olim
in Gal-
liis fuit.

ce n'est pas merveille s'il s'égarre dans ses emportemens , & s'il tombe dans des contradictions perpetuelles , je vais vous en lire quelques-unes.

Au 12. livre des affaires de la vieillesse , Epist. 2. il soutient que la Medecine n'est point du tout parmy nous , qu'elle est seulement en l'idée de Dieu , & que si les Medecins ont quelque art , c'est un art de tromper , de voler , & de tuer les hommes. En la derniere Epist. du mesme livre , il parle ainsi.

Quoy me dira quelqu'un n'exceptez-vous pas un Medecin de l'infamie de cette accusation ? en verité je le voudrois bien , dit-il , car je ne scay comment il se fait qu'il n'y ait aucune profession au monde où j'aye tant d'amis qu'en Medecine ; mais pour

*ne rien deguiser, j'en ay cherché
 en vain quelques-uns que j'en
 puisse exempter ; je trouve bien
 des hommes doctes & éloquens,
 mais je ne trouve aucuns Medecins.
 Dans ces passages on voit
 qu'il nie absolument qu'il y ait
 parmi les hommes aucune Me-
 decine, ny vrais Medecins : ce-
 pendant voicy d'autres lieux
 où il assure tout le contraire,
 c'est en la premiere Epist. du
 livre 12 des choses de la vieil-
 lesse. Je n'ay pas, dit-il, me-
 prise l'art, mais les artistes,
 excepté quelques-uns qui me
 semblent estre de vrais Medecins,
 & que je cheris à ce sujet,
 & au second livre de ses invecti-
 ves, si je ne me trompe, dit-il,
 je connois quelques bons & veri-
 tables Medecins qui ont l'esprit
 & la prudence necessaire au*

Nec
 quicquā
 hactenus
 quos ex-
 cipiam
 quæro,
 doctos
 quidem
 viros &
 eloquen-
 tes inve-
 niō, non
 Medicos.

Non qui-
 dem ar-
 tem ip-
 sam, sed
 artifices
 parvipē-
 di præter
 aliquos
 viros
 quos di-
 lexin quo-
 niam ve-
 ri mihi
 Medici
 videntur.
 Aliquot,
 ni fallor,
 Medicos
 veros no-
 vi, & in-
 genio, &

ea quæ in
omnium
artium
arte po-
nenda
est, dif-
cretione
pollen-
tes.

plus noble de tous les arts. Et afin qu'on ne croye pas que je donne un sens forcé à ses paroles, voyons comme il explique ce qu'il entend par ce mot de vray Medecin, au 5. livre des choses de la vieillesse Epist. 4. Si ces personnes, dit-il, sont de vrais Medecins, sans doute ils aydent la nature, ils combattent les maladies ils rendent la santé aux malades, ils la conseruent aux sains, & ils l'affermissent en ceux en qui elle est douteuse. Il a reconnu de veritables Medecins, donc selon luy-mesme, il y a des gens qui peuvent faire toutes ces merveilles. Voila la premiere contradiction, écoutez-en une seconde.

L. 5. ve-
rum se-
nil ep. 4.

En une de ses épistres il louë son amy qui estoit revenu d'une grande maladie, de ne s'estre

servy d'aucun Medecin , *parce que*, dit-il, *il n'est point de chemin plus court pour arriver à la santé que de manquer de Medecin*: & en une autre lettre qu'il écrit au Pape Clement VI. son maistre , en la vie duquel, comme il dit, toute sa fortune consistoit, il luy conseille de choisir, entre plusieurs, un Medecin fidelle & sçavant, pour le guerir d'une grande fièvre qui le travailloit alors. De sorte que, suivant Petrarque, il est de veritables Medecins, & il n'y en peut avoir ; il en connoist quelques-uns, & il n'en sçauroit trouver ; il se faut servir de Medecins dans la maladie, & il ne s'en faut point servir. Voila l'auteur du monde le plus commode, on y trouve tout ce qu'on veut : il soustient

à merveille le pour & le contre de la Medecine. Elle trouve au moins cela de bon dans les contrarietez de cet auteur, que ses injures ne luy peuvent nuire, & que toutes les louanges qu'il donne malgré luy aux Medecins, luy sont tres favorables. Prenez garde aux grands avantages qu'il leur attribue sans y penser, *je cherche*, dit-il, Epist. 3. du livre 5. des affaires de la vicillesse, *des gens dont l'employ soit de rendre la santé: si j'en trouve quelques-uns, je ne les aimerai seulement pas, mais je les adorerai presque, comme des personnes qui nous donnent des biens, que nous devons attendre de Dieu seul.* Il a reconnu, comme j'ay observé, que les vrais Medecins procurent ces excellens biens aux

Salutis
professo
res quæro
quos si
inveniam
non dicit
gam me.
do sed
Paulo
minus a-
dorabo
divini
muneris
largitæ-
res.

hommes ; il est demeuré d'accord en plusieurs endroits qu'il se trouve de vrais Medecins au monde ; & parconsequent il doit avoier que les Medecins sont d'un merite qui les approche de la divinité. C'est pourquoy après que sa passion l'a emporté à mepriser en plusieurs endroits les maistres de nostre art , & tous les autres Medecins , il revient quelquefois à son bon sens , & temoigne l'estime qu'il en fait , particulièrement au premier livre de ses invectives : *je crois , dit il , qu'Hippocrate a esté un tres-sçavant personnage , que Galien sous sa conduite ajoûta beaucoup de choses à celles qu'Hippocrate avoit trouvées : je ne veux point ternir la gloire de ces excellens hommes , puis il ajoûte aussi tost*

Invenies
me nihil
omnino
contra
medici-
nam ve-
roque
Medicos:
sed contra
discer-
ptores at-
que ad-
versarios
Hippo-
cratis:

quod
eodem
plauden-
te fieri
credidi.

on ne trouvera pas que j'aye rien dit contre la Medecine, & les vrais Medecins, je n'ay parlé au contraire qu'en faveur d'Hippocrate & contre ses ennemis qui decrient sa doctrine.

Si, repartit Cleante, il est quelquefois échappé à Petrarque de dire qu'il y eust de vrais Medecins, il a aussi-tost averty qu'ils estoient bien rares, & bien difficiles à trouver parmi un grand nombre d'ignorans, ainsi sa declaration ne fera pas de grand usage aux Medecins.

Esto nul-
los nove-
verim
Medicos
nullos
excepe-
rim,
quid ve-
tat esse

Petrarque, reprit Sofandre, répond luy mesme à ce que vous dites: *qui peut empescher*, dit-il au second livre de ses invectives, *qu'il y ait de vrais Medecins qui me soient inconnus, particulièrement à moy qui n'ay par*
mes

*mes emplois aucun commerce
avec eux, & qui ne suis point
redevable de ma santé aux
Medecins, mais à la Nature.*

Mais je veux qu'il fust alors
peu d'habiles Medecins, &
quoy que la difference soit
grande de la Medecine d'apre-
sent à celle du temps de Pe-
trarque, je veux encore suppo-
ser à plaisir que le nombre des
sçavans Medecins est aussi rare
qu'il estoit de son temps; la
Medecine en doit-elle estre
moins estimée? je m'en rap-
porte à Petrarque mesme, *bien
loin*, dit-il, au second livre de
ses invectives *que ce petit nom-
bre de bons Medecins soit un su-
jet de honte, c'est au contraire un
titre d'honneur à la Medecine,
qui doit estre aux nobles cœurs
un aiguillon pour les presser*

Cc

aliquos
ignotos
mibi,
præfer-
tim stu-
diis lon-
ge aliis
vacanti-
bus, &
sanita-
tem cor-
poris de-
benti
non Me-
dicis, sed
naturæ.

d'avantage de s'élever au rang illustre des vrais Medecins. Le croiriez-vous , si je ne rapportois ses paroles : elles ont un tour admirable dans le latin, vous serez peut-estre bien aise de les entendre. *Quid vero, dit-il, si paucos Medicos? quid si paucissimos dicam? non hoc ad artis infamiam, sed ad gloriam spectat: nonne debet generosus animus difficultate non territus, sed accensus ad ipsum nomen gloriosa paucitatis assurgere, seque in partem rarae laudis accitum credere.*

Voulez-vous , dit Cariste ; que je vous ouvre ma pensée ; dans cette contrariété où Petrarque se trouve tantost à nier , tantost à reconnoistre de veritables Medecins : j'estime que pour juger au vray de ses

sentimens , il faut s'attacher à la conduite de sa vie : les actions ont un langage plus sincere que les paroies ; c'est pourquoy quand on sçaura qu'il ne s'est jamais servy de Medecins , & qu'il avoit défendu à ses domestiques d'exccuter jamais sur son corps aucune de leurs ordonnances ; on connoitra aisément qu'il n'a jamais eu de pensée favorable pour la Medecine.

Si nous considerons sa vie , repliqua Sofandre , nous avouérons au contraire que personne au monde n'estoit peut-estre plus convaincu de la verité de cet art. Pour empescher qu'une nourriture trop abondante n'étouffast son corps déjà chargé d'une grande plenitude , il vivoit d'herbes & de fruits , &

C e ij

il jeûnoit presque toute l'année. A dessein de moderer le feu de son temperament , il ne beuvoit que de l'eau , mesme au plus fort de l'hyver; il se faisoit saigner avec abondance , au Printemps , & en Autonne. Il observa jusques dans sa vieillesse mesme , comme il assure , une methode si rigoureuse , & ces remedes ainsi employez à contre temps dereglerent son temperament dont les forces estoient surprenantes. Il languit long-temps sans Medecin , sujet à plusieurs infirmittez , & comme il avoit genereusement témoigné qu'il ne vouloit pas qu'on luy fist venir aucun Medecin quand il seroit malade , son desir fut heureusement accompli : & il eut le bien de mourir paisiblement d'une apo-

plexie entre les bras d'un de ses amis, sans que les Medecins vinssent troubler son repos. Ainsi finit cet ennemy declare de la Medecine : cela me fait souvenir de Moliere qui l'a imité de bien près en ses satyres & en sa mort, tout ce qui est de grand dans le monde il l'a joué.

Il est vray, dit Cariste, mais il estoit particulierement dechainé contre la Medecine, elle estoit en butte à tous ses traits.

Il a poussé, dit Cleante, son caractere jusques au bout, & jamais il n'est revenu du mepris de la Medecine: on ne trouvera, je crois, dans ses ouvrages gueres de contradictions sur ce point. Cependant vous nous ferez voir, Sofandre, qu'il

Cc iij

n'a pas seulement effleuré cette science ; franchement j'ay la dernière curiosité pour une merveille si surprenante.

Je ne doute point, répondit Sofandre, qu'en plusieurs de ses pieces, il n'ait joué les Medecins & la Medecine mesme. Il remarquoit que le peuple prenoit goust à ces sortes de fatyres, il a suivy son inclination, & il y faisoit bien ses affaires : mais soyez seur qu'il parloit contre ses sentimens, le fond de son cœur tenoit pour cette science utile, lors mesme que ses grimaces la decroient. Vous vous imaginez que je dis cecy gratis : je veux que vous n'en croyez que Moliere mesme. J'en ay decouvert la preuve nette & decisive en un endroit de ses écrits, fort propre

à satisfaire vostre grande curiosité, c'est en la preface de la comedie du Tartuffe où il parle ainsi : *Qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours ; il n'y a chose si innocente, où les hommes ne puissent porter du crime ; point d'art si salutaire dont il ne soit capable de renverser les intentions ; rien de si bon en soy qu'il ne puisse tourner à de mauvais usages ; la Medecine est un art profitable, & chacun la revere comme une des plus excellentes choses que nous ayons, & cependant il y a eu des temps où elle s'est renduë odieuse. Un témoignage si favorable à la Medecine, sorty d'une bouche qui a tant crié contre elle, n'est à mon avis gueres suspect : une preface est un lieu où l'auteur*

parle serieusement & de sens
rassis. Dans une piece comique
la plaifanterie & la fiction peu-
vent donner un tour forcé à
ses pensées, mais dans cet en-
droit la raison revenue de tou-
tes les faillies poëtiques parle
toute seule. On ne peut point
attribuer le passage que je viens
de rapporter au caractere par-
ticulier d'un acteur. Moliere
avoit dressé cette preface pour
expliquer à tout le peuple ses
veritables sentimens sur la re-
ligion, que sa comedie du Tar-
tuffe avoit rendus suspects, il ne
parle point là en Poëte ny en
comedien : c'est le seul endroit
où il s'explique en Chrestien &
en Philosophe. C'est pourquoy
il est sans doute plus propre à
nous marquer ses veritables in-
tentions, que tous les autres
textes

textes qu'on pourroit tirer du corps de ses Comedies. Personne ne trouva de replique à un passage si formel. Ainsi Sosandre se preparoit à répondre aux deux difficultez qui estoient de celles qui luy avoient esté faites au dernier entretien, l'une contre la noblesse de la Medecine, & l'autre contre la Religion des Medecins : mais comme la conversation avoit eu une longueur suffisante on remit à traiter ces matieres à un autre jour chez Cariste.





VIII. ENTRETIEN.


 PEINE le monde qui se trouvoit d'ordinaire à nos entretiens fut assemblé chez Chariste, où l'on avoit pris le rendez-vous, que Cleanthe commença ainsi la conversation.

Lors que Cariste asseuroit que la pratique de la Medecine estoit roturiere, & qu'elle avoit autrefois esté l'exercice des esclaves, je croyois qu'il avança une opinion qui luy fust particuliere. Mais j'ay trouvé depuis beaucoup de personnes illustres de son sentiment. Alphonse & Ferdinand Rois d'Espagne faisoient si peu d'état

d'Hippocrate & de sa doctrine, que dans leurs maladies ils preferoient à tous les secrets de ses livres les histoires de Quinte-Curse & de Tite-Live. Virgile fait bien de l'honneur à la Medecine. Il dit que c'est un art sans gloire & sans éclat; il luy prefere l'art de joüer du luth, de tirer de l'arc & de deviner, quand il dit que Japis eut tant de passion de prolonger la vie de son pere qu'il abandonna l'honneur de ces emplois pour s'attacher à l'étude de la Medecine. Mais Athenée a mis la derniere main au panegirique des Medecins lorsqu'il a dit, *que sans les Medecins, les Grammairiens seroient les plus fous de tous les hommes.* Pour moy je ne sçay pas où ces gens avoient les yeux, pour ne

Exceptis
Medicis
nihil est
Gram-
maticis
stultius.
Athen. l.
7. Deip-
no. & l.
15.

D d ij

pas appercevoir le grand éclat
d'un art qui conserve la vie &
la santé des hommes.

Vous estes bon, répondit So-
fandre, de vous scandaliser d'u-
ne raillerie qu'Athenée fait di-
re à un homme dans un festin.
Il ne faut pas prendre les cho-
ses si serieusement. A l'égard
de Virgile, il ne parle, dit Ser-
vius en cet endroit, que de la
Medecine empirique : d'où
vient qu'il l'appelle *usum me-
dendi*, qui signifie, dit-il, *une
Medecine qui consiste toute dans
l'usage, & qui n'est point éclai-
rée de la raison.* En tout cas le
témoignage de Diogene vau-
droit bien celuy d'Athenée. Ce
Philosophe austere disoit, que
quand il voyoit les Astrologues &
les Devins, il ne trouvoit rien
de plus insensé que l'homme ; &

Diogen.
Lært. l.
4

que quand il consideroit les Philosophes & les Medecins, il ne remarquoit rien aussi de plus sage que l'homme. Homere vaudroit bien son disciple Virgile :

Un sçavant Medecin, dit cet Ancien, est plus considerable luy seul que beaucoup d'autres personnes ensemble. Et si Alphonse & Ferdinand firent peu d'é-

tat d'Hippocrate, l'Empereur Justinien l'honora assez, pour contrebalancer leurs mépris. Il

voulut que l'opinion de ce grand homme servist de fondement à la loy 12. *De statu hominum*, au Digeste, & qu'elle decidat ensemble de la fortune,

de l'honneur, & de la naissance des hommes. Saint Augustin appelle Hippocrate *le tres-noble Medecin*. Et les Atheniens en reconnoissance de ses

Vir Medicus
multis
aliis præstantior
unus.

L. 12. de
statu
homin.
l. 1. ff.

S. Aug.
de Civit.
Dei l. 5.

bienfaits luy decernerent les
mesmes honneurs qu'à Hercu-
les. Si nous en croyons Platon:
*Les Medecins ayant le pouvoir
de commander à tous les hommes,
doivent tenir entre eux le rang
de nobles & de personnes royales.*
Je ne me pique pas de tous ces
grands noms : mais aussi je ne
conçois pas à quel titre l'on
veut tellement abbaïsser la Me-
decine. Considerez-là dans son
berceau, rien au monde de plus
éclattant : elle est sortie du sein
mesme de la divinité : *Dieu a
créé le Medecin*, dit l'Ecclesia-
stique, & *toute la Medecine
vient de Dieu*. Adam la receut
du ciel & la communiqua à ses
enfans. Mais Dieu en remplit
particulierement le sage Roy
Salomon, auquel il découvrit
les vertus de toutes les plantes.

Existi-
mare eos
civiles ac
regios
homines
oportet
qui arte
quadam
imperant
volenti-
bus ac
volenti-
bus secū-
dum scri-
pta. Nam
& Medi-
cos sic
appella-
mus.
Plato l.
de regno.
Medicū
creavit
Alti-
mus. A
Deo est
omnis
medela.
Eccli. 38.

Et les Grecs, comme j'ay déjà dit, tirerent des livres qu'il en composa, les admirables secrets de la Medecine. Le Fils de Dieu mesme choisit l'exercice de guerir les malades, comme le caractere le plus visible de sa divinité. Et sans emprunter les lumieres de l'histoire sacrée, les anciens nous ont appris que plusieurs Monarques l'ont étudiée & pratiquée : comme le Roy Sabor, qui a laissé entre nos remedes un fyrop qui porte son nom, pour en avoir esté l'inventeur ; Sabid Roy d'Arabie ; Mitridate Roy de Pont, qui nous a composé ce fameux antidote qui eternise son nom ; Hermes Prince des Egyptiens ; Mesué fils des Rois de Damas ; Avicenne Roy de Cordouë ;
Achille prince fameux chez les

*Plin. hist.
l. 25. c. 5.*

D d iiii

Grecs ; qui découvrit les ver-
 tus d'une plante dont il guerit
 Telephe, laquelle à ce sujet est
 appelée *Achilleos*. Denis Roy
 de Sicile exerçoit la Medecine,
 & mesme pratiquoit avec plai-
 sir les operations de Chirurgie.
 Homere dit qu'Idomenée Roy
 de Crete estoit un tres-grand
 Medecin; Constantin IV. nom-
 mé Pogonat , Empereur de
 Constantinople , après avoir
 défait les Sarrazins & les Ara-
 bes , persuadé que l'étude de
 cette science, estoit un employ
 assez digne de sa grandeur, s'y
 addonna le reste de ses jours ;
 Enfin Plutarque nous apprend
 que le fameux Conquerant A-
 lexandre s'addonna non seule-
 ment à la Theorie de la Mede-
 cine, mais qu'il en exerça aus-
 si la pratique avec plaisir, &

Elia.
 l. 11.

Homer.
Iad. 13.

Theat.
Living.

Plutarg.
in vita
Alexand.

qu'il compoſa pluſieurs recep-
tes de medicamens : hé bien,
Cariſte, que dites-vous de ces
Medecins rotutiers ?

S'il eſt ainſi que vous le dites,
repartit Cariſte , ces illuſtres
Medecins ont bien manqué de
ne pas faire des diſciples de
leur qualité : la faculté en fe-
roit belle , & la Medecine a fait
un eſtrange faut , du troſne
dans les fers : car il eſt certain
qu'à Rome les Medecins e-
ſtoient eſclaves , le droit Ro-
main leur donne cette belle
qualité.

Je ne diſconviens pas , reprit
Sofandre , que les Romains
n'ayent poſſedé pluſieurs eſcla-
ves exerçans la Medecine ,
mais penſez-vous que ces gens
fulſſent nez dans la ſervitude ?
point du tout , Cariſte, ils e-

estoient originairément des hommes libres & considerables de diverses Nations estrange-res , qui ayant esté subjugez par les Romains , estoient emmenez à Rome en qualité de prisonniers de guerre , où ils estoient soigneusement conservez , comme utiles à la Republique , sous le nom d'esclaves. C'est donc erreur de dire qu'il n'y eust parmy les Romains que les esclaves nez qui pratiquassent la Medecine : les auteurs latins , & le droit mesme dont vous me pressez , la mettront aisement en son jour. Suetone en la vie de Jules Cesar , & Plutarque en celle d'Auguste rapportent que ces deux Princes accorderent à diverses fois aux Medecins le droit de bourgeoisie en la ville de Ro-

me : ce qu'on ne peut imaginer ;
 dit Casaubon , avoir esté prati-
 qué à l'égard des esclaves rotu-
 riers , à moins que d'estre entie-
 rement insensé. Outre cela Pli-
 ne rapporte ensuite plusieurs Proc. l. 29-
 magnifiques recompenses , &
 plusieurs privileges conferez
 aux Medecins , tant par le peu-
 ple Romain , & leurs Empe-
 reurs , que par les autres Rois
 estrangiers. Enfin le droit Ro-
 main leur accorde plusieurs Reg. si
duas §.
1. ff. de
excusat.
Item Ro-
ma. Inst.
l. 1. eod.
tit.
 grands privileges, il les exemp-
 te des tutelles & de toutes les
 autres charges civiles , il com-
 mande qu'on leur fasse prom-
 te expedition en leurs affaires ,
 afin qu'ils ne soient point dé-
 tournez de leurs salutaires em-
 plois ; il declare leur condition Medico-
rum quo-
que eadē
causa est,
quæ pro-
fessorum,
 plus favorable que celle des
 professeurs des autres arts li-

nisi quod
justior,
cum hi
salutis
hominū
illi stu-
diorum
curam a-
gant, &
idec his
quoque
extra or-
dinē jus
dici de-
bet.
Lege. 1.
S. Me-
dicorum
ff. de ex-
traordi-
nariis
cognit.
L. ali-
menta §.
1. ff. de
aliment.
Legat.
Ivan.
Molanus
in medi.
c. 37. n.
14.
Greg.
Naz. in
eret fu-
neb. Ca.
sarii.

beraux ; enfin il leur ordonne
des salaires pris des deniers pu-
blics. Molanus faisant reflexion
sur ses faveurs, & sur les titres
du droit de *Comitibus & Ar-
chiatriis*, dit que le droit fait
tant d'estat des Medecins des
Princes, *qu'en privileges & en
dignité il les égale aux Comtes.*
C'est la pensée de saint Gre-
goire, & cette qualité de Com-
te que portent encore aujour-
d'huy les Medecins de nos
Roys, nous prouve la mesme
chose. Ces Princes n'ont fait
en cela autre chose, que ce que
Dieu commanda autrefois par
ce mot de l'Ecclesiastique *hono-
re le Medecin.*

L'Ecriture sainte, repliqua
Cleante, commande en effet
d'honorer le Medecin, mais pour
quel sujet *c'est*, dit-elle, *à cause*

de la necessité, d'où il est aisé de voir, que de soy la Medecine ne merite aucun honneur, & que sans cette necessité, elle ne feroit d'aucun prix. C'est un foible merite, selon Aristote, que celui qui vient de la necessité des choses : *il n'est point, dit-il, de science moins necessaire que la premiere philosophie, cependant c'est la plus noble de toutes.* Aussi vous trouverez non seulement au droit Romain, mais encore dans l'Ecriture sainte, que la Medecine est attribuée aux esclaves occupez aux plus vils emplois. Elle dit que *Joseph commanda à ses serviteurs Medecins d'embaumer le corps de son pere Jacob.*

Præcipit
servis
suis Me-
dicis ut
aromati-
bus con-
diderent.
Gen. 50.

Vous reconnoissez, répondit Sofandre, que la Medecine

doit estre honorée, & vous subtilisez sur le motif, vostre delicatelle est grande : neanmoins j'ay toujours ouy dire que la necessité seule ne faisoit point la dignité ou la bassesse des arts ; mais que l'excellence de son objet, estoit la mesure de sa noblesse. J'ay toujours pensé qu'Aristote n'entendoit autre chose, & j'ay creu jusques à present que de deux sciences dont les objets seroient également relevez, celle qui seroit plus necessaire meriteroit la preference : mais je me trompois, & il faut dire à present, selon vous, que les fonctions du cœur en nos corps, du Soleil en l'univers, & du Prince entre ses sujets, sont fort meprisables, parce qu'elles sont fort necessaires ; au contraire les

arts de danſer, de chanter ſont
 les plus nobles, parce qu'ils ne
 ſont d'aucune neceſſité. Le
 paſſage de l'Ecriture qui parle
 des ſerviteurs Medecins, ne
 doit pas ſ'entendre des Mede-
 cins veritables, mais de cer-
 tains Droguiſtes ou Apothé-
 caires d'Egypte, qui ſçavoient
 embaumer les corps avec tant
 d'adreſſe, qu'ils eſtoient con-
 ſervez entiers pluſieurs ſiecles,
 & meſme ſaint Auguſtin dit que
 le texte grec ne porte pas le
 nom de *Medecin* mais *τοῖς ἐστα-*
φιασῶν, que les Interpretes, dit-
 il, ne pouvant pas exprimer ju-
 ſte en latin, ont traduit par
 ce mot *Medecins*. C'eſt pour-
 quoy S. Jean Chryſoſtome &
 Lippoman ont ainſi tourné ce
 meſme paſſage. *Il ordonna à* Manda-
ceux qui enterroient les morts, vit pol-
 linctori.

bus ut
aromati
bus ad
sepultu-
ram con-
dient
patrem.
in c. 50.
Genes.
Chirur-
gus fue-
rat nunc
est ves-
pillo,
Diaulus:
Capit,
quo po-
terat Cli-
nicus esse
modo.
Martial.
l. 1. epig.

d'embaumer le corps de son pere
pour l'ensevelir.

Il n'importe pas beaucoup ;
dit Cleante, de Fosfoyeur, ou
de Medecin, c'est la mesme
chose. Martial parlant d'un
Chirurgien qui avoit quitté son
mestier pour celuy d'enterrer
les morts, dit qu'il avoit si bien
étudié, qu'enfin il estoit devenu
Medecin.

Pour faire des morts, dit Ca-
riite, d'accord ; mais pour les
ensevelir & les enterrer c'est
une œuvre pie, qui par conse-
quent n'est point de la compe-
tence de la Medecine. Elle
souffre chez elle peu de Chre-
stiens, & fait beaucoup d'athées.
Je ne sçay comment cela se
fait ; car elle pourroit aisement
instruire ses disciples de la veri-
té. L'étude des ouvrages de la
Nature

Nature que les Medecins examinent, font, dit S. Paul, des degrez sensibles, par lesquels la raison peut s'élever à la connoissance de Dieu: neanmoins de tout temps ils ont eu beaucoup d'anthipatie avec la Religion. Et Galien qui ne voulut jamais écouter l'Evangile, meprise en ses écrits la Religion des Juifs, & celle des Chrestiens, parceque leurs mysteres n'estoient pas appuyez sur l'évidence de la demonstration.

*L. 2. de
differentiis
pist. c. 4.*

L'experience, répondit Solfandre, nous fait sentir journellement la verité que saint Paul nous enseigne. Il est impossible qu'un esprit bien fait, tel qu'il le faut pour estre bon Medecin, considerant le bel ordre où les estres de la Nature

E e

font disposés, ne soit touché de mille mouvemens secrets, qui le portent à la reconnoissance & à l'amour d'un premier estre increé. Si ceux qui manient souvent les montres & les tableaux, sçavent y remarquer un certain air qui leur fait aisement deviner les grands ouvriers qui les ont travaillez, croyez-vous que les Medecins, qui sont continuellement occupez à examiner les ressorts de cette admirable machine du corps humain, le plus beau portrait de la divinité, soient assez stupides, pour ny pas remarquer les caracteres de ce divin ouvrier ?

Si Galien nourry dans les tenebres du paganisme, n'a pas esté éclairé des celestes rayons de la foy, c'est un mal-

heur qui luy est personnel , &
 dont nostre raison ne peut dé-
 couvrir la cause . Nous devons
 adorer Dieu , qui sans aucun
 merite de nostre part , nous a
 bien voulu reveler ses admira-
 bles secrets , & nous ne devons
 pas mepriser une infinité d'illu-
 stres sçavans , qu'il n'a pas fa-
 vorisé des mesmes graces . La
 Religion Chrestienne estoit
 alors le scandale des Juifs , &
 la folie des Gentils : Galien &
 les autres Philosophes la
 fuyoient comme l'écuëil de
 leur vaine sagesse . Comme
 ils suivoient les foibles lumieres
 de la Nature , ils ne pouvoient
 pas s'élever à la hauteur sur-
 naturelle de nos mysteres .
 Neanmoins la raison fut assez
 penetrante , & assez pure en
 Galien , pour luy decouvrir les

E e ij.

erreurs de plusieurs payens ;
 qui partageoient la divinité en
 autant de pieces , qu'ils se pou-
 voient former d'idées differen-
 tes de biens ou de maux. Nous
 voyons dans ses ouvrages qu'il
 reconnoist un Dieu souverain
 de toutes choses ; il en admire
 à tous momens la justice , la
 puissance , la sagesse , & la bon-
 té : particulièrement en ses li-
 vres de l'usage des parties , *qu'il*
a composé dit-il luy-mesme *com-*
me autant d'hymnes à la louan-
ge de ce souverain estre , &
comme les principes d'une Theo-
logis naturelle. Il admire dans
 les moindres parties des plus
 vils animaux , les miracles de
 la puissance & de la sagesse de
 Dieu , & il assure que la pro-
 portion merueilleuse qui se voit
 en l'exterieur du corps humain ,

Si quis
 inspi-
 ratus cu-
 jusvis
 animalis
 constru-
 ctio-
 nem ,
 omnia
 enim o-
 pificis
 declarāt
 sapien-

fuffit pour convaincre de l'exi-
 ftence & de la grandeur de ce
 premier eftre , tous ceux qui
 ont les moindres fentimens de
 raifon.

A ces mots , Carifte élevant
 fa voix , voila dit-il , ce que je
 n'ay jamais veu. *Un Medecin*
predicateur , je ne fçay s'il en a
 perfuadé beaucoup d'autres. Il
 n'y a gueres d'apparence , car
 nous ne voyons point de gens
 qui fe mettent moins en peine
 des chofes divines , que les Me-
 decins. Parce qu'ils ne fçavent
 pas faire un bel ufage de leurs
 études, ce qui devoit les porter
 à Dieu, les en éloigne. Comme
 leur employ les arrête à la
 confideration des objets fenfi-
 bles , leur efprit s'accouftume
 peu à peu à n'admettre que les
 idées groffieres des corps, &

E e iij.

tiam ,
 mentis ,
 quæ exlo-
 mēt, ex-
 cellen-
 tiam in-
 telliger ,
 tum opus
 de uſu
 partium
 perfectiſ-
 ſimæ
 theolo-
 gæ ve-
 rû prin-
 cipium
 conſti-
 tuct.
Galenus
 l. 17. de
 uſu par-
 tium. c. 12.

ils se rendent incapables de concevoir les choses surnaturelles, que la chair ny le sang ne peuvent reveler. Leur parler de Dieu c'est à leur avis les entretenir de chimeres. Prenez-y garde, vous ne leur entendrez jamais prononcer ce venerable nom DE DIEU. Ils l'évitent en tous leurs discours comme un écueil dangereux. La Nature est leur idole, à qui ils attribuent le tout. Chez eux tout est temperament, tout est corps, tout est matiere. Que peuvent produire des esprits si fort materializez ? La chair & le sang qui est l'objet continuel de leurs pensées, devient le but ordinaire de leurs affections. Et je pense qu'ils ont raison lors qu'ils s'appellent eux-mesmes des Physiciens.

sensuels , *Medicus est Physicus
 sensualis*. Car de quels vices ne
 sont pas capables des gens qui
 n'ont ny religion , ny morale.
 Ne vous offencez pas , Sofan-
 dre, de cecy. Je ne dis rien que
 vos Auteurs ne publient. *Petrus*
 Petrus Apponensis Docteur en *Appon-*
 Medecine de la Faculté de *differe-*
 Paris en a fait une declara- *7.*
 tion publique. *Les Medecins ,*
dit-il , sont pour l'ordinaire
de mœurs tres-corrompues , soit
parceque la pluspart d'une nais-
sance honteuse se voyant élevez
par la fortune deviennent or-
gueilleux , soit à cause , dit-il ,
que la Medecine curative est
sous la domination de Mars &
du Scorpion , dont les influences
inclinent au mal ; & la Mede-
cine conservatrice est sujette aux
influences du Taureau & de Ve-

*nus, qui portent à toutes sortes
 d'impudicitez & de débauches.
 D'où il tire cette belle conclu-
 sion. Que les mesmes astres qui
 contribuent à l'excellence des
 Medecins, contribuent à la dé-
 pravation des mœurs, & qu'un
 bon Medecin ne peut estre qu'un
 méchant homme. On ne devine-
 roit jamais les belles qualitez
 qu'il leur donne ensuite, tant
 elles sont rares. Il appelle un
 Medecin, Un abysme d'envie,
 l'organe de la médifance, une
 teste éventée & pleine d'ambi-
 tion, un contradicteur perpetuel
 de la verité, un babillard, un
 défenseur opiniâtre de son igno-
 rance, dont le cœur insensible à
 toutes les douleurs des malades,
 les traite avec une negligence
 qui ne se peut excuser. Il ajoute:
 que si l'on en voit quelques-uns
 d'honnestes*

Invidia
 pelagus,
 detra-
 ctionis
 organū,
 ambitio-
 nis per-
 foratam
 clepsy-
 dram, a-
 lienæ ve-
 ritatis
 contra-
 dictorē,
 frulū,
 propriæ
 ignorant-
 iæ con-
 stantissi-
 mum de-
 fenforē,
 & inex-
 cusabilē
 ægrorum
 neglecto-
 rem.

*d'honnestes ce sont gens entiere-
ment incapables de la Medecine
& de toute autre affaire. J'en
pourrois citer davantage, mais
cela vous ennuyeroit, Sofandre,
je le vois bien.*

Cleante, qui pendant ce discours avoit fixé ses yeux sur Sofandre, après qu'il l'eut achevé; que vous avez-là, s'écria-t-il, un brave confrere! il n'y a point de déguisement à son fait. Son raisonnement n'a pas toute la justesse imaginable; ces influences tiennent encore du galimatias de l'ancienne Ecole: mais puisqu'il parle contre la Medecine, il ne se peut pas faire qu'au fonds il n'ait raison.

Ces influences à part, dit Cariste, il n'allegue rien que la conduite des Medecins ne nous fasse voir. Les vices dont il les

Ff

accuse, s'y remarquent ordinairement accompagnez de beaucoup d'autres. Jugez de tout cela si la Medecine peut jamais estre bien assortie avec le Christianisme qui ne respire que sainteté. Le secret d'ajuster deux choses si contraires ? pour moy je ne le comprends pas.

Après les passages, répondit Sofandre, que je vous ay cité de Galien, qui a remply tous ses ouvrages des loüanges de Dieu, je ne sçay comment vous pouvez dire que les Medecins n'en proferent jamais le nom, & n'en reconnoissent jamais la puissance. Cela n'est guere conforme au témoignage d'Hippocrate, qui remarque dès son siecle, que dans les maladies les Medecins déferoient beaucoup au pouvoir des

*Hipp. l. de
decent.
ornat.*

Dieux. Il est vray qu'en expliquant les effets de la Nature, ils n'ont pas toujours recours à la toute-puissance de Dieu ny aux miracles, mais aux causes sensibles : & c'est pour cela qu'on les nomme *des Physiciens sensuels*, ou pour mieux dire, *attachez aux sens*. N'est-ce pas comme en doit agir un bon Physicien? Voulez-vous qu'à la façon des ignorans, i's aillent à tous propos appeler Dieu à leur secours, & le faire venir, comme on dit, à force de machines pour les tirer d'embaras? Ne seroit-ce pas s'attirer la raillerie des personnes éclairées, qui sçavent que les sciences, selon leurs différentes fins, doivent tenir des voyes différentes pour y parvenir? Un Theologien fonde tout ce qu'il

F f ij

avance sur les principes de la
 revelation ; le Jurisconsulte sur
 l'autorité des loix ; & le Medecin
 ne doit appuyer ses opinions
 que sur l'experience , & sur les
 raisons sensibles. La Medecine
 en suivant cette route , ne peut
 jamais nous éloigner de Dieu ,
 puisque S. Paul enseigne qu'elle
 y doit conduire les hōmes. C'est
 donc une erreur insoustenable
 de dire que pour estre bon Me-
 decin , il faut estre méchant
 homme : car sans m'arrester aux
 resveries d'Apponensis , qui
 pour sa belle doctrine , & ses a-
 ctions éclatantes , fut mis en un
 cachot où il mourut pendant
 que les inquisiteurs instruisoient
 son procez , & qui fut ensuite brû-
 lé en effigie , un homme judi-
 cieux peut-il s'imaginer que
 pour exercer heureusement le

*C'estel.
 d'Apponensis.
 Medici.*

plus charitable des arts , il faut
devenir le plus malin , & le plus
abandonné des hommes : Dieu
aura-il estably parmy nous une
science pour la guerison des
corps , qui ne peut se pratiquer
qu'en ruinant la santé de l'ame ,
qui est beaucoup plus precieu-
se ? *Dieu a fait le Medecin* , dit
l'Ecclesiastique , si la malice est
nécessaire à sa perfection , com-
me dit Apponensis , Dieu dont
les ouvrages sont parfaits , luy
aura donc communiqué la ma-
lice ; qui l'ose dire ? mais quelle
voye la Medecine prepare-elle
au vice ? il faut comme le prou-
ve Galien en un livre qu'il a
fait exprés , qu'un Medecin soit
bon Philosophe , il faut qu'il
sçache la morale qui est l'art de
regler les mœurs , soit pour
moderer l'excez des passions

F f iij

qui empesche la guerison des maladies corporelles , soit pour guerir par l'adresse de ses raisons les maladies de l'esprit. Pour venir à bout de ses desseins , le dereglement des mœurs est-il un moyen plus propre que la sagesse & la vertu. Bien loin que la Medecine incline à l'atheisme & au libertinage : je soustiens au contraire que de toutes les sciences naturelles , il n'en est point qui eleve plus l'homme à la connoissance de Dieu que la Medecine. Rien ne nous detache plus de la creature , & ne nous entrainne plus fortement à Dieu , que la connoissance parfaite de nostre foiblesse & de nostre neant ; rien ne nous engage plus à songer à une autre vie , que la consideration de

nostre mort. l'homme voyant
tout à craindre dans sa misere,
& ne trouvant rien autour de
foy qui le puisse défendre con-
tre tant de maux, est obligé de
recourir à un estre immuable
& tout puissant. C'est pourquoy
un ancien disoit que la crainte
estoit la premiere qui avoit esta-
bly dans le monde la religion
& la creance des Dieux : & le
prophete Roy a dit plus sage-
ment que la crainte estoit le
commencement de la sagesse.
Or je vous prie de me dire,
s'il est une science au monde
qui represente mieux à l'hom-
me sa propre foiblesse. Les ma-
ladies qui en sont les plus gran-
des marques, sont le sujet or-
dinaire ses estudes. Un Mede-
cin connoist à l'œil que cette
force imaginaire du corps dont

F f iij

les hommes se flattent si vainement, est fondée sur un foible temperament, sur une membrane delicate, sur un filet de nerf, sur un vaisseau capillaire; il voit tous les jours les plus violens abatus ou par un grain de sable dans les reins, ou par une goutte de serosité dans les jointures, ou par un peu de sang épanché dans le cerveau. Mais combien de fois son employ luy met-il devant les yeux ce grand preservatif du Sage contre le peché, je veux dire la mort; il ne la considere pas en passant, mais lorsqu'il s'occupe à la dissection des cadavres humains, il faut malgré luy qu'il l'envisage à loisir, & qu'il s'en imprime l'idée bien avant: que de sages & de grandes reflexions n'est-il pas

alors pressé de faire?

La difficulté qu'il trouve souvent dans ses desseins, l'obscurité de ses lumieres, l'incertitude de ses remedes, le peril pressant des malades confiez à ses soins, ne luy font-ils pas autant d'obligations indispensables de lever les yeux au Ciel, puisqu'il ne voit rien sur la terre qui soit capable de le secourir dans ces extremitez? C'est ce que le Sage prevoit bien quand il disoit, *Que les Medecins pressez des dangers de la maladie invoqueroient le Seigneur, afin qu'il prist soin de leur repos, & de la santé de leurs malades.*

Ipsi vero
Dominū
deprecabuntur, ut
dirigat
requiem
eorum, ac
sanitatem.
Eccli. 38.

Neanmoins après tout cela, le Medecin voyant souvent, que malgré tous les remedes qui luy ont mille fois reüssi, les maladies s'opiniastront & se redou-

blent, que peut-il penser alors ?
 sinon que la puissance absoluë
 du Dieu de la Nature en dispo-
 se comme il luy plaist. C'est la
 belle & la solide reflexion qui
 éleva autrefois l'esprit d'Hip-
 pocrate à la connoissance & au
 respect de la divinité. *La con-*

Scientia
 de diis
 vel ma-
 xime a-
 nimo
 medici
 impleta
 est. Ee-
 nim in
 aliis affe-
 ctionibus
 & in
 sympto-
 matibus ac-
 cidenti-
 bus e-
 dia a
 erga deos
 valde re-
 verenter
 se habere
 comperi-
 tur. Me-
 dici vero
 diis con-
 cedunt:
 non enim
 est po-
 tentia in

*noissance, dit-il, des Dieux est
 imprimée dans l'esprit du Mede-
 cin plus avant que toute autre
 pensée. Car dans les maladies
 & les symptomes qui y sur-
 viennent, le Medecin leur té-
 moigne toujours une grande ve-
 neration. Comme les Medecins
 voyent que le pouvoir de leur art
 est fort limité, ils attribuent
 beaucoup de choses aux Dieux;
 & s'ils entreprennent la gueri-
 son de plusieurs maladies, sou-
 vent ils sont obligez de ceder à
 leur puissance divine.*

Regardons icy l'experience, dit Cariste, & laissons les raisonnemens, on en peut faire de part & d'autre d'assez plausibles.

Il est vray, repartit Sofandre, que la malice peut regner dans la Medecine plus seurement qu'en quelques autres professions, parce qu'elle trouve mieux à se déguiser, & qu'elle y jouit d'une pleine impunité, mais cette malice contribue-t-elle à la science du Medecin. Hippocrate & Galien dont la sagesse ont esté admirées de tout temps, sur ce pied auroient esté de fort mauvais Medecins. Puisque c'est l'experience que vous nous opposez, je veux vous en convaincre par elle mesme.

Le Sauveur du monde trou-

*ipsa reddidans.
Nam & hi multa quidem aggrediuntur, multa vero etiam per seipsa ab ipsis superantur.
Hipp. l. de decent. orn.*

va l'employ de la Medecine si convenable à sa sainteté, & si peu contraire à la Religion, que venant établir cette mesme Religion, il ne voulut point d'autre exercice que celuy-là.

Circuibat totam
Judæam
prædicās
Evangelium
regni & san-
ans omni-
nem lan-
guorem
& infir-
mitatem
in popu-
lo.

Math.

4.

Il parcouroit, dit l'Evangile, toute la Judée prêchant l'Evangile & guerissant toutes les infirmités & les maladies dont le peuple estoit affligé. Voyez-vous comme il joint ensemble la predication de l'Evangile & la guerison des maladies. Le mesme Sauveur voulut que ses Apostres en conservassent l'union, il leur commanda également de guerir les malades, & d'annoncer la foy.

Que cela est bon, dit Clean-
te, vous pretendez donc ag-
greger vostre Faculté au sa-
cré College des Apostres, &

vous voulez mettre le Fils de Dieu en teste du catalogue de vos Medecins, le paralele est admirable ?

Je sçay, répondit Sofandre, que la Medecine du Fils de Dieu est differente de la nostre en la maniere d'estre pratiquée. Il agissoit par des voyes surnaturelles, & nous suivons la Nature: mais pouvez-vous disconvenir qu'elles soient semblables dans leur employ & dans leur fin, qui n'est autre que de rendre la santé? & comme la fin est ce qui donne le caractère essentiel aux actions, on doit dire que ces deux exercices de la Medecine, differens en la maniere, sont semblables en leur essence; consequemment que si l'un est absolument bon, l'autre ne peut pas estre mau-

vais en foy, ny porter de sa nature au desordre.

Mais nous avons beaucoup d'autres Saints qui ont pratiqué la Medecine semblable en tout à la nostre. Entr'autres l'Evangeliste S. Luc, S. Basile le Grand, S. Gregoire de Nazianzene, S. Pantaleon, S. Cosme & S. Damien : le ^{28. Febr.} Martyrologe Romain fait mention de plusieurs Medecins, qui durant une peste qui ravageoit le peuple sous l'Empire de Valerien, s'attacherent au traitement des pestiferez, & après l'exercice de cette genereuse charité, ils furent pris par le commandement du tyran, & repandirent constamment leur sang pour la foy de Jesus-Christ. Ensuite l'Eglise ayant esté delivrée de la perfe-

cution des tyrans , les Eccle-
 siastiques & les Religieux firent
 de la Medecine une estude
 ordinaire : entre lesquels nos
 Roys avoient coustume de
 choisir ceux à qui ils confioient
 le soin de leur fanté. De ce
 nombre les plus illustres furent
 Obizo Moine de saint Vi-
 ctor , Medecin de Louys le
 Gros ; Rigord Religieux de
 l'Abbaye de saint Denis , l'e-
 stoit de Philippes II. Pierre
 Lombard Chanoine de Char-
 tre , fut Medecin de Louys
 VII. Pierre Gilles de Cor-
 beil servit sous Philippes Au-
 guste en la mesme qualité ;
 Robert de Provins Ecclesiasti-
 que estoit Medecin de saint
 Louys ; Robert de Doüay
 Chanoine de Senlis , qui de ses
 biens contribua beaucoup avec

*Antiqui-
 tez de
 Paris.
 Naud. in
 orat. de
 Scho. Pa-
 ris.*

Robert de Sorbonne à la fondation du College qu'il fit pour les estudians en Theologie, fut Medecin de Marguerite de Provence épouse du mesme saint Louys ; Gervais Chretien, premier Medecin de Charles V. fut Chanoine de Nostre-Dame de Paris, & y fonda le College nommé de maistre Gervais ; Louys XI. prit pour son Medecin Louys Cottier qui fut Evesque d'Amiens ; Charles VIII. eut pour Medecin Jacques Desparts Chanoine des Eglises de Paris & de Tournay, & Francois I. eut en cette qualité Vidus Vidius qu'il honora de plusieurs grands benefices ; le docte Marcille Ficin fut Prestre & Medecin tout ensemble ; Philippes Benitio Medecin de Padouë

*Abraham
Brevius
in
S. Med.
ad 22.
diem
Aug.*

*Campegius in
divers.
oper.*

Pardouë , fut fondateur de l'Ordre des Serviteurs de la Vierge ; Constantius l'Africain Moine de S. Benoist , fut si sçavant en Medecine , qu'il en composa plusieurs livres ; Jean de S. Amand Chanoine de Tournay , Jean de Guisco fondateur du College de Cornuaille & Chanoine de Paris estoient Medecins, Henry Thibout Penitencier de l'Eglise de Paris , fut Doyen de la Faculté de Medecine de Paris; Jean Rosée, Michel de Cologne, Jean Ruel, furent Medecins & Chanoines de Paris ; Guy de Cauliac , Arnaud de Villeneuve , Jean de Alesto , aussi bien que plusieurs autres furent Medecins & Chapelains de divers Papes; la doctrine & la pieté en esleva même plusieurs aux Pre-

*Naud.
ibid.
Castel. de
illust.
medi.*

Gg

latures ; Nicolas Ferveham fut sacré Evesque aussi bien que celui que Clement V. fit Archevesque de Mayence , par cette raison , dit Spondanus , *qu'estant fort expert à guerir les corps , il meritoit estre employé à la cure des ames* ; Louys de Padouë de la mesme profession fut élevé au Cardinalat, & fut honoré du Patriarchat d'Aquilée , par Eugene IV. Vitalis de Furno excellent Medecin merita d'estre promu à la mesme dignité de Cardinal : mais sur tous est remarquable Petrus Hispanus sçavant Medecin , qui fut eslevé au Pontificat sous le nom de Jean XXI. à vostre avis , Cleante , ne font ce pas là de beaux échantillons de l'atheisme des Medecins , & qui peut douter , après

Erldgof.
l. 6.

cela , de l'incompatibilité du
 Christianisme avec la Medeci-
 ne ? elle fut si grande en effet ,
 qu'autrefois à Paris les Mede-
 cins faisoient leurs assemblées
 & leurs leçons , tantost dans l'E-
 glise Nostre-Dame de Paris ,
 tantost à sainte Geneviève des
 Ardens , souvent au Chapitre
 des Mathurins , & depuis en
 la Chapelle de saint Yves.
 Voila des athées assez extraor-
 dinaires ! les autres furent les
 Eglises , ceux cy les recher-
 chent ; ils viennent jusques au
 pied des Autels estaler leur do-
 ctrine scandaleuse ; & ce qui est
 estrange , on les souffre , & on
 les éleve aux prebandes & aux
 eminentes dignités de l'Eglise.
 Vous l'aviez bien dit , Cariste,
 que l'experience nous appre-
 noit que la Medecine & la Re-

*Antiqui-
 tez de
 Paris*

ligion estoient ennemies , & qu'on ne pouvoit estre Medecin qu'on ne fust tres-mechant homme.

Cariste convaincu par toutes ces remarques , reconnut honnestement qu'il avoit avancé une proposition un peu hardie , dont il n'avoit jamais esté bien persuadé. Mais Cleante moins sincere , voulant faire en sorte qu'on ne tirast pas grand avantage de cet aveu. Dieu veuille , ajouta-t-il , qu'en ce temps la Religion s'accorde aussi bien qu'autre fois avec la Medecine. J'en doute fort : & je croy , à dire vray , que depuis que les Ecclesiastiques & les Religieux ont abandonné la Medecine , les Medecins ont aussi abandonné la Religion.

Les Ecclesiastiques , reprit

Sofandre , n'ont pas encore tellement abandonné la Medecine que vous le pensez. Ne trouve-t-on pas encore beaucoup de Medecins parmi les Prestres , les Beneficiers , & les Religieux.

Quoy que la pieté & la Medecine, dit Cariste , ne soient pas incompatibles , & que je croie que la charité attire ces personnes au traitement des malades ; je ne sçay pourtant si l'on ne pourroit rien dire contre cet usage. Je reconnois bien avec vous que pendant quelques siecles l'Eglise l'a toleré ; parce qu'alors l'ignorance estant répandue par tout , on trouvoit peu de personnes qui s'occupassent diligemment à l'étude de la Medecine. Cette mere charitable aimera mieux re-

laſcher quelque choſe des droits qu'elle avoit ſur ſes miniſtres, que de voir perir ſes enfans ſans aucun ſecours. Mais depuis que les temps ſont devenus plus éclairés, & que le nombre des Medecins ſ'eſt accru, elle a changé cet ordre & retranché cet uſage. Le Pape Alexandre, dans le Concile de Tours, défendit aux Religieux, ſous peine d'excommunication, de ſortir de leurs Cloiſtres, pour aller étudier en Medecine. Honorius III. paſſant plus avant déclare les contrevenans excommuniés *ipſo facto*. Gregoire X. fit les meſmes défenſes aux Eccleſiaſtiques non réguliers.

Le deſſein de l'Egliſe dans ces prohibitions a eſté ſans doute de retenir ſes ſujets attachez à leurs fonctions, & d'empê-

cher, comme parlent les Conciles après S. Paul, qu'un Ministre des Autels aille s'immiscer aux affaires des seculiers. Lors qu'un homme attaché à Dieu par l'engagement de ce saint état, s'adonne à l'étude de la Medecine, il se répand dans le monde, & s'embarasse l'esprit de mille choses qui ne sont point de sa vocation. Mais quand il en embrasse la pratique, il s'engage encore bien plus avant dans le commerce des seculiers. Il faut qu'il aille en tous lieux qu'il frequente toute sorte & de personnes & de sexes. Tout cela ne blesse-t-il point la bienveillance & la veneration qu'on doit avoir pour un si auguste caractère ? Que devient alors le silence, la retraite, la fuite du monde, dont

les Religieux ont fait un vœu solennel ? On me feroit plaisir d'accorder toutes ces choses. Et je croy que si, comme autrefois, on pouvoit unir la pratique de la Medecine avec la sainteté du plus parfait des états, les malades en seroient beaucoup mieux traitez. Mais j'y trouve de la difficulté : car ou ces personnes consacrées à Dieu, quittent les emplois spirituels de la pieté pour ceux de la Medecine, ou ils les entreprennent tous deux ensemble. S'ils quittent l'Eglise pour la Medecine; la conduite des âmes pour celle des corps; le soin du salut éternel, pour celui d'une santé perissable; & la moisson du Seigneur qui manque d'ouvriers, pour celle du siecle, où les moissonneurs
se

se pressent & s'incommodent l'un l'autre, n'est-ce pas le choix le plus aveugle & le plus temeraire ? N'est-ce pas fermer l'oreille au precepte de S. Paul, 1. Cor. 7^e qui ordonne à un chacun de demeurer dans les bornes de l'état où Dieu l'a appelé ; & à celui de Fils de Dieu, qui défend à ceux qui le suivent, de le quitter pour quelque specieux exercice de charité qui semble les appeler ? Que si ces mesmes personnes pretendent joindre ensemble les saints exercices d'un Religieux ou d'un Prestre, & ceux du Medecin, ce partage ne les met-il pas dans une impuissance visible de satisfaire à deux emplois si vastes & si difficiles ?

Ce que je dis icy des autres semble devoir retomber sur

Hh

moy, & l'on pourroit de mesme m'accuser d'avoir embrassé une autre profession avec l'état Ecclesiastique. Si je suis tombé dans le mesme défaut, je ne feray point honteux de reconnoistre ma faute : mais j'ay à répondre qu'outre que je ne suis point engagé dans les Ordres sacrez, ny lié par des vœux solennels, c'est qu'avant que de suivre l'état clerical, j'estois depuis plusieurs années attaché à l'étude du Droit, qui semble moins incompatible avec les fonctions Ecclesiastiques que la Medecine. La pratique de celle-cy expose les Ecclesiastiques à des dangers considerables. Ces personnes ou faute de capacité suffisante, ou par des revers que les plus habiles ne peuvent éviter, cōtribuent quelquefois à la mort

des malades. Qu'arrive-t-il alors ? Ils deviennent chargez de l'irregularité, que l'Eglise nomme à *sanguine*, pour avoir participé à la mort de leur prochain : dès ce temps ils demeurent incapables de toute fonction Ecclesiastique, & ce sont des membres perclus & odieux à l'Eglise, qui abhorre le sang dont elle les voit couverts.

Voyez après cela si la pratique de la Medecine n'a pas quelque incompatibilité avec les devoirs Ecclesiastiques.

Sofandre témoigna qu'il y avoit en effet quelque difficulté dans l'union de ces deux emplois : mais comme cette question n'estoit pas de sa connoissance, il ne voulut rien decider. Peut-estre, dit-il, quelqu'un mieux entendu que moy en ces

H h .ij

matieres, y trouveroit quelque adoucissement. Je m'en raporte au jugement de la Sorbonne & de Messieurs les Prelats, à qui il appartient de regler ces choses.

Pour moy, dit aussi-tost Cleante, je croy qu'il n'y a point à balancer là dessus. La Medecine doit estre interdite aussi-bien aux Ecclesiastiques & aux Religieux, qu'aux gens du siecle. On ne pourroit jamais faire de reglement plus salulaire au genre humain.

En suite il s'étendit sur l'invective, qu'il alloit pousser fort loin, si Cariste ne l'eust retenu.

Nous nous sommes, luy dit-il, d'un air modeste, assez égayez sur ce sujet. Pour moy ce que j'ay dit jusques à present au desavantage de cet art, n'estoit

que pour mieux démesler les abus qu'on en fait, d'avec son legitime usage. Il est temps de se rendre à la verité, & de reconnoître le pouvoir de la Medecine; nous sommes tous ses tributaires. *La Philosophie, dit Quintilien, est une science fort élevée, mais elle sert à peu de personnes; l'eloquence est quelque chose d'admirable, mais elle ne nuit pas à moins de gens, qu'elle en oblige. La Medecine seule est une science dont tous les hommes ont besoin.* Comme nous ne pouvons trop detester les mauvais Medecins, nous devons aimer les bons comme les meilleurs amis que nous ayons. Les autres nous visitent lors que nous sommes en santé. Mais si une maladie terrible ou contagieuse nous frappe comme la

Sic philosophiarum res summa ad paucos pertinet et fit eloquentiarum res admirabilis non pluribus prodest quam necesse est Medicina quae opus est omnibus.

phrenesie, l'epilepsie, la dissen-
 terie, la peste, les amis & les
 parens nous abandonnent. Le
 Medecin seul le plus fidele de
 tous, comme ceux dont parle le
 Martyrologe que Sosandre a ci-
 té, assiste son malade, non pas
 d'une presence de civilité, mais
 qui veille à défendre sa vie au
 peril de la sienne; j'avouë avec
 Seneque, qu'on ne peut recon-
 noistre assez les soins d'un sem-
 blable Medecin.

Medico
 in ma-
 jus gratia
 refert
 non po-
 test solet
 enim
 Medicus
 vitam
 dare.

La malice des hommes, dit
 Sosandre, a bien trouvé en ce
 siecle le secret de s'acquiter en-
 vers eux, on les noircit de me-
 disances, ils sont le jouët or-
 dinaire des compagnies, on les
 traduit sur le theatre pour estre
 la fable bannale du peuple.

La foule des ingrats, reprit
 Cariste, ne doit point refroidir

le zele qu'ils ont de faire du bien en l'exercice de leur art. La disgrace du peuple est le prix que les grands hommes en ont toujours receu pour recompense de leurs services. Il n'est pas besoin de rechercher icy les anciennes histoires de Lycurge, de Miltiades, de Pericles, de Solon, de Scipion, & de Manlius. Voyez Louis XII. qui pour sa clemence & ses liberalitez fut nommé *le Pere du peuple*; n'eut-on pas l'insolence de le jouer en plein theatre comme un avare, qui beuvoit dans un vase remply de pieces d'or sans se pouvoir rassasier? Ce Prince genereux au lieu de s'en irriter, n'en fit que rire, & loua mesme l'invention de l'auteur. Jamais personne ne fit tant de bien au monde,

que le grand Medecin descen-
 du des Cieux. Il guerissoit tous
 les malades qu'on luy presen-
 toit : cependant personne ne
 fut plus maltraité de la medi-
 fance. *Il guerit des ingrats,*
 dit Tertulien. Ceux qu'il com-
 bloit de faveurs resolurent sa
 perte : on l'exposa sur le thea-
 tre le montrant au doigt, com-
 me un spectacle d'horreur à
 tout le peuple. Ne vous ébran-
 lez donc pas si l'on produit la
 Medecine sur la scene. Laissons
 les railleurs rire de la Religion
 & de la Medecine jusqu'à la
 premiere maladie. Elle les fe-
 ra sages, & ils ne manqueront
 pas alors de courir aux Prestres,
 aussi bien qu'aux Medecins.
 Car, comme dit Erasme, *Dien*
ny le Medecin ne sont gueres re-
connus & respectez qu'à l'extre-

Tertul. l.
de pasien.

Era mus
in Apo-
phi.

mité de la maladie. Et lors que le secours de l'un & de l'autre les a delivrez du peril, ils s'en moquent également.

La Medecine, repliqua Sofandre, est infiniment honorée d'un paralele si glorieux. Ses mépris luy sont doux, puisqu'elle les partage avec la Religion. Toutes deux viennent immédiatement de Dieu; elles travaillent à conserver la fanté, l'une de l'ame & l'autre du corps; leurs principes sont des mysteres obscurs, qui ne se laissent découvrir qu'à ceux qui s'adonnent ardemment à leur recherche; l'une & l'autre pour arriver à leurs fins, ordonnent des choses penibles, le travail, la patience, l'abstinence, la sobrieté, la temperance; elles font également revenir aux hommes la pensée

de leur foiblesse & de la mort ;
& toutes ces choses les rendent
semblablement odieuses aux
sensuels, & aimables aux sages.

Pour toutes les raisons qu'on
avoit alleguées , Cleante ne
pût rien relascher de son aver-
sion contre la Medecine. Il té-
moigna neanmoins qu'il n'en
estoit pas moins amy de Sofan-
dre , il luy fit toutes les offres
imaginables de service , enfin
après quelques civilitez ils pri-
rent congé l'un de l'autre, & fi-
nirent ainsi leurs entretiens.

F I N.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy
donné à Paris le 24. jour de De-
cembre 1676. signé , par le Roy en
son Conseil , DALENCE'. Il est permis
au sieur G. DE BEZANÇON D. M.
de faire imprimer , vendre & debiter
par tel Imprimeur & Libraire qu'il
luy plaira , un livre intitulé *Les
Medecins à la Censure, ou Entretiens
sur la Medecine* , pendant le temps
& espace de huit années , & defen-
ses sont faites à tous autres que ceux
qu'il aura choisis , d'imprimer ou
faire imprimer , vendre ny debiter
ledit livre sur les peines portées par
ledit Privilege.

*Registré sur le Livre de la Commu-
nauté le 8. Janvier 1677.*

D. THIERRY Syndic.

Achevé d'imprimer pour la première fois le 1. de
Mars 1677.

